

THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

542 000 + 80

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

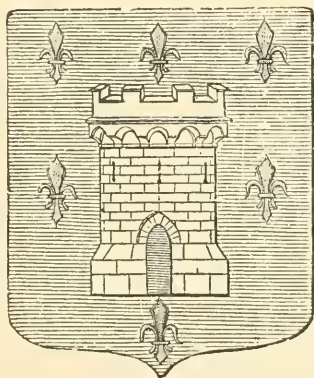
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

TOME XIX



SENS

IMPRIMERIE DE PAUL DUCHEMIN

1909

THE GETTY CENTER
LIBRARY

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS

ARMOIRIES DE LA FAMILLE BOUVYER ET DE JEAN COUSIN

I. — MATRICE EN BOIS AUX INITIALES **E. B.** Pl. I, 2

La Société archéologique de Sens tient de M. l'abbé Motheré, l'un de ses anciens membres, et conserve dans ses collections une matrice en bois de 0^m 10 de diamètre. Trop grande pour avoir servi de sceau, elle peut avoir été employée pour mouler quelque préparation nécessitant une marque pour garantir sa provenance.

L'empreinte qu'elle fournit offre, entre deux filets, une couronne faite d'une branche sinueuse décorée d'un menu feuillage, de fleurs et de fruits variés. Dans le champ, deux initiales : **E. B.**, flanquent les deux côtés d'un écu de forme élégante et capricieuse, comme en a tant fourni le xvi^e siècle. Cet écu est parti : à dextre, de..... à un bucrane aux cornes abaissées de....., surmonté d'une étoile de..... au point du chef, et engoulant deux chaumes de blé qui ressortent par ses orbites et s'inclinent sous le poids de leurs riches épis barbus et

accompagnés chacun de trois feuilles. A sénestre, de....
à trois écus de.... posés 2 et 1.

II. — MÉDAILLON SCULPTÉ SUR TROIS STATUETTES

DANS L'ÉGLISE DE SOUCY, PRÈS SENS. Pl. I, 1

Les armoiries, qui figurent à dextre sur l'empreinte de la matrice que nous venons de décrire, rappellent un fort joli médaillon sculpté par une main habile sur le piédestal d'une statue en bois représentant saint Antoine, qu'on peut voir dans l'église de Soucy, près Sens. C'est une belle œuvre du xvr^e siècle, malheureusement elle est empâtée d'une épaisse couche de peinture à l'huile destinée à donner au bois le ton de la pierre. Ce médaillon ovale mesure 0^m 13 de largeur sur 0^m 18 de hauteur. Sur l'encadrement, on lit la devise : CORONA LABORIS SVI Y. Dans le champ, entre les initiales **E. B.**, on voit un bucrane aux cornes recourbées en croissants, engoulant deux tiges de blé feuillues qui ressortent par les orbites opposées, passent derrière les cornes, se croisent au-dessus d'une étoile brillant au point d'honneur, et s'inclinent sous le poids de leurs épis, formant ainsi autour du bucrane et de l'étoile une couronne à laquelle fait allusion la légende CORONA LABORIS SVI Y.

Le savant curé de Soucy, M. l'abbé Prunier, notre regretté confrère en archéologie, considérait les initiales **E. B.** de ce médaillon comme étant celles d'un membre de la famille Bouvyer à laquelle s'allia Jean Cousin. En effet, l'un des frères de Marie Bouvyer, femme de Jean Cousin, est appelé, dans la généalogie de sa famille, *Etienne I^{er}*, seigneur de Monthard, né en 1480

et mort en 1545; un autre, Jean II, né en 1510, fut curé de Soucy et mourut chanoine de Sens en 1585 (1). L'église de Soucy pouvait tenir de son paroissien Etienne I^r Bouvyer, la statue de saint Antoine et deux autres portant sur leurs piédestaux le même médaillon (2), comme elle tenait de son curé Jean II Bouvyer son propre « portrait sur verre et en grand, que Jean « Cousin avait peint sur la croisée de la sacristie (3). »

M. l'abbé Prunier avait bien pensé que la devise CORONA LABORIS SVI devait avoir pour corps le bucrane couronné par deux tiges de blé élégamment recourbées; mais il avait négligé l'étoile dans laquelle nous croyons reconnaître *Arcturus*, la plus brillante de la constellation du *Bouvier*, que l'on confond souvent avec la constellation elle-même. La couronne de blé était à la fois la récompense du maître, *Etienne Bouvyer*, et de son serviteur, le *bouvier* et son attelage labourant la terre : l'un avait dépensé son intelligence et ses soins et l'autre sa force corporelle (4).

La matrice que nous étudions nous semble postérieure aux médaillons de Soucy, malgré la présence des initiales **E. B.**

(1) Généalogie de la famille Bouvyer, communiquée par M. Edgard Bouvyer.

(2) Ces deux statuettes sont aujourd'hui inaccessibles : elles sont placées un peu en avant de l'autel sur l'entrait d'une ferme, à droite et à gauche d'un crucifix attaché au poignon de cette même ferme.

(3) Manuscrit de M. Charles-Octave Bouvyer.

(4) On peut citer comme exemples de devises, accompagnées de leurs corps, les deux suivantes : 1^{re} la décoration des chevaliers de l'Etoile : une étoile accompagnée des initiales M. R. A. V. : *Monstrant Regibus Astra Viam*; 2^o la devise adoptée par Louis XIV : *Nec pluribus impar*, avec la figure du soleil rayonnant.

L'âme de la devise a disparu ; elle est remplacée par une guirlande de fleurs et de fruits qui encadre un écu parti, où les armes des Bouvyer ont été modifiées pour les distinguer de la branche aînée. L'étoile ressemble à une quintefeuille ; les cornes du bucrane sont abaissées ; les tiges de blé ne s'élèvent point vers le chef pour former une couronne, elles tombent immédiatement à droite et à gauche ; les feuilles inférieures de la tige ont disparu et l'on aperçoit la section de la tige creuse du chaume.

Nous concluons de ces modifications que ces armes doivent avoir appartenu à Etienne II Bouvyer, maître apothicaire, fils de Etienne I^{er}, qui ne devint seigneur de Monthard qu'après la mort de son frère aîné, arrivée en 1590.

III. — ARMOIRIES DE JEAN III BOUVYER. Pl. I, 2

Les armoiries de Jean III, son fils, telles qu'on les voit sur le portrait dû à Jean Cousin, son aïeul maternel, se rapprochent beaucoup de celles que l'on voit sur les statues de Soucy ; elles ne diffèrent que par de légers détails : les tiges de blé n'apparaissent ici qu'émergeant des orbites et passent en avant des cornes au lieu de passer par derrière.

IV. — ARMOIRIES DE JEAN III BOUVYER. Pl. I, 4

M. Charles-Octave Bouvyer, chef de la famille à la fin du XVIII^e siècle, fit imprimer des ex-libris où les armes de sa famille ont encore reçu de nouvelles modifications. On peut les blasonner ainsi : d'azur au rencontre de bœuf d'or, les cornes se prolongent en tiges de blé qui se croisent en sautoir au-dessus d'une étoile

d'argent et se terminent en épis pendants à dextre et à sénestre.

Comme on le voit, les altérations se succèdent, le rencontre de bœuf n'est plus décharné, il est devenu une tête recouverte d'une peau et munie de ses oreilles. Les tiges de blé non seulement ne sont pas engoulées, elles ne naissent pas des orbites, elles se confondent avec les cornes. Il semble qu'on suive les altérations subies par certains types de monnaies anciennes (1).

Voilà une assez longue dissertation sur la partie dextre du sceau de Etienne II Bouvyer; nous serons moins prolixes sur la partie senestre.

V. — JEAN COUSIN AVAIT-IL DES ARMOIRIES?

Etienne II Bouvyer, lors de son mariage avec Marie Cousin, n'aurait-il pas accolé à ses propres armes celles de sa femme, Marie Cousin, fille du gentilhomme verrier devenu si célèbre? Ce qui est certain, c'est que la moitié sénestre de son écu rappelle les armoiries don-

(1) Cet *ex-libris*, dont la description sort de notre cadre, est intéressant parce que les armes de la famille Bouvyer sont placées sur les armes écartelées de deux familles sénonaises : 1^o aux 1 et 4 d'azur à la lance antique d'or mise en pal et couronnée d'une couronne d'or ouverte, à trois fleurs de lis de même, qui est de le Riche; 2^o aux 2 et 3 d'azur à la fasce d'or acc. en chef de 6 étoiles d'argent disposées en arc, et en pointe, d'un léopard d'argent. L'écu est couronné d'une couronne de comte à dix perles et soutenu par deux levrettes. Deux devises accompagnent ces armoiries : En haut, GOD, THE KING, AND MY FRIENDS; en bas, INTER SIDERA NOMEN. La première rappelle la légende des boutons en cuivre doré accompagnant les armes de la ville de Sens : *Dieu, le roi, mes amis, les Sénonais*. La seconde justifie ce que nous avançons en commençant, que l'étoile était *le Bourrier*. Y aurait-il encore un jeu de mots entre le nom du blé, en anglais *Corn*, et les cornes qui s'épanouissent en tiges munies chacune d'un épi de blé?

nées ou prises par les peintres verriers : *D'azur à la fleur de lys d'or accompagnée de trois écus d'argent.*

Nous avons trouvé, dans les minutes du notaire sénonais Richeboys, les signatures de deux peintres verriers sénonais, dont les noms sont aujourd'hui complètement inconnus et qui ont accompagné leurs signatures d'un écu armorié :

1° En juin 1593, Sanson Rallu fait suivre son nom d'un écu simplement au trait : De..... au chevron de..... accompagné de 3 roses de..... posées 2 et 1 et en chef d'un croissant les cornes en haut.

2° Le 3 octobre 1595, Pasquier Fichard, en guise de signature, dessinait au trait l'écu des verriers sans indiquer les couleurs des émaux ni des métaux de son écu, et ajoutait ses initiales P. F., les plaçant à droite et à gauche (1).

Le poète Maynard plaisantait la noblesse de ces artistes, lorsqu'il écrivait à Saint-Amand fils :

Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Par son génie et ses œuvres, notre Jean Cousin a su acquérir une illustration bien supérieure et plus durable que celle de simple peintre-verrier. Il n'ajouta jamais ses armes à son nom. En accolant à l'écu de sa famille celui de sa femme, Marie Cousin, Etienne Bouvyer rehaussait son blason et le faisait briller du plus vif éclat.

Septembre 1895.

G. JULLIOT

(1) Nous trouvons encore à Sens, au xvi^e siècle, parmi les peintres verriers : Jacques Dumochet, Archives de l'Yonne, H. 542 ; Jean Grillot, marié à Esther Hympe.

LE CARDINAL DU PERRON

ARCHEVÊQUE DE SENS

GRAND AUMONIER DE FRANCE

(1556 - 1618)

ETUDE HISTORIQUE

PAR M. LE CHANOINE BLONDEL

Ecrire la vie du cardinal du Perron est une tâche délicate, sinon difficile. Cet illustre prélat vivait à l'époque des guerres civiles soulevées par l'invasion du protestantisme dans notre pays, et, comme il a lutté vaillamment pour la défense de la vérité, il s'est vu en butte à de terribles inimitiés ; d'autre part, il a eu de chauds partisans ; d'où il est résulté qu'il a été décrié, outrageusement calomnié par les uns, un peu trop exalté, peut-être, par les autres. Il y a donc lieu de faire un départ dans les écrits contemporains du cardinal, de peser les témoignages, pour savoir ce qu'il faut prendre dans le blâme ou l'éloge. Ce n'est qu'à cette condition que l'on peut se prononcer en connaissance de cause. Au reste, je n'ai pas la prétention de donner une biographie complète de cet illustre prince de l'Eglise ; je n'ai d'autre but que de retracer sa physionomie générale, d'indiquer les grandes lignes de sa

vie ; j'essaierai de dire ce qu'il a été comme écrivain, orateur, diplomate et controversiste.

Le cardinal Jacques Davy du Perron naquit le 25 novembre 1556, de parents nobles, qui avaient embrassé la réforme de Calvin. Ses biographes ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. La plupart le font naître en Suisse, dans le canton de Berne. Tel n'est pas l'avis du nouvel historien du diocèse de Coutances, M. le chanoine Lecanu. S'appuyant sur les traditions du pays, il dit que le futur cardinal naquit chez un de ses oncles, au château du Perron, paroisse de Mongardon (1). Son père, Julien Davy du Perron, était alors réfugié en Suisse, pour cause de religion. La mère et le fils allèrent le rejoindre, aussitôt que l'enfant fut en âge d'être transporté ; du reste, la maison de la famille était et est encore située à Saint-Lô. Comme les raisons apportées de part et d'autre ne sont pas sans valeur, je n'ose me prononcer. Du reste, la question du lieu de naissance importe peu ; il nous suffit de savoir que le célèbre prélat est d'origine française.

Julien Davy était un homme instruit ; il cumulait les fonctions de pasteur protestant avec celles de médecin. Il prit en mains l'éducation de son fils ; il lui enseigna de très bonne heure les éléments de la langue latine et les mathématiques. L'enfant était doué d'une étonnante facilité ; aussi apprit-il, en peu de temps et sans maître, le grec et l'hébreu ; il avait beaucoup de goût pour la littérature romaine ; Virgile et Horace étaient ses poètes préférés ; sa mémoire était tellement prodigieuse.

(1) Mongardon, canton de la Haie-du-Puits, arrondissement de Coutances.

gieuse qu'en une heure il apprenait cent vers de Virgile.

Julien Davy quitta la Suisse sous le règne de Charles IX, et vint habiter Saint-Lò, qui avait alors pour gouverneur le comte de Matignon, depuis maréchal de France. Ce dernier entendit parler du jeune du Perron, comme d'un prodige de précoce érudition. Il voulut le voir, admira son savoir et lui promit d'assurer son avenir. En effet, l'an 1576, alors que Jacques du Perron était dans sa vingtième année, Matignon, allant aux Etats généraux de Blois, l'emmena avec lui et le présenta au roi Henri III. Ce prince le connaissait déjà de réputation et savait qu'il avait composé des pièces de poésies très remarquées, à cette époque de la Renaissance où le « culte des muses » était fort en honneur. Aussi reçut-il le plus gracieux accueil de la part du monarque, qui l'attacha à sa cour, en lui conférant le titre de « lecteur de la chambre du roi, » avec une pension de 1200 écus. A partir de ce moment, il entra en relation avec les principaux savants de son temps, notamment avec le célèbre poète Philippe Desportes, abbé de Tyron, et Touchard, abbé de Bellozanne, qui se lièrent d'amitié avec lui et lui conseillèrent de se faire catholique.

Jacques Davy acquiesça aux désirs de ses protecteurs ; mais, avant de prendre une décision à cet égard, il voulut étudier la théologie et les Pères, notamment saint Augustin et saint Thomas. Lorsqu'il fut suffisamment éclairé, il se convertit au catholicisme et abjura solennellement la religion prétendue réformée ; il fit plus, il embrassa l'état ecclésiastique et entra dans

les ordres. Dès lors, aux études littéraires et plus ou moins futiles de sa jeunesse, il substitua des travaux plus considérables et plus utiles. Ses œuvres oratoires et polémiques montrent bien que, s'il a quitté la religion dans laquelle il avait été élevé, c'était en vertu de convictions mûrement acquises.

Quoique bien jeune encore, du Perron avait suffisamment étudié la théologie pour pouvoir se livrer à la prédication. Il débuta par un sermon prêché devant le roi, à Vincennes, en novembre 1585 ; le 24 février 1586, il prononça, dans la chapelle du collège de Boncourt, l'oraison funèbre de Ronsard, le chef de la *Pléiade poétique*. Ces deux débuts furent si brillants que le roi le désigna, l'année suivante, pour prononcer l'oraison funèbre de l'infortunée Marie Stuart, que l'impie Elisabeth d'Angleterre avait fait mourir à Fotheringay, le 27 février 1587. Ce discours produisit une profonde impression ; il est vrai que le talent de l'orateur était admirablement servi par un sujet aussi pathétique. « Lorsqu'il appela la vengeance divine sur la tête d'Elisabeth, dont la coquetterie sanguinaire venait d'immoler sa rivale, tous les assistants fondirent en larmes, » dit M. Em. Lefranc (1). D'après le même auteur, « le cardinal du Perron passait pour l'homme le plus éloquent de son époque. Sa *Rhétorique française* contient de bons préceptes, et, quoique remplie d'affectation, elle n'est pas sans élégance. Il fut le premier des auteurs catholiques qui écrivit la controverse en français. Enfin, il protégea les gens de lettres et leur disputa le prix du savoir sans leur porter envie. »

(1) *Histoire de la littérature*, Paris, 1840,

Je trouve, fort à propos, pour mon sujet, une remarquable appréciation de M^{sr} Freppel, extraite de la neuvième leçon de son ouvrage posthume, intitulé : *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVII^e siècle* (1) : « Le cardinal du Perron, dit-il, appartient au xvi^e siècle par son éducation, et au xvii^e par la date de ses meilleurs ouvrages. Ses énormes *in-folio*, il faut bien le dire, dorment dans la poussière, au fond des bibliothèques ; ce n'est pas une raison pour ne pas les tirer de leur sommeil. Ils le méritent bien à tous les titres ; car, si jamais écrivain a su porter dans la controverse une dialectique vive, lumineuse, pressante, et ce que les anciens appelaient l'*éloquence des choses*, c'est bien cet athlète vigoureux dont la vie entière n'a été qu'un enchaînement de luttes doctrinales ; que Bossuet n'a pas, craint d'appeler, dans son Panégyrique de saint François de Sales, un *rare et admirable génie, dont les écrits presque divins sont le plus ferme rempart de l'Eglise contre les hérétiques modernes.* »

Cette vaste érudition de Jacques du Perron, cette « dialectique puissante, » louée par M^{sr} Freppel, ne contribuèrent pas peu à la conversion de plusieurs personnages de cette époque. Les plus remarquables conversions furent : d'abord, celle de Harlay de Sancy, colonel de la garde suisse, puis celle d'Henri Sponde, qui devint évêque de Pamiers et fut le continuateur des *Annales* de Baronius, ouvrage dédié par lui au savant prélat qui l'avait retiré de l'erreur ; enfin celle d'Henri IV lui-même.

(1) Libr. Retaux, Paris, vol. in-8°, 1893, tome I^{er}.

Après la mort d'Henri III, l'héritier du trône était Henri de Bourbon, roi de Navarre, qui prit le titre de roi de France, mais dont l'avènement souleva une très vive opposition dans le pays, attendu que ce prince appartenait à la religion réformée. De là la fondation de la Ligue, qui eut à sa tête les principaux seigneurs du royaume, et même des prélats, tels que le cardinal de Pellevé, archevêque de Sens, qui fut transféré à Reims en 1592.

En cette même année, Henri IV était occupé au siège de Rouen, lorsqu'il manda Jacques du Perron, qui déjà avait acquis une grande réputation comme théologien et controversiste. Le prince n'eut pas de peine à reconnaître la capacité de cet ecclésiastique, avec lequel il eut de longs entretiens et qu'il nomma, en 1593, évêque d'Evreux. Le nouveau prélat ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance au prince qu'en le pressant, par les motifs les plus convaincants, de se convertir au catholicisme. C'est ce que du Perron a déclaré lui-même dans sa fameuse harangue au Tiers-Etat, en 1615: « J'ai suivi la fortune du roi Henri le Grand, dit-il, au plus fort de ses affaires. Il me faisait l'honneur de conférer en secret avec moi des points de notre foi pour se préparer à sa conversion. Je le ramenai par la grâce de Dieu, ou plutôt la grâce de Dieu par moi, à la religion catholique (1).

Pendant une trêve qui eut lieu après la levée du siège de Rouen (1593), Henri IV se retira à Vernon. Là se trouvaient réunis plusieurs ministres protestants. « Jaloux du crédit dont le docteur du Perron

(1) *Œuvres*, tome I^{er}, page 636.

jouissait auprès du roi, ils firent courir le bruit, parmi les seigneurs de la cour, que l'habile controversiste n'oserait jamais se mesurer avec eux en dispute réglée sur la religion. Mal leur en prit d'avoir cette présomption ; car, du Perron, averti de la provocation, se déclara aussitôt prêt à descendre dans l'arène, si le roi le permettait. Henri y donna son consentement, mais à certaines conditions : la conférence ne devait pas être publique ; elle se tiendrait chez Sully, qui le représenterait, et seulement entre du Perron et quatre ou cinq ministres au plus. Toute invective en serait bannie ; rien ne serait résolu que par l'Ecriture sainte et on ne procéderait que par voie d'argumentation ou de syllogismes. Enfin, des secrétaires, nommés par les deux partis, recueilleraient soigneusement tout ce qui serait dit de part et d'autre.

« Toutes ces conditions furent acceptées sans difficulté ; mais il fallait que les ministres connussent peu du Perron pour entrer dans cette voie aventureuse. Du Perron, protestant converti, avait fait une étude approfondie des deux religions, et cette étude, en le ramenant à la vérité, l'avait placé au premier rang des théologiens et des controversistes de son temps. Le premier qui entra en lice fut le ministre Rostain ; la dispute s'engagea sur cette question : *Si l'Ecriture était suffisante au salut*. Le ministre ne tarda pas à s'avouer vaincu. Il le fit avec générosité, et, voulant sans doute honorer sa défaite, il se prit à relever le talent de son adversaire, auquel il adressa les éloges les plus flatteurs. Le lendemain, se présenta à sa place Béraud, ministre de Montauban. La discussion dura plusieurs

jours, mais il ne sortit pas de cette longue passe d'armes moins meurtri que son confrère. Pour conclure, il s'excusa en disant qu'il n'était pas venu pour disputer (1). »

Depuis longtemps déjà, Henri IV songeait sérieusement à se convertir. Dès les premiers jours de juillet 1593, il écrivait à Regnaud de Beaune, archevêque de Bourges, pour l'informer de son vif désir de rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, en dépit de la difficulté des temps et des complots de ses ennemis ; il convoquait ce prélat, ainsi que plusieurs autres évêques et docteurs, à une conférence qui devait avoir lieu à Saint-Denis, le 23 du même mois. « Mon intention, ajoutait-il, serait plutôt d'avancer la conférence que de la reculer, tant j'en désire les effets, espérant bien que ceux qui publient que ce que je me propose de faire est à *fard* et à *feintise* auront toute occasion de s'en dédire. » Le roi répondait ainsi par avance à ceux qui ont prétendu que sa conversion était une misérable comédie, jouée au profit de ses intérêts. Il était instruit déjà ; il ne demandait qu'à l'être encore plus pleinement.

Les controverses entre du Perron et les ministres protestants l'avaient suffisamment éclairé. L'évêque d'Evreux avait arraché à ces derniers l'aveu qu'on pouvait faire son salut dans l'Eglise catholique. Sur ce, Henri, avec ce parfait bon sens qui le distinguait, reprit vivement : « La prudence veut donc que je sois de leur religion, et non pas de la vôtre, parce qu'étant de la leur je me sauve, selon eux et selon vous, et étant de la vôtre, je me sauve bien selon vous, mais pas selon

(1) *Hist. de l'Eglise cathol. en France*, par JAGER, t. XVI, p. 237.

eux. Or, la prudence veut que je suive le plus assuré (1). »

Les prélats et docteurs convoqués se réunirent donc à Saint-Denis, au jour fixé. A leur tête était Regnaud de Beaune, — qui, neuf ans plus tard, fut nommé archevêque de Sens, — et du Perron, le célèbre controversiste. Le roi leur exposa qu' « ému de compassion en voyant la misère et les calamités dont son peuple était accablé; sachant aussi que beaucoup de personnages, excellents en doctrine et en piété, condamnaient les opinions qui le tenaient séparé de l'Eglise; touché et inspiré de Dieu, il avait désiré depuis longtemps pouvoir, avec sûreté de conscience, contenter ses peuples; que, pour cet effet, étant entré diverses fois en discours avec plusieurs docteurs catholiques, il avait été confirmé par eux dans la pensée que l'Eglise romaine était la véritable Eglise; que, dès lors, il avait résolu de se réunir à elle (2). »

Laissons parler ici un témoin non suspect, un ex-ministre protestant, Palma-Cayet : « Depuis longtemps, dit-il, le roi croyait à la réalité du sacrement de l'Eucharistie; il restait en doute sur trois points seulement : l'invocation des saints, la confession auriculaire et l'autorité du Pape (3). » Tels furent donc les trois objets de la conférence, sur lesquels le prince désirait avoir de plus amples éclaircissements.

L'entretien contradictoire dura plusieurs heures. Le roi proposait ses objections, puis il écoutait attentive-

(1) PÉRÉFINE, *Histoire de Henri IV*.

(2) *Ibid.*

(3) Palma-Cayet, tome XLI de la collection Petitot.

ment les prélats, et surtout du Perron, qui « était là comme dans le lieu de sa gloire, dit Sully. Il y brillait avec cet entretien doux, cette éloquence forte et persuasive, ce fond inépuisable d'érudition, toujours exactement servie par une mémoire prodigieuse, qu'on ne pouvait ni terrasser ni convaincre de faux qu'à l'aide de toute une bibliothèque (1). »

Après cette instructive discussion, Henri se déclara satisfait et débarrassé de ses doutes. Il annonça que le surlendemain dimanche 25 juillet, il se présenterait à l'église Saint-Denis, y ferait son abjuration et entendrait la messe.

Ce jour-là, en effet, il se présenta à l'église abbatiale, en présence d'un nombreux clergé, d'une foule immense de peuple ; il fit, à genoux, son abjuration solennelle ; il lut la profession de foi qu'il avait signée la veille et reçut le sacrement de pénitence. Après quoi, l'archevêque de Bourges, qui présidait la cérémonie, prit sur lui de lui accorder l'absolution provisoire, à raison du danger de mort subite auquel le prince était sans cesse exposé pendant la guerre, mais toutefois sous cette condition que le monarque recourrait au Pape, sitôt que faire se pourrait, et qu'il promettait de se soumettre « au mandement juste et raisonnable de l'Eglise (2).

« Dans ce grand acte de la conversion, dit un historien, tout ce que le roi fit ou écrivit est marqué au coin d'une entière et parfaite sincérité, et quelques discours légers qu'on a pu lui reprocher en cette cir-

(1) *Mémoires de Sully*, livre V.

(2) Sismondi, *Histoire des Français*, t. 21.



JACQUES DAVY DUPERRON
Cardinal, grand Aumônier de
France Archevêque de Sens. né le 25.
Novembre 1636. mort à Paris le 5.^e bre 1618.

Contre les Ennemis de Rome
Du Perron composa de solides Ecrits ;
Et du Sçavoir de ce grand Homme
La Mitre et le Chapeau furent le juste Prix .

constance ne légitiment pas l'accusation de duplicité. Henri était parfaitement convaincu de la vérité de la foi catholique. Une vie toute entière passée dans les alternatives de la réforme et du catholicisme ne pouvait lui avoir laissé ignorer ce qui les divisait si profondément ; une grande justesse d'esprit lui avait facilement fait comprendre la fausseté des doctrines de Calvin, et, pour peu qu'il lui restât quelques incertitudes, un controversiste aussi habile que du Perron ne pouvait manquer de les lever (1). »

La lutte était désormais terminée entre la France et son roi, qui se fit sacrer à Chartres le 27 février 1594. Paris lui ouvrit ses portes le 22 mars ; plusieurs grandes villes suivirent cet exemple. Sens ne se rendit que le 16 avril. Mais tout n'était pas fini du côté de Rome. En vain le roi adressa-t-il une lettre fort respectueuse au Souverain Pontife, pour l'informer de son abjuration et solliciter une absolution définitive. Le pape Clément VIII restait en défiance et doutait de la sincérité de sa conversion ; voilà pourquoi plusieurs ambassadeurs, envoyés pour obtenir sa réconciliation avec le Saint-Siège, avaient successivement échoué dans leur mission. Le roi résolut donc d'envoyer Jacques du Perron, qui partit au mois d'avril 1595, avec le titre de Conseiller d'Etat et premier aumônier du roi. Arrivé le 12 juillet dans la Ville éternelle, il obtint une audience du Saint Père et unit ses efforts à ceux de son compatriote Arnaud d'Ossat (depuis cardinal) pour obtenir la solution désirée. Enfin, les difficultés s'aplanirent, les doutes de Sa Sainteté furent

(1) Jager, *Histoire*, etc., t. 16.

dissipés, et l'absolution définitive fut prononcée en consistoire, le 17 septembre. En même temps, l'évêque d'Evreux recevait ses bulles. Le 27 décembre suivant, il était sacré, en l'église Saint-Louis-des-Français, par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, assisté de Guillaume d'Avançon, archevêque d'Embrun, et d'Anne d'Escars de Givry, évêque de Lisieux. Clément VIII, comme marque de son estime, lui fit présent de l'anneau épiscopal que le nouveau pontife porta toujours depuis.

Aussitôt après son retour de Rome, du Perron se hâta d'aller prendre possession de son évêché. Il prêcha dans sa cathédrale d'Evreux, le jour même de son intronisation, qui coïncidait avec la fête de Pâques, sermon qui se trouve reproduit dans ses œuvres, ainsi que celui qu'il prononça à Notre-Dame de Paris, en présence du roi, le jour de la Pentecôte. Depuis trop longtemps, le diocèse d'Evreux souffrait de l'éloignement de son pasteur, et l'hérésie calviniste avait profité de son absence pour recruter de nombreux adhérents. Il visita la plupart des paroisses, combattant partout l'erreur avec une infatigable ardeur. Ses doctes prédications roulaient presque toujours sur des sujets dogmatiques et étaient de nature à subjuguier les esprits.

« La controverse religieuse, dit à ce sujet Monseigneur Freppel dans une de ses conférences, était au ^{xvii}^e siècle l'une des préoccupations de la vie publique. Aux guerres de religion, qui si longtemps avaient ensanglanté la France, succédaient de toute part les luttes pacifiques de la parole ; dans ces combats de tous les jours, la plume des docteurs avait remplacé

l'épée des Guise et des Coligny. Mais, bien que se déployant sur une autre arène, plus digne à la fois de la vérité et de l'esprit chrétien, l'ardeur au fond était restée la même. On s'y prenait corps à corps avec tout l'acharnement d'une conviction passionnée. Sans entrer dans le fond du débat, — ce qui n'est pas de mon ressort, — il me suffira de faire observer que l'éloquence religieuse a dû trouver son profit dans ces joutes de la parole, dans ces tournois théologiques. »

Ainsi s'exprimait l'éminent conférencier, qui dut souverainement intéresser ses auditeurs de la Sorbonne, en évoquant le souvenir d'un de ces tournois les plus célèbres, dont le récit vient à propos ici. Je continue donc ma citation :

« Pour vous donner une idée de ces scènes d'éloquence polémique, si fréquentes à cette époque, je vous prie, Messieurs, de me suivre un instant, au château de Fontainebleau. Nous voici dans la salle des Conseils, le 4 du mois de mai 1600. Henri IV prend place au haut d'une table, autour de laquelle se rangent les seigneurs de la cour, tant protestants que catholiques. Le roi n'entend pas s'ériger en juge de la doctrine. Il a grand soin d'en avertir le public, et, dans ce public, se trouvent Sully et le président de Thou. A sa droite et à sa gauche sont les deux combattants : c'est, d'une part, du Perron, évêque d'Evreux ; de l'autre, du Plessis-Mornay, l'athlète, ou, comme on disait alors, le *pape* des Calvinistes.

« Les débats s'ouvrent. Du Perron s'est offert à ne montrer rien moins que 500 allégations fausses dans le livre de son adversaire contre la messe. De part et

d'autre on convient de se borner à dix-huit, et c'est déjà beaucoup. On argumente là-dessus, on réplique, on triplique, mais (je le constate avec plaisir) sans aigreur. S'armant de livres et de textes, les deux rivaux promènent le royal auditeur et sa docte cour à travers tout le champ de l'antiquité ecclésiastique. Henri IV trouve bien le moyen de glisser, par ci par là, une petite gasconnade. Ainsi, à un moment donné, je le vois qui se tourne vers Sully, pour lui dire : « Eh bien ! votre pape, il ne fait pas bonne mine ! » — « Sire, répond Sully, il n'est jamais plus pape qu'en ce moment-ci ; ne voyez-vous pas qu'il donne le chapeau rouge à M. d'Evreux ? » Mais ces apartés n'ôtent rien à la vivacité de l'action ; les deux athlètes sont merveilleux de verve et d'entrain. Puis, quand la discussion est épuisée sur un point, le chancelier recueille les votes du jury, non pas sur la question de doctrine, qui n'est pas de sa compétence, mais sur la vérité ou la fausseté des citations ; et je dois le dire, après avoir parcouru bien attentivement les actes de la conférence tels qu'ils furent imprimés par ordre du roi, je ne vois pas que le scrutin ait été favorable à du Plessis sur une seule question. Aussi, après l'examen du neuvième passage, l'assemblée se sépare, du Plessis se trouve mal dans la nuit et quitte Fontainebleau. De l'aveu de tous, sauf de son adversaire, — comme hélas ! il arrive presque toujours, — du Perron était vainqueur. »

Quelques pages plus loin, M^{sr} Freppel dit à propos de cette même conférence : « Du Perron s'était associé, en qualité de second, un jeune prêtre de 25 ans,

dont la physionomie calme et expressive avait frappé tous les regards. Il fallait bien que cet extérieur modeste cachât un esprit peu ordinaire, pour que cet athlète consommé dans les luttes de la parole ait appelé près de lui un si jeune auxiliaire. Mais le choix, Messieurs, n'avait rien d'étonnant, car ce jeune homme allait être le cardinal de Bérulle (1). »

M^{sr} Freppel ne parle pas ici d'un second auxiliaire, dont le concours en cette circonstance nous est révélé par notre historien Lebeuf. Il s'agit d'un jeune avocat auxerrois, fort érudit, professeur de droit et habile helléniste, qui s'appelait Leclerc de la Forêt et avait latinisé son nom (*Clarius-Sylvius*). « Dans la fameuse conférence de Fontainebleau, dit Lebeuf, il aidait du Perron à interpréter les passages grecs des Pères qu'il s'agissait d'examiner (2).

« Telle fut, continue M^{sr} Freppel, cette célèbre conférence de Fontainebleau, dont l'Europe entière s'entretint longtemps. Du Perron s'y était révélé comme le premier controversiste de son époque. C'est qu'en effet Dieu l'avait admirablement doué pour les luttes de la parole. Sa mémoire prodigieuse lui fournissait, à l'instant même et sans le moindre effort, les ressources d'une érudition qui fait l'étonnement du calviniste Blondel. D'autre part, une facilité d'élocution peu commune servait à merveille la fidélité de sa mémoire. Son esprit, fécond en saillie, savait mettre en relief chaque point de la doctrine, par le tour vif et original qu'il donnait à sa pensée. Mais ce qui dominait en

(1) *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIII^e siècle*, t. 1^{er}.

(2) *Mémoires*, tome 4, p. 410.

lui, ce qui forme comme la caractéristique de son talent, c'est la science du raisonnement. Là, du Perron n'a pas de supérieur, et il a peu de rivaux... »

M^{sr} Freppel s'attache ensuite à décrire la méthode d'argumentation de l'évêque d'Evreux ; puis, il insiste sur son talent oratoire, tout en signalant les défauts qui déparaient, au commencement du xvii^e siècle, l'éloquence de la chaire. Les sermons et oraisons funèbres de du Perron portent des traces du mauvais goût de cette époque : « Les citations profanes y abondent, dit-il, et d'ailleurs, sans qu'il y prenne garde, chacun de ses discours tourne à la controverse. Evidemment, cet homme était né pour la lutte ; avant d'être devenue pour lui un devoir, elle était un besoin de sa vie. La vérité entre ses mains est moins une source d'instruction qu'une arme contre l'erreur. »

Dans son *Histoire de la Littérature française*, à l'article « du Perron » M. Em. Lefranc dit de ce prélat : qu' « il était surnommé *le colonel de la littérature française*, parce qu'il se chargeait de faire les réputations et de présenter les poètes à la cour. » A l'appui de cette assertion, cet écrivain rapporte l'anecdote suivante : « Dans un voyage qu'Henri IV fit à Lyon en 1601, accompagné de l'évêque d'Evreux, il lui demanda pourquoi l'on ne voyait plus de ses vers. Le prélat répondit : que, depuis que Sa Majesté lui faisait l'honneur de l'employer dans ses affaires, il avait abandonné la poésie ; que, d'ailleurs, il ne fallait plus que qui que ce fût s'en mêlât, après qu'un gentilhomme normand, nommé Malherbe, avait porté la poésie à un si haut point que personne ne pourrait jamais en ap-

procher. Quelque temps après, du Perron invitait son compatriote et ami d'enfance à venir à Paris, et le présentait au roi, qui le retint à la cour comme son poète attitré et lui fit une riche pension. »

Ce fut dans ce même temps que le roi chargea son premier aumônier de se rendre à Chambéry, pour y négocier avec le cardinal Aldobrandini, légat du Pape, l'affaire du marquisat de Saluces. Du Perron obtint du duc de Savoie toute satisfaction. Il eut moins de succès dans une affaire qu'Henri IV avait fort à cœur : ce prince désirait que le savant prélat travaillât à la conversion de sa sœur, la princesse Catherine, qui était protestante, et qui venait de se marier au fils du duc de Lorraine. Il la fit venir au palais de Fontainebleau, dans le but de la faire instruire des dogmes de la foi catholique, et, sur l'invitation de la duchesse, l'évêque écrivit une instruction abrégée sur les vérités chrétiennes ; celle-ci la remit aux ministres protestants pour avoir leur avis, et, naturellement, ils s'attachèrent à réfuter l'écrit du prélat, lequel demanda qu'il y eut un débat contradictoire, en présence de la sœur du roi, entre lui et les ministres. Mais ceux-ci connaissant par expérience la supériorité de leur adversaire, refusèrent tout colloque. D'autres écrits furent rédigés de part et d'autre ; la princesse ne se mit pas, sans doute, en peine de les lire, de sorte qu'elle resta et mourut dans son hérésie. Ce fut, peut-être, à la suite de cet insuccès que du Perron disait : « Qu'on m'amène tels protestants qu'on voudra, je me charge de les convaincre ; pour les convertir, c'est autre chose ; ceci est l'affaire de M. de Genève (S. François de Sales). »

De retour dans son diocèse, après le voyage en Savoie, il s'occupa de ses devoirs pastoraux et de ses ouvrages de controverse. Il résidait le plus ordinairement à Condé (1), maison de campagne qui était la propriété des évêques d'Evreux : c'est de ce château que sont datées la plupart de ses lettres. Il publia un nouveau *Bréviaire*, conformément aux instructions du pape Pie V, et un *Ritucl*, dans lequel il fit insérer la bulle *In Cœna Domini*, avec les additions que ce même Souverain Pontife avait cru devoir y apporter. Cette initiative était, de la part du prélat, un acte de courage, car la publication de cette Bulle en France était prohibée par les parlements du royaume aux évêques et aux curés, sous peine de saisie de leur temporel. « Sous le règne de Henri III, dit Mézeray (2), le parlement de Paris défendit aux évêques la publication de cette Bulle, qui portait peine d'excommunication, réservée au Pape, contre les hérétiques, contre ceux qui restreindraient la juridiction ecclésiastique, et, en général, contre les réfractaires qui désobéiraient au Saint-Siège. » — Nous verrons plus loin que du Perron ne craignait pas de montrer son attachement aux doctrines romaines et une inflexible fermeté pour les défendre.

Ce fut à cette époque (1604) que se réalisa la plaisante prédiction faite par Sully à la conférence de Fontainebleau. Le roi écrivit au pape Clément VIII pour le prier de donner la pourpre à l'évêque d'Evreux, afin de le récompenser des éclatants services rendus

(1) Condé-sur-Iton, canton de Breteuil, arrondissement d'Evreux.

(2) *Histoire de France*, tome III.

par lui à l'Eglise et à l'Etat. Le Souverain Pontife s'empressa d'acquiescer à cette demande; il envoya à du Perron le prélat Alexandre Strozzi, chargé de lui dire, en lui remettant la calotte, « que la qualité de cardinal était due depuis longtemps à ses vertus, à ses lumières et à son zèle pour la défense de la foi (9 juin 1604). »

Le roi, après lui avoir remis la barrette, l'envoya à Rome, pour la seconde fois, en qualité de chargé d'affaires. Le nouveau prince de l'Eglise arriva dans la Ville éternelle juste à temps pour recevoir du Souverain Pontife le chapeau, avec le titre presbytéral de Sainte-Agnès *in Agone*. Clément VIII mourut le 7 mars 1605. Le nouveau cardinal prit donc part au conclave pour l'élection du successeur. Il usa de toute son influence pour que le choix du Sacré-Collège tombât sur son ami, le cardinal Baronius, l'illustre auteur des *Annales de l'Eglise*; ce fut le cardinal Octavien, parent de la reine Marie de Médicis, qui fut élu le 1^{er} avril, et prit le nom de Léon XI, mais il mourut après vingt-sept jours de pontificat, et eut pour successeur le cardinal Borghèse (Paul V), sur le refus formel fait par Baronius d'accepter la tiare. Ce fut l'influence française qui prévalut dans cette élection, comme dans la précédente.

Pendant son séjour à Rome, du Perron déploya, comme toujours, une étonnante activité dans le maniement des affaires qui lui furent confiées, notamment au sujet d'une question théologique qui, depuis longtemps, préoccupait grandement le monde ecclésiastique et religieux. Il s'agit de cette dispute célèbre

entre le Molinistes et les Thomistes, sur la grâce et la prédestination. Du Perron fut, avec le cardinal Belarmin, l'âme de la Congrégation *de Auxiliis*, chargée d'étudier le difficile problème et d'en donner la solution. Le prélat français fut d'avis qu'on ne devait pas condamner le livre de Molina (jésuite espagnol); qu'il ne fallait prendre aucun parti dans la polémique; qu'il valait mieux laisser l'affaire indécise; qu'avec le temps les passions finiraient par se calmer et qu'un accord interviendrait plus tard. Cet avis prévalut; le pape promulgua sa décision en ce sens, et l'apaisement se fit peu à peu.

Le nouveau cardinal fut aussi l'un des personnages qui s'interposèrent pour rétablir la paix entre le pape et les Vénitiens. Le Sénat de cette République avait lancé un décret qui prohibait l'aliénation des biens laïques en faveur des églises et du clergé. Sur le refus fait par le gouvernement de rapporter ce décret, Paul V mit cet Etat en interdit; de là, un trouble considérable et une émotion profonde au sein des populations. Dans ces délicates conjonctures, Henri IV offrit sa médiation, qui fut immédiatement acceptée. Les cardinaux de Joyeuse et du Perron, ainsi que M. de Fresnes, ambassadeur de France à Venise, furent chargés des négociations. Le pape désirait vivement arriver à une solution satisfaisante qui, toutefois, laisserait intacts les droits de l'Eglise et la dignité du Saint-Siège; mais les difficultés étaient grandes. Du Perron s'efforçait de les aplanir; il développait son opinion au consistoire avec tant de chaleur et d'éloquence que Paul V avait coutume de dire : « Prions

Dieu qu'il inspire du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » Enfin, l'entente se fit et le différend se termina à la satisfaction des deux parties, comme en témoigne une longue relation de du Perron, adressée au roi, en date du 5 avril 1607.

Dès le mois d'octobre de l'année précédente, l'évêque d'Evreux avait été nommé à l'archevêché de Sens, en remplacement de Regnault de Beaune, décédé le 27 septembre 1606, comme on le voit par une lettre de remerciement adressée au roi, en date, à Rome, du 19 octobre de la même année. Du Perron succédait également au prélat défunt dans sa charge de grand-aumônier de France et dans son titre de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Mais ce ne fut que deux ans après qu'il put venir dans son nouveau diocèse.

Son entrée solennelle, à Sens, eut lieu le 26 octobre 1608. C'était un dimanche. D'après le rite en usage, le nouvel archevêque, lors de son intronisation, se rendait à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, d'où on le conduisait processionnellement, ou plutôt on le portait à la métropole. Le cardinal, vu sa faible santé, demanda que sa réception se fit à proximité de la cathédrale. En conséquence, le Chapitre, le clergé de la ville et des cinq abbayes, revêtus de riches chapes, suivis des autorités et d'une grande foule de peuple se rendirent à l'église Saint-Pierre-le-Donjon (1) et y trouvèrent le nouvel archevêque revêtu de la pourpre cardinalice.

La cérémonie d'installation fut présidée par Edme Maujean, grand archidiacre de Sens, assisté de Charles Prévost, abbé du monastère. Le cardinal, debout

(1) Cette église dépendait du monastère de Saint-Pierre-le-Vif,

devant le maître-autel, prononça la formule du serment; il jura de maintenir les droits et privilèges du Chapitre, et il signa cette formule sur le *Livre d'or* du Trésor de la métropole, où on peut la voir encore. L'archidiacre le fit alors asseoir sur le trône qui lui avait été préparé, à droite de l'autel. C'est là qu'eut lieu l'obédience du clergé séculier et régulier. Après quoi, le prélat, assis sur son fauteuil, fut porté, d'abord par des religieux jusqu'au seuil de ladite église, puis par ses domestiques (remplaçant les vassaux absents) jusqu'à l'entrée de sa cathédrale. Là, il fut harangué par l'archidiacre, auquel il répondit, puis il vint jusqu'au pied de l'autel, y fit une courte prière et alla revêtir ses ornements pontificaux dans le Trésor. Il célébra la messe, à l'issue de laquelle il donna sa bénédiction pontificale (1).

Ce fut sans doute quelques jours après son installation que le cardinal adressa à ses nouveaux diocésains de Sens le sermon que l'on trouve dans ses œuvres (2) et qui est indiqué comme ayant été prêché à la métropole, le jour de la Toussaint. Ce discours, qui comprend onze pages in-folio, est vraiment instructif et pieux. L'orateur y expose *les raisons pour lesquelles ont été instituées les fêtes des saints*. Malheureusement il n'est pas complet; la péroraison manque, sans doute parce qu'elle avait été improvisée.

Il y a lieu de croire que le cardinal ne vint que bien rarement à Sens. De même que l'un de ses prédéces-

(1) *Gallia Christiana*, t. XII, p. 365.

(2) Tome I^{er}, p. 694.

seurs, le cardinal Duprat (1), ses fonctions de conseiller du roi et de grand-aumônier l'obligeaient de résider habituellement à la cour; mais il ne perdit jamais de vue les intérêts de son diocèse, dont il avait soin de confier l'administration à de doctes et prudents ecclésiastiques. Il nomma comme grand-vicaire Edme Maujean, qui déjà l'avait été sous son prédécesseur.

C'est à tort que l'on a fait un reproche à certains prélats du xvi^e et du xvii^e siècle de n'avoir pas gardé exactement la résidence; on oublie que ce devoir était primé par une obligation capitale, ils étaient appelés à prendre part aux affaires de l'Etat, intimement liées, à cette époque, aux intérêts de la religion. On peut citer comme exemple l'éminent service que le cardinal rendit à l'instruction publique. C'est à du Perron, en effet, que l'on doit les améliorations apportées au Collège de France. Il en fit reconstruire l'enceinte après la mort d'Henri IV, qui avait adopté ses plans, et il obtint une riche dotation pour les professeurs de cet établissement. Ce fut le roi Louis XIII qui posa la première pierre du nouvel édifice, le 23 août 1610.

Le lendemain de la mort d'Henri IV, frappé par le poignard d'un abominable assassin (14 mai 1610), il y eut un lit de justice, auquel assista du Perron, et qui donna la régence à Marie de Médicis.

En cette même année, parut un livre du célèbre cardinal Bellarmin, intitulé : *De potestate Summi Pontificis super temporalibus*, en réponse à un autre livre de Guillaume Barclay. Dans son ouvrage, Bellarmin

(1) Le cardinal Duprat prit possession de son siège par procureur, mais il ne vint jamais à Sens.

n'allait pas aussi loin que certains théologiens du moyen âge, qui soutenaient que le Pape avait reçu immédiatement de Dieu plein pouvoir de gouverner le monde, tant au temporel qu'au spirituel. Le savant cardinal montrait que les papes n'ont reçu ni directement ni immédiatement de Dieu aucun pouvoir sur les choses temporelles ; toutefois, le pouvoir qu'ils ont de régler le spirituel renferme, *indirectement* et par voie de conséquence, celui de régler même les choses temporelles, lorsque le plus grand bien de la religion l'exige. En vertu de ce pouvoir indirect, le Souverain Pontife ne peut ordinairement, c'est-à-dire comme juge ordinaire, ni déposer les princes, ni faire un règlement sur les affaires temporelles, mais il le peut en certains cas *extraordinaires*, lorsque cela est nécessaire pour le salut des âmes dont il est immédiatement chargé. — Le P. Bellarmin était un jésuite, et son livre l'œuvre d'un ultramontain : double motif de réprobation aux yeux du parlement de Paris, qui condamna l'ouvrage, le 24 novembre 1610, et défendit d'enseigner les susdites propositions « tendantes à l'éversion des puissances établies de Dieu. » — L'arrêt ne fut point exécuté ; du Perron obtint du conseil royal un arrêté portant qu'il n'y avait pas lieu de l'appliquer, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné par Sa Majesté.

Un nouveau champ de bataille allait s'ouvrir devant le cardinal du Perron ; pour lui se préparaient les succès éclatants qui devaient couronner sa glorieuse carrière. Il lui faut lutter maintenant, non plus contre les protestants, mais, hélas ! contre certains catholi-

ques, qui, sous l'action dissolvante des sectes, voudraient ressusciter les doctrines gallicanes et ramener la France au temps révolutionnaire de Philippe le Bel. Le principal champion du néo-gallicanisme était Richer, syndic de la faculté de théologie. Edmond Richer, né à Chesley (1), près Chaource, vint achever ses études à Paris, y fit sa licence avec distinction, prit le bonnet de docteur en 1590, et devint grand-maitre du collège du Cardinal-Lemoine et syndic de la faculté de théologie. A ce titre, il avait tout pouvoir sur les thèses pour les grades universitaires, en qualité d'examineur. On le vit bientôt à l'œuvre.

Le 27 mai 1611, avait lieu, au couvent des Dominicains de la rue Saint-Jacques, une soutenance de thèses. Richer, sachant que le nonce du pape, Ubal dini, et le cardinal du Perron se proposaient d'y faire argumenter en faveur de la *suprématie du pape sur le concile*, se rendit à la séance, et, bravant en face l'archevêque, son métropolitain, fit défense aux bacheliers de soutenir cette proposition, attendu qu'elle était contraire aux décrets du concile de Constance, que la Sorbonne avait toujours soutenus. Après quelques explications fort vives échangées entre Richer et du Perron, celui-ci arrêta l'argumentation commencée et fit disputer sur l'*Eucharistie*.

Le lendemain, autre thèse, dans laquelle, incidemment, on établissait l'*infaillibilité du pape*. Comme cette proposition était opposée également aux opinions de la Sorbonne, le sieur de Verdun, premier président du par-

(1) Ce village, qui était alors du diocèse de Langres, appartient maintenant à celui de Troyes.

lement défendit de soutenir la thèse, à moins qu'on en effaçât la proposition de l'infailibilité. — C'est ainsi que, dès cette époque, des magistrats s'ingéraient dans des questions ecclésiastiques qui n'étaient nullement de leur compétence. L'histoire du xvii^e et du xviii^e siècle nous apprend combien cette ingérence a été funeste à l'Eglise et à l'Etat. Les auteurs de la *Constitution civile du clergé*, rédigée en 1790, étaient des parlementaires gallicans.

Donc, encouragé par les magistrats, Richer fit paraître, en 1611, un livre intitulé : *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*, ayant pour but d'établir les principes sur lesquels était fondée, selon lui, la doctrine de l'Eglise de France et de la Sorbonne. Sous prétexte d'attaquer le pouvoir du Souverain-Pontife, il sapait également le pouvoir royal, en prétendant que le peuple est souverain, et qu'il peut, dans les caprices de sa souveraineté, chasser ou déposer les rois et même les mettre à mort. Il avait puisé le fond de ses idées dans les livres de Gerson et de Jacques Almain (1), tous deux anciens docteurs de l'Université.

L'apparition du livre de Richer souleva de violentes tempêtes ; le nonce, les évêques, plusieurs docteurs, s'élevèrent contre ce dangereux ouvrage. Du Perron résolut de le faire proscrire. Dans ce but, il réunit dans son hôtel des archevêques de Sens, à Paris, ses évêques suffragants. C'étaient : Henri de Gondî, évêque de Paris (depuis cardinal) ; François de Donadieu, évêque d'Auxerre ; Jean de Vieupont, évêque de Meaux ; Gabriel de l'Aubépine, évêque d'Orléans ; René de Bres-

(1) Almain était né à Chéroy, vers la fin du xve siècle.

lay, évêque de Troyes : Philippe Hurault de Cheverny, évêque de Chartres, et Eustache du Lys, évêque de Nevers. Le concile condamna le livre de Richer en ces termes : « Après avoir lu et examiné avec soin (*diligenter lectum et expensum*) le livre *De ecclesiasticâ et politicâ potestate*, nous l'avons jugé digne de censure et l'avons en effet censuré et condamné, comme contenant plusieurs propositions, expositions et allégations fausses, erronées, scandaleuses, schismatiques, en les prenant à la lettre ; sans toucher néanmoins aux droits du roi et de la couronne de France, droits, immunités et libertés de l'Eglise gallicane.— Fait à Paris, dans l'assemblée de notre province (*provincialiter congregati*), le 13 mars 1612. » Tous les membres du concile ont signé (1). Le même livre fut condamné à Rome le 10 mai, et dans le concile de la province d'Aix, le 24 mai de la même année. Richer fut dépouillé du syndicat dont il s'était rendu indigne.

Les débats suscités par les doctrines hétérodoxes de ce docteur n'étaient que le prélude de ceux qui eurent lieu deux ans plus tard, au sein des Etats généraux. Les questions qui y furent traitées réclamaient toute la science et surtout l'inflexible fermeté de du Perron. Cette grande assemblée nationale était composée de trois ordres : le clergé, la noblesse et le tiers état. Elle devait se réunir à Sens le 10 septembre 1614, mais elle fut ajournée à cause d'un voyage du roi, et l'ouverture s'en fit à Paris, le 27 octobre suivant, dans la salle Bourbon, au Louvre.

On peut dire que c'est de cette époque que date l'in-

(1) *Œuvres*, Ambassades, p. 693.

troduction dans la société française de ce qu'on appelle le gallicanisme politique. D'après l'enseignement chrétien, la souveraineté vient de Dieu par le peuple; les rois, les chefs d'Etat ne sont pas irresponsables devant les hommes; il est des cas où ils peuvent être déposés, et leurs sujets être déliés de leur serment de fidélité. C'est au chef de l'Eglise qu'il appartient de décider, en tout ce qui regarde la conscience. Tel était le système politique en vigueur au moyen âge. Les députés du tiers état, inspirés par les légistes parlementaires et par des partisans secrets ou avoués du protestantisme, adoptèrent un système tout opposé. Ils dressèrent un *Formulaire* et le proposèrent à l'assentiment des deux autres ordres; bien plus, ils prétendaient obliger tous les sujets du roi à le recevoir sous serment. Il y était dit :

“ Que le roi sera supplié de faire arrêter, en l'assemblée des Etats, comme *loi fondamentale* du
“ royaume, qu'il n'y a puissance en terre, quelle qu'elle
“ soit, spirituelle ou temporelle, qui ait droit sur son
“ royaume, pour dispenser ou absoudre ses sujets de
“ la fidélité ou obéissance qu'ils lui doivent, pour quelque cause ou prétexte que ce soit; que les sujets
“ tiendront cette loi *pour sainte* et véritable, comme
“ *conforme à la parole de Dieu*, laquelle sera signée et
“ jurée par tous les députés des Etats, par tous les bénéficiers et officiers du royaume; que l'opinion contraire, savoir : qu'il est loisible de déposer ou tuer
“ nos rois est impie et détestable; que tous étrangers
“ qui la publieraient seraient tenus pour ennemis jurés
“ de la couronne, et tous sujets de Sa Majesté qui y

« adhèreraient, de quelque qualité qu'ils soient, pour
« rebelles et criminels de lèse-majesté au premier
« chef. »

C'était la reconnaissance solennelle du *droit divin* des rois, de l'inamovibilité de leur autorité et de leur personne, de l'absolutisme césarien. Cette formule de gallicanisme politique confondait à dessein la question du tyrannicide, la question du pouvoir indirect des papes sur les rois et la question du droit pontifical d'excommunication. Par le fait, elle affranchissait les souverains de toute autorité. « Cette proposition, dit un vieil historien (1), avait été suggérée à aucuns du tiers état par certaines personnes de religion libertine, qui ne désiraient que de faire entrechoquer la monarchie française avec le Saint-Siège. L'intention de ceux qui visaient à faire un schisme était manifeste en ce que, tacitement, on déclarait le Pape ennemi de la France, puisqu'il tenait une doctrine contraire. »

La chambre du tiers avait envoyé une députation à celle de la noblesse pour solliciter son adhésion à ce Formulaire. La noblesse répondit que, comme cette proposition touchait aux matières de foi, elle croyait convenable, avant de rien statuer à cet égard, avant même de délibérer, de prendre l'avis de la chambre ecclésiastique. Celle-ci demanda que l'avis fut retiré, et députa du Perron pour exposer aux deux autres ordres ses réclamations.

Donc, le 31 décembre, du Perron, accompagné des archevêques d'Aix et de Lyon, se rendit à la chambre de la noblesse, où il représenta que l'article mis en

(1) DUPLEIX, *Règne de Louis XIII.*

tête des cahiers du tiers état préjudiciait à la tranquillité publique, et menaçait la France d'un schisme déplorable; que de pareilles questions ne pouvaient et ne devaient être décidées que par des conciles; que cette prétendue « loi fondamentale » avait été fabriquée à Saumur, dont du Plessis-Mornay était gouverneur, ou en Angleterre; que le clergé souffrirait le martyre plutôt que de faire le serment qu'on voulait exiger. La noblesse entra dans les vues du clergé; elle ne sut pas plutôt ce qu'il pensait de ce projet qu'elle résolut de s'en désister et de travailler, de concert avec lui, à le faire rejeter, persuadée que c'était aux prêtres qu'il appartenait d'instruire et de donner la loi sur ces matières.

La chambre du tiers n'eut pas la même sagesse. Du Perron s'y rendit le 2 janvier 1615, accompagné de nombreux députés du clergé et de la noblesse, et y prononça, au témoignage de Bossuet, un « discours de cette éloquence forte et nerveuse qui lui était ordinaire. » Le cardinal dut employer, en effet, toutes les ressources de son esprit pour essayer de vaincre la résistance qu'on lui opposait; le but des légistes parlementaires était évident : ils visaient à embarrasser les ecclésiastiques par la demande d'un serment dont le refus pouvait les rendre odieux à la nation et au roi. Voici un aperçu du discours du cardinal :

« Il distingua trois points dans la substance de l'article : le premier, concernant la sûreté des rois contre les assassins; le deuxième, relatif à la dignité et souveraineté des rois de France, qui ne sont feudataires de personne. « Sur ces deux points, dit-il, nous sommes

tous d'accord. A la suite du concile de Constance, nous condamnons comme hérétique et impie la doctrine qui enseigne qu'on peut tuer un roi dès qu'il est tyran. Nous reconnaissons, en second lieu, que les rois de France n'ont point de supérieur temporel sur la terre. Toute la difficulté consiste donc dans le troisième point, savoir : si l'on peut dispenser du serment de fidélité les sujets d'un prince qui, ayant fait, par lui-même ou par ses prédécesseurs, serment à Dieu ou à ses peuples de vivre et de mourir dans la religion catholique, voudrait cependant forcer ses sujets à apostasier, à se faire mahométans, par exemple, et, le cas échéant, à qui appartiendrait de les relever de leur serment.

« Or, du Perron soutenait qu'on ne pouvait admettre l'article, réduit à ce troisième point, sans tomber dans de graves inconvénients : le premier, de juger comme vrai ce que l'Eglise gallicane et les écoles de théologie, jusqu'à Calvin, déclarent faux ; le second, de renverser de fond en comble l'autorité de l'Eglise, en attribuant aux laïcs le droit de juger si une proposition est conforme ou contraire à l'autorité divine ; le troisième, de s'exposer à un schisme, en déclarant impie et abominable une doctrine approuvée dans les autres parties de l'Eglise.

* Les députés du tiers-état confondaient, peut-être à dessein, le tyrannicide et la *déposition* des rois, deux choses fort différentes. Le tyrannicide, tant prôné au temps de la Ligue, sous Henri III. par des esprits exaltés, a été flétri par l'Eglise, nous l'avons dit. Quant à la déposition, elle était une conséquence de l'excom-

munication, d'après la persuasion universelle des catholiques, qui regardaient cette conséquence comme un principe *de droit public*, fondé sur les lois du temps et consacré par l'usage immémorial. Un prince excommunié, et qui persévérerait dans la conduite qui avait attiré sur lui l'excommunication, perdait ses honneurs et dignités, parce que, comme dit Fénelon, « il n'était plus ce prince à qui la nation avait voulu se soumettre. »

Assurément, les lois et usages dont nous parlons ne sont plus en vigueur actuellement, mais, au temps qui nous occupe, leur existence ne faisait l'objet d'aucun doute, et l'on venait d'en avoir un exemple mémorable dans la conduite que Sixte-Quint avait tenue envers Henri IV. Ce pape avait excommunié Henri de Navarre et le prince de Condé comme hérétiques et relaps, et les avait déclarés déchus de leurs honneurs et dignités. La bulle du pape fut répandue dans tout le royaume, aux applaudissements de tous les catholiques. Pour l'exercice de son autorité, le pape n'avait pas invoqué le droit direct et indirect, défendu par Bellarmin, et sur lequel l'Eglise ne s'est jamais prononcée ; il s'était appuyé uniquement sur le pouvoir inhérent à sa souveraineté pontificale, pouvoir que les papes ont toujours exercé et qu'ils ont le droit d'exercer encore.

« Le tiers état, qui prétendait affranchir le roi de toute autorité, surtout de l'autorité du pape, avait donc oublié que Henri IV ne devint roi de France que quand il se fût fait catholique, la profession de la religion catholique étant une condition essentielle pour occuper le trône de France ! ainsi que le reconnut Henri III aux Etats de Blois en 1588, en déclara-

rant comme *loi fondamentale* ce principe qu' « aucun prince hérétique ou fauteur d'hérésie ne montera sur le trône après lui. » Or, malgré cette loi fondamentale, lui, le tiers état, avance que le roi est indépendant de toute-puissance, même spirituelle, et que ses sujets restent, dans tous les cas, liés à leur serment de fidélité. Qu'il se fasse protestant ou mahométan, peu importe ! le tiers état, devenu théologien et s'érigeant en concile, décide que c'est *une loi sainte, véritable et conforme à la parole de Dieu*.

Le cardinal ne manque pas de faire ressortir l'étrangeté de cette contradiction : « Pourvu qu'un auteur dise quelque chose contre le pape, continua-t-il, qu'il mette tant qu'il voudra le salut des rois sous les pieds du peuple, il est embrassé, chéri et adoré. Et de cela il n'y a pas besoin de donner d'autre preuve que l'édition de Gerson, que ceux mêmes qui ont été les premiers auteurs de l'article ont fait réimprimer, il y a huit ans, avec images, inscriptions et éloges, et cela parce qu'il avait écrit contre le pape. »

« Le savant cardinal, dit M. l'abbé Jager (1), parla pendant près de trois heures, avec cette logique pressante à laquelle rien ne semblait devoir résister. » Il n'y avait qu'une voix pour dire qu'en cette circonstance il s'était surpassé. Néanmoins, il ne persuada pas le tiers état. Le jour même (2 janvier), le parlement porta un arrêt confirmatif de ceux qu'il avait déjà

(1) *Histoire de l'Eglise de France*, t. XVI. Nous ne pouvions, dans ce compte rendu des Etats-Généraux, suivre un meilleur guide que cet auteur que nous citons souvent mot à mot.

rendus sur cette matière. La chambre du clergé, enveloppant dans la même réprobation cet arrêt et l'article du tiers, se présenta en corps devant le roi, le lendemain, pour se plaindre de l'atteinte si audacieusement portée par le parlement à la liberté des Etats. Ce fut encore le cardinal qui porta la parole : il déclara que si l'on ne cassait pas promptement cet arrêt, il se retirerait, après avoir excommunié ceux qui l'avaient prononcé, et ceux qui le soutenaient. Grâce au zèle persévérant et à la respectueuse fermeté du corps épiscopal, l'article fut retiré sur l'ordre du roi. Le Souverain Pontife, mis au courant de cette affaire par le nonce Ubaldini, envoya des brefs aux cardinaux, ainsi qu'aux membres de la noblesse et du clergé, pour les remercier de leurs efforts et les féliciter de leurs succès.

Le 28 mars 1616, il y eut à la métropole une solennelle cérémonie dans laquelle Henry de Gondî, évêque de Paris (1), vint prêter serment entre les mains de son métropolitain. Ce fut probablement la dernière fois que le célèbre cardinal vint à Sens. Sa santé, qui avait toujours été assez précaire, déclinait de plus en plus. Aussi, voulut-il se faire donner un coadjuteur dans la personne de son frère, Jean du Perron, lequel fut préconisé à Rome le 18 décembre 1617, sous le titre d'archevêque (*in partibus*) d'Héraclée, et succéda à son aîné sur le siège de Sens.

Le cardinal avait acheté une maison de campagne à Bagnolet, petite paroisse située à trois lieues au nord-

(1) Il fut le dernier évêque de Paris, ce siège ayant été érigé en archevêché en 1622, à l'avènement de son frère J. Fr. de Gondî.

est de la capitale. Il résolut de s'y retirer pour y travailler loin du bruit. Là il employait à l'étude le temps qu'il ne donnait pas aux affaires de l'Eglise et de l'Etat. Il s'occupait surtout de la réédition de ses ouvrages. A l'aide de deux presses qu'il possédait, il faisait soit imprimer, soit tirer des épreuves, qu'il soumettait ensuite à ses amis pour avoir leur avis, notamment à Philippe Cospéan, évêque d'Aire, et à Nicolas Coëffeteau, évêque de Dardanie *in partibus* : c'était un dominicain de Sens, qui plus tard fut appelé à l'évêché de Marseille.

Il travaillait à la réfutation d'un écrit du roi protestant d'Angleterre, Jacques I^{er}, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut (une rétention d'urine), et il se fit transporter à Paris. Il supporta avec une édifiante résignation d'intolérables douleurs. Il aimait à répéter souvent ces paroles de saint Bernard : *Dominice, hic ure, hic seca, modo in æternum parcas* ; « Seigneur, brûlez ici, tranchez là, pourvu que vous m'accordiez votre pardon et le séjour éternel. » Le roi envoyait prendre de ses nouvelles par le P. Arnoux, son confesseur, et par un seigneur de la cour. Voici ce que rapporte l'auteur de sa *Vie abrégée* : « L'humilité et la révérence que le cardinal avait pour les choses saintes était telle que M. Cospéau, évêque d'Aire, voulant lui administrer le saint Sacrement, il dit que ce n'était pas dans le lit, mais dans un lieu consacré, qu'il voulait recevoir son Créateur, et il commanda qu'on le portât en sa chapelle. Voyant ce prélat pleurer et plaindre sa perte, il lui dit que l'Eglise se soutenait par son propre poids et ne mettait

pas son appui sur la suffisance des hommes ; que, quant à lui, il s'était toujours reconnu l'écolier de l'Eglise, et donnait tout à la miséricorde de Dieu, sans présumer de ses œuvres, comme le Pharisien, se regardant comme un grand pécheur. Ses domestiques, que l'on dit avoir toujours été réglés comme des religieux dans un monastère, fondaient en larmes et voulurent avoir sa bénédiction. Enfin, après quatorze jours de cruelles souffrances, il rendit son âme à Dieu le mercredi 5 septembre 1618, à l'âge de 63 ans.

Selon le désir qu'il avait exprimé, son cœur fut déposé dans l'église des Jésuites (aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis), rue Saint-Antoine, à Paris, près du côté gauche de l'autel des princes (aujourd'hui autel du Sacré-Cœur), sous un marbre noir, sur lequel était gravée une épitaphe qui a disparu à la Révolution.

Le corps du cardinal fut transporté à Sens, où il arriva le 19 septembre, et fut déposé provisoirement dans la chapelle Saint-Savinien. Les obsèques solennelles n'eurent lieu que le 19 janvier 1919. L'oraison funèbre fut prononcée par Barthélemy de Provençères, chanoine et trésorier de la métropole. Après quoi, les restes mortels du vénéré défunt furent inhumés dans le sanctuaire de la chapelle Notre-Dame-de-Lorette (aujourd'hui du Sacré-Cœur). Ils y reposèrent jusqu'en 1622, époque où ils furent mis, avec le corps de son frère (mort l'année précédente), dans un caveau situé sous l'entrée du chœur qui donne en face de l'ancienne salle du Chapitre.

« Le jeudi 10 novembre 1887, dit M. Julliot, on découvrit ce caveau, qui s'étend à moitié sous le san-

ctuaire et à moitié sous le passage menant du chœur à l'ancienne salle capitulaire. Il est bâti en pierres bien appareillées, et voûté de même, On y trouva deux cercueils, placés sur des chenets, à côté l'un de l'autre. C'étaient ceux de Jacques et Jean du Perron. Sur une grande dalle de marbre, posée au-dessus de l'entrée du caveau, on lisait autrefois l'inscription latine que l'on trouve dans Burigny. » M. Julliot reproduit cette inscription et en donne la traduction (*Bulletin*, t. XVI, p. 244.)

Jacques du Perron, évêque d'Angoulême, neveu des deux du Perron, fit construire, en 1636, au-dessus de ce caveau, un mausolée, dont le très intéressant article de M. Julliot donne la description que voici : « Il était placé entre les colonnes jumelles qui terminent le chœur à gauche et le pilier du sanctuaire auquel est adossé le nouveau trône archiépiscopal. M. de Montaiglon a fait reproduire, dans la *Gazette des Beaux Arts*, un des dessins de Gaignières, qui en donne une assez juste idée.

« Six colonnes de marbre noir, disposées deux à deux, avec bases et chapiteaux ioniques de marbre blanc, soutenaient un entablement, dont l'architrave et la corniche étaient de marbre blanc, ainsi que le plafond. Sur cet entablement on avait placé les statues, plus grandes que nature, des deux archevêques, agenouillés, les mains jointes, devant des prie-Dieu armoriés. » Sous l'entablement s'élevait un cénothaphe rectangulaire, en marbre noir, surmonté d'une urne en marbre blanc, à droite et à gauche de laquelle étaient deux petits génies, porteurs de flambeaux renversés. Il nous

reste encore les statues des archevêques, les génies du sarcophage (que l'on voit dans la chapelle du Dauphin), et, des colonnes, six fûts, six chapiteaux et cinq bases. Rien ne serait si facile que le rétablissement du monument primitif. C'est un vœu que formulait isolément M. de Montaiglon en 1881) et que la Société archéologique a émis à l'unanimité dans l'une de ses séances. »

Jacques du Perron était abbé de Saint-Taurin d'Evreux, de Lyre, au même diocèse, et de Clairfayt, au diocèse d'Amiens. Il portait pour armoiries : *D'azur, au chevron d'or, accompagné de trois harpes d'or.*

Je ne donnerai pas ici l'énumération des œuvres du cardinal ; on en trouve la liste dans la plupart des dictionnaires biographiques. Elles sont contenues en grande partie dans trois énormes volumes in-folio, dont la bibliothèque du Séminaire de Sens possède un exemplaire. Le premier volume a été imprimé à Paris par Antoine Estienne, en 1629 : c'est une seconde édition ; il contient des discours, des lettres, des pièces de poésie et des œuvres de polémique. Le second, édité par César de Ligny, secrétaire du prélat, est de la même année : c'est une troisième édition ; il se compose des actes diplomatiques et est intitulé : *Ambassades et négociations*. Le troisième, enfin, est un grand traité sur l'Eucharistie.

Comme je l'ai dit en commençant, du Perron a été beaucoup outragé par ses ennemis et peut-être un peu trop loué par ses amis. Certes, on ne peut nier qu'il ait eu du génie, vu son immense érudition et son talent de controversiste. Le cardinal Bentivoglio l'appelle le saint Augustin de la France et l'un des plus beaux

ornements de son siècle; mais c'est pousser un peu loin l'admiration que de le comparer à Bossuet, comme l'a fait un auteur récent.

Je ne m'attarderai pas à réfuter les accusations, souvent grotesques et saugrenues, dont ce cardinal a été l'objet de la part de ses ennemis, les protestants et les gallicans parlementaires, qu'il avait si victorieusement combattus. Ces accusations, puisées dans les pamphlets politiques du temps, tels que la *Satire Ménippée*, ne méritent aucune attention, tant elles sont éloignées de la vraisemblance. Il y a longtemps que la saine critique a fait justice de ces imputations calomnieuses. On a été jusqu'à suspecter la régularité des mœurs de ce pontife. L'éloge que Clément VIII a fait de ses vertus, l'estime que ce grand pape, dont la vie fut irréprochable, avait pour lui, et l'amitié de Paul V sont plus que suffisantes pour écarter de tels soupçons. On l'a aussi taxé d'ambition. S'il s'agit de la période de sa jeunesse, ce reproche peut paraître plausible, mais il est facile de l'excuser, même de le justifier jusqu'à un certain point. Il y a une ambition qui est le partage des intelligences d'élite, et que le ciel inspire à ceux qu'il destine à une haute mission : c'est la passion des nobles âmes qui veulent mettre au service du bien les facultés qui leur ont été départies en se consacrant au salut de leurs frères. Telle a été l'ambition de du Perron. En tous cas, si ambition il y a eu, elle fut exempte de ces vices grossiers qui avilissent l'homme et dégradent l'ecclésiastique.

Quoi qu'il en soit, on peut dire sans exagération que le cardinal du Perron a été l'une des personnalités les

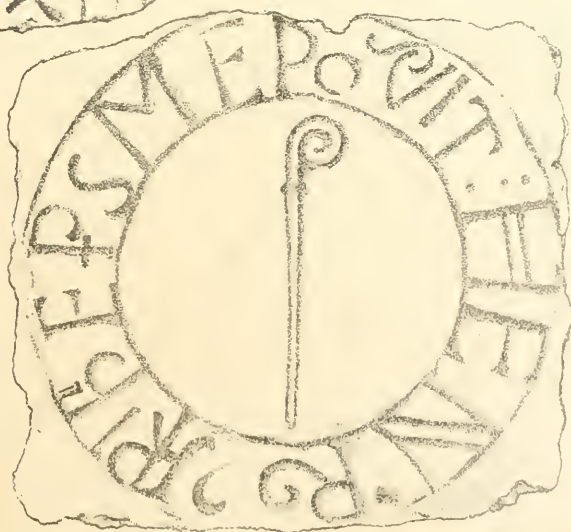
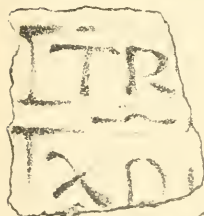
plus remarquables du xvii^e siècle et l'un des plus glorieux pontifes qu'ait possédés le diocèse de Sens. Je serais heureux si cette modeste notice pouvait faire revivre la mémoire de cet illustre prince de l'Eglise.

Abbé BLONDEL,
Chanoine.



1

3



2



3



+



5



Empreintes de Sceaux et Merveaux conservées dans
l'Abbaye de Sainte Colombe.

NE VISITE AU MUSÉE DE L'ABBAYE DE SAINTE-COLOMBE

1^o TROIS INSCRIPTIONS LATINES

Le petit musée de l'abbaye de Sainte-Colombe-
z-Sens conserve religieusement deux petites dalles
rées sur lesquelles sont gravées des crosses et des
scriptions.

La première, épaisse de 0^m09, offre, entre deux cir-
nférences concentriques mesurant, l'une 0^m24, et
utre 0^m16 de diamètre, l'inscription que voici :

TEOBALD ? AB B. HVI. LOCI ME. POSVIT (1)

que nous lisons et traduisons ainsi :

TEOBALD(VS) ABBAS HVI(VS) LOCI ME POSVIT

Théobald, abbé de ce lieu, m'a posée.

Dans le champ qu'enveloppe cette légende, on voit
ssi le dessin qu'il avait fait graver : une crosse tour-
e à gauche et tenue par une main droite occupe un
mètre dirigé de la troisième lettre de l'abréviation
B à l'intervalle qui sépare les lettres IT du mot
SVIT.

On pourrait facilement dater cette inscription par la

1) Les lettres AL et ME de la légende sont liées. La lettre D qui ter-
ne le dernier mot est suivi d'un signe abrégatif.

forme des caractères; mais un historien de l'abbaye de Sainte-Colombe nous évite cette recherche :

1142. — *Hoc anno iecit fundamenta huius ecclesiæ Theobaldus abbas die annunciacionis Domini.* D. COTRON. (Bibl. hist. de l'Yonne, I. 209.)

1142. — « Cette année-là, Théobaldus, abbé (de Sainte-Colombe), jeta les fondations de cette église le jour de l'Annonciation du Seigneur. »

La seconde inscription ressemble à la première. Elle est gravée aussi entre deux cercles concentriques ayant l'un 0^m21 de diamètre et l'autre 0^m14, sur une dalle carrée. Elle est ainsi conçue :

HENR — APR IBI EPS ME POSVIT : — HENR(ICVS) AP(E)R
IBI EP(ISCOPV)S ME POSVIT :

« Henri Sanglier, évêque (de Sens), m'a placée ici. »

Dans le champ, sa crosse, tournant sa volute à droite, est placée diamétralement : la volute se trouve placée entre les lettres P et O du mot POSVIT. La main de l'évêque n'est pas figurée.

M. l'abbé Brullée pensait que la main de l'archevêque de Sens ne tient point sa crosse, parce que l'abbaye était exempte de la juridiction de l'Ordinaire.

Nos annalistes placent en l'an 1142 la mort de l'archevêque de Sens *Henricus Aper*. L'abbé de Sainte-Colombe partit pour la Terre Sainte, le 25 mars 1143, et mourut en Orient.

Il est intéressant de rapprocher de ces deux inscriptions rappelant l'époque de la fondation de cette église, un passage de la chronique de l'abbaye de Sainte-Colombe (1) qui donne la date de la consécration

(1) DURU. Bibliothèque historique de l'Yonne, t. I, p. 201.

de la basilique qui précéda celle dont nous venons de parler.

“ Anno 853, 11 kal. augustas, dedicatio basilicæ
 “ Sanctæ-Columbæ et 10 kal. ipsius mensis translatio
 “ corporum sanctorum Columbæ virginis et Lupi, con-
 “ fessoris et episcopi. ”

L'an 853, le 11 des calendes d'août, dédicace de la basilique de Sainte-Colombe et, le jour suivant, translation des saints corps de Colombe, vierge, et de Loup, confesseur et évêque (1).

A côté de ces deux inscriptions, nous avons rencontré un petit fragment de pierre sur lequel nous avons lu les commencements de deux lignes en lettres capi-

T	R
—	
X	P I

tales hautes de 0^m21 et encadrées par des lignes espacées de 0^m36. Les trois lettres de la seconde ligne peuvent être traduites : CHRISTI.

2° ANTÉFIXE ET CARREAUX EN TERRE CUITE

TROUVÉS DANS L'ABBAYE

Antéfixe

Une fouille récente, faite pour établir le sous-sol d'une construction, a mis sous les yeux du R. P. Aurélien un objet en terre cuite qui ne manque pas d'in-

(1) La fête de sainte Colombe se célèbre le 28 juillet.

térêt malgré sa facture barbare, et qui mesure 0^m17 de hauteur, 0^m115 de largeur et 0^m025 d'épaisseur. (Voir Pl. fig. I.)

La face antérieure de ce petit monument a la forme d'un carré surmonté d'une partie plus étroite et arrondie par le haut. Dans la partie inférieure, on voit, en relief, le masque d'une tête humaine défigurée par la maladie et la mort. Ses joues sont bouffies, sa bouche ouverte, très profonde, sans langue ni dents. Son nez est fortement mutilé; ses yeux ont leurs orbites accusées d'une façon barbare et placées si haut que son front est presque nul.

Cette tête imberbe occupe tout l'intérieur d'un cadre carré surmonté d'une ogive. En bas, on remarque des rangées de perles très mutilées et, en dehors de l'ogive, des feuillages à double courbure. La pointe de l'ogive supporte une croix massive et très saillante, dont les bras sont plus longs que le pied et que la partie qui s'élève au-dessus des bras. Un appendice mutilé relie le pied de la croix au sommet de la tête humaine.

Nous n'avons jamais vu un objet semblable à celui qui nous occupe, et nous hésitons beaucoup à émettre une opinion. Cependant il nous semble que cette figure, surmontée d'une croix, pourrait être l'effigie d'un défunt exécutée par un ouvrier peu habile, et que l'on appliquait les effigies de ce genre contre des pierres dressées sur la tombe des défunts. Nous croyons voir, au revers, des traces d'un scellement fait avec du mortier.

Ce petit monument, le seul que nous ayons vu de ce genre, est curieux. Nous espérons que si l'on en rencontre d'autres, le portrait du défunt y sera moins barbare.

En examinant attentivement cette terre cuite avec notre compatriote M. Binet, architecte de l'une des portes d'entrée de l'Exposition de 1900, nous avons constaté que l'idée d'un scellement, dont il a été question plus haut, devrait être abandonnée. En effet, le contour de la place blanchie par du mortier offrait une rupture ayant la forme d'un U renversé et indiquait une soudure, avant la cuisson, d'une tuile hémicylindrique avec la plaquette décrite plus haut. L'objet complet est donc un antéfixe orné d'un masque et la croix du fronton nous prouve qu'il provient de quelque sépulture chrétienne.

Carreaux sans émail

Dans son bel ouvrage intitulé *les Carreaux émaillés du moyen âge et de la renaissance*, M. Emile Amé nous a conservé les dessins de deux carreaux sans-émail trouvés dans des fouilles faites sur l'emplacement de l'ancienne église du monastère de Sainte-Colombe près Sens. Ces carreaux, qui ont à peu près conservé la couleur de la terre avant sa cuisson, mesurent 0^m15 de côté. Chacun d'eux porte l'empreinte d'estampilles différentes de formes irrégulières. Les creux des empreintes sont restés vides. (Figures 2 et 3 de la planche.)

Le premier représente un cheval galopant à gauche et, au-dessus de la selle, un poisson, aussi long que le cheval, s'avancant avec la même vitesse que le coursier. Nous croyons reconnaître dans cette empreinte l'un des chevaux dont parle l'Apocalypse : *Et vidi eorum apertum et ecce equus albus, et qui sedebat super eum, vocabatur Fidelis et Verax, et cum justitia judicat et pugnat*

(ΑΠΟC., XIX, 11) : « Et je vis le ciel ouvert et il parut un cheval blanc et celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable qui juge et qui combat justement. »

Au verset 13 du même chapitre, le même cavalier est appelé *Verbum Dei*. Le poisson, en grec ΙΧΘΥΣ, est le symbole du Christ. Les cinq lettres de ce mot représentent les cinq mots suivants : Ιησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτὴρ « Jésus-Christ, fils de Dieu, sauveur. »

Le dessin conservé sur ce carreau serait donc le Christ monté sur le cheval blanc. Dans sa course rapide au milieu des airs, le cheval renverse tous les obstacles et culbute les étoiles du ciel. Les étoiles seraient ici figurées par trois globules, la terre par un arbre à la cime conique et le temps par un sablier. (N° 1 de la planche.)

Dans le dessin que présente le second carreau, nous avons de la peine à reconnaître le Dragon de l'Apocalypse (chap. XII, vers. 4). Ce dragon devrait avoir sept têtes diadémées et dix cornes, tandis que nous lui voyons une seule tête analogue à celle d'un quadrupède au museau allongé, deux oreilles ou deux cornes, une crinière hérissée sur un col long et étroit. De ses ailes, une seule est apparente. Quant au corps, il ressemble à celui d'un serpent plusieurs fois contourné en zig-zag et couvert d'écailles hérissées sous sa longue queue. Il n'a que deux pattes comme un oiseau.

Un globule apparaît dans un des anneaux de cette longue queue. Un objet renflé à ses deux extrémités est suspendu au-dessus de son aile. Ses dents soutiennent une lanière à l'extrémité de laquelle pend un

objet volumineux que nous ne saurions définir. (N° 3 de la planche.)

Nous regrettons de ne pouvoir dire où se trouvent aujourd'hui ces carreaux, provenant des plus anciennes constructions de l'abbaye de Sainte-Colombe et attribuées au milieu du ix^e siècle. Le monastère possède seulement un échantillon brisé en morceaux du premier de ces carreaux, un fragment du second, et un autre fragment, sur lequel est imprimé une portion d'un dessin différent des deux autres, et nous avons cru utile de placer dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens* quelques mots sur ces précieux carreaux. Nous ajoutons ici, sous les numéros 4 et 5, deux carreaux de la même abbaye.

Deux carreaux émaillés

Celui qui porte le numéro 4, peut être employé seul pour faire un carrelage, les côtés courbes ayant le même rayon. Nous n'avons pas retrouvé, dans les échantillons que conserve l'abbaye de Sainte-Colombe, le carreau indiqué par M. Amé dans les planches où il a dessiné les carrelages de l'église du monastère (1). Il en a donné un qui est analogue à celui auquel nous donnons le numéro 4. Les trois côtés courbes d'un même carreau ont le même rayon et, comme le montre notre dessin, ces carreaux peuvent s'assembler sans le secours de carreaux triangulaires à côtés circulaires et convexes et d'autres carreaux pentagonaux à trois côtés rectilignes et deux circulaires. Nous

(1) *Les Carrelages émaillés du moyen âge et de la renaissance* (2^e partie) : Monographie des carrelages émaillés du département de l'Yonne ; Eglise de Sainte-Colombe.

n'avons pas non plus retrouvé ces deux formes employées par M. Amé.

Les carreaux du numéro 5 sont à fond rouge et les dessins à fond jaune. Par leur assemblage ils donnent : une croix composée de quatre fleurs de lis , une couronne de douze feuilles et des fleurs cruciformes.

Méreaux et marques de bouteilles en verre

Dans une vitrine qui se trouve au parloir de l'abbaye, nous avons remarqué trois petits méreaux que nous croyons assez intéressants pour être décrits dans cette note archéologique :

1° Un méreau en plomb de 0^m 030₄ de diamètre, présentant, sur une de ses faces, une crosse accompagnée à droite de la lettre couchée *∞* et à gauche de la lettre C. Ces lettres sont évidemment les initiales de *Sancta Columba* : Sainte Colombe. Ces deux lettres sont symétriques, et leur empreinte donnerait les formes qu'elles doivent avoir. Sur l'autre face, une croix à bras égaux et légèrement pattée occupe tout le champ. Pl. n° 4.

2° Un méreau en cuivre, fortement oxydé, montre, d'un côté, une crosse sans autre ornement que le renflement séparant la hampe de la volute. Au revers, nous croyons voir une mitre, sur laquelle est posée une fleur de lis au pied nourri. Diamètre : 0^m 023. Pl. n° 5.

3° Un méreau en plomb de 0^m 027 de diamètre, présentant, sur une de ses faces, une croix tréflée qui, formée de huit crosses adossées deux à deux, semble encadrée dans un quadrilobe et dans un double cercle régulièrement percé à jour.

Le revers présente une sorte de rosace cruciforme composée de lignes courbes assemblées trois par trois, avec un gros point central et une bordure identique à celle de l'avvers. Pl. n° 1. (3).

Deux marques imprimées avec un sceau sur des fragments de bouteilles en verre vert très opaque et provenant, sans aucun doute, de bouteilles à vin.

La première, encadrée dans un ovale de perles, mesure 0^m 027 sur 0^m 024, représente les armoiries de Sainte-Colombe : d'azur à trois fleurs de lis d'or, en pal, accostée de deux crosses de même aussi mises en pal et accostées elles-mêmes de six colombes d'argent, trois à dextre tournées à dextre et trois à sénestre tournées à sénestre, également mises en pal. Pl. n° 1.

C'est ainsi que M. A. Dég a blasonné ces armoiries dans l'*Armorial de l'Yonne*, qu'il a publié en 1863. Il les empruntait à la collection de gravures formée par Théodore Tarbé, appartenant aujourd'hui à la *Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*.

L'*Armorial de la Généralité de Paris*, dressé en 1696, donnait à l'abbaye de Sainte-Colombe le blason suivant : de gueules à une colombe d'argent.

L'empreinte sur verre que conserve l'abbaye justifie la composition de l'écusson blasonné de M. Dég.

Un autre fragment de verre très opaque, provenant aussi d'une bouteille et portant l'empreinte d'un sceau circulaire bordé d'un filet simple de 0^m 030 de diamètre et aux armes de l'abbaye de Saint-Pierre-le Vif. Les

[1] Voir dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, T. iv, page de 79 à 81, les trouvailles numismatiques, faites par M. l'abbé Brullée.

couleurs ne sont point indiquées ; mais on y voit deux clefs en sautoir, les anneaux en haut et les pannetons tournés au-dessus des tiges, et quatre fleurs de lis dans chacun des quatre compartiments du sautoir ? Pl. n° 2.

A. Déy, dans son *Armorial*, § L, 1, donne ainsi les armoiries de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif : d'azur à deux clefs d'or, les pennons en haut, passées en sautoir et cantonnées de quatre fleurs de lis de même, d'après dom Cotton.

Nous voulons bien admettre les couleurs, mais non la description de l'écu qui n'est pas claire en ce qui regarde les pennons ou pennetons. Ici les anneaux des clés sont en haut et les pennetons sont en bas, au-dessus de la tige de chaque clé.

Dans ce même ouvrage, A. Déy donne § LXXVII, 21, à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, les armes suivantes : d'azur à une coquille d'or en cœur, accostée de deux flèches posées en pal, les pointes en bas, le trait d'argent, ferrées et empennées d'or. Il les empreinte à l'*Armorial général de Paris*, 1696.

G. JULLIOT.

LA PORTE FORMAU

On vient de retrouver dernièrement (1), enfouie parmi des papiers de toute sorte, au fond d'un carton de la mairie, une plaque de plomb sur laquelle on lisait l'inscription suivante :

CETTE . PORTE . A . ÉTÉ . CONSTRUITE . DES . DENIERS
DE . M^{rs} . HUNOT . LEUBA . TARBÉ . RICHARD . PERDRAUX
PAR . ARRÊTÉ . DU . CONSEIL . MUNICIPAL . ET . DU . PRÉFET

M^{rs}

DE LABERCERIE (2) . PRÉFET YONNE

BOULLEY . SOUS - PRÉFET . SENS

CAVE . MAIRE

SOULAS ET BILLEBAULT . ADJOINTS

ROZE . INGÉNIEUR

COMMISSAIRES . DU CONSEIL . CORNISSET

D'YAUVILLE . ET . LORDEREAU . PERSON

ARCHIT.

LE 6 FRUCTIDOR . L'AN . 42

LE . 24 . AOÛT . 1804

La plaque, légèrement arrondie au sommet, mesure

(1) Le rapport a été lu à la séance du 6 novembre 1893,

(2) M. Rougier-Labergerie.

0^m215 à la base et 0^m165 dans la plus grande hauteur. Elle est ornée d'une bordure de trèfles simplement estampés, et les caractères sont gravés en creux par le même et primitif procédé.

M. le maire de Sens, informé de cette trouvaille, donna aussitôt l'ordre de déposer l'inscription au Musée de la ville et me pria de vouloir bien en rechercher l'origine.

La délibération, mentionnée par le texte, manque au registre des arrêtés municipaux. Comme, d'un autre côté, le recueil des arrêtés préfectoraux de cette époque n'existe plus, je dus recourir à une petite enquête pour déterminer à laquelle de nos portes se référaient ces renseignements, et répondre à la question que M. le maire m'avait fait l'honneur de m'adresser à ce sujet.

C'est vers la fin du mois d'août 1883, que M. Vallet, tailleur de pierres, rencontra notre plaque de plomb, en démolissant la porte Formau, dont les matériaux lui avaient été récemment adjugés. Le métal, soigneusement enveloppé de deux ardoises, avait été scellé sous la première assise du pilastre nord de la porte, au niveau du sol et le long de la promenade du Jeu-de-Paume.

L'entrepreneur remit aussitôt sa trouvaille à la mairie, où, dix ans plus tard, elle vient d'être l'objet d'une nouvelle découverte.

La porte Formau, *porta Formarum*, porte des Auges ou de l'Aqueduc, remonte à l'époque romaine (1). L'an 1368, il y avait encore une poterne en cet emplacement (*Taveau*, Cartul., p. 40); mais elle paraît avoir été

(1) *Notice sur l'aqueduc romain de Sens*, par M. JULLIOT, p. 23.

supprimée, soit en 1531, soit en 1556 (1), lorsque le maire et les échevins de Sens introduisirent par ce point de l'enceinte les eaux du ru de Mondereau dans la ville et établirent à cet effet, d'abord un canal composé de troncs d'arbres creusés en auges et soutenus par des poteaux (1531), puis vingt-cinq ans plus tard, un corps de maçonnerie de sept ou huit arcades cintrées en briques d'environ 10 à 12 pieds de hauteur ; ces arcades se trouvent enterrées par les terres que l'on fut obligé d'apporter pour réunir le Mail au cours Bourrienne (2). Les nécessités de la défense commandèrent sans doute cette suppression. Le voisinage de l'aqueduc aurait offert un abri éventuel à l'ennemi et favorisé des surprises de guerre. Quoi qu'il en soit, le curé Rousseau constate que, de son temps (1682), la porte Formau était murée « au-dessus du canal des Auges. » Elle l'était encore en 1782 lors de l'établissement du plan de la ville que l'on voit dans la grande salle de la mairie.

Mais, en 1804, le triomphe éclatant des armes françaises sur les champs de bataille de l'Europe et la constitution de l'Empire donnant à toutes les villes l'illusion d'une sécurité indéfinie, plusieurs habitants de Sens eurent la pensée d'ouvrir l'enceinte sur ce point, pour mettre en valeur, par une communication directe et centrale, « les vastes emplacements » de ce quartier un peu trop sacrifié. Aussi bien, contenait-il « des habitations agréables, propres à de beaux ateliers ? » L'intérêt des particuliers était d'accord avec celui de la cité : de part et d'autre, on pouvait promettre « pros-

(1) Suivant MAUCLER, *Histoire manuscrite*, p. 88.

(2) MAUCLER, *les Auges*. — G. F. TARBÉ, *Histoire de Sens*? : porte Formau.

périté et embellissement, sans qu'il en coûtât rien à la ville. » Il y eut cependant quelques inquiétudes. A la demande des hommes d'initiative qui désiraient se donner de l'air et du mouvement, d'autres opposèrent une contre-pétition où ils démontraient que le régime du renfermé, étouffant leurs voisins, leur faisait apprécier d'autant leurs propres aises; qu'ouvrir « la dite porte... ce seroit porter préjudice aux loyers de leurs maisons et au commerce dont ils sont en possession. »

Sur cet aveu, où perçait naïvement l'étroitesse d'un égoïsme féroce, l'affaire vint au conseil municipal. C'était le 28 pluviôse an XII (17 février 1804). Nos édiles s'en tirèrent avec tact et fermeté. Les pétitionnaires étaient autorisés à ouvrir le rempart à l'extrémité de la Grande-Rue, « sur le terrain où l'on voit encore, dit le secrétaire, les traces de la porte dite Formeau. » Le plan, déposé par eux, devait être annexé à la délibération. La ville, tout en stipulant un accès facile et d'un usage habituel de l'intérieur au dehors, ainsi que le libre cours de l'aqueduc, déclarait qu'elle entendait demeurer indemne de toutes dépenses à ce sujet. Du reste, elle ne voulait traiter qu'avec un seul soumissionnaire, agissant au nom de tous, le citoyen Hunot, auquel elle abandonnait, par compensation, « la portion des murs... nécessaire pour l'ouverture de la dite porte. » « L'accroissement de population qui doit en résulter, dit-elle, augmentera la consommation et deviendra un avantage pour les citoyens même qui, trop légèrement sans doute, en conçoivent aujourd'hui des inquiétudes (1). » Après une promesse si consolante, les

(1) Mairie de Sens. Reg. des délibér. du cons. munic., t. I, 28 pluviôse,

opposants auraient eu mauvaise grâce à persister dans leur hostilité. Toutefois, il ne leur fut pas donné d'en voir les heureux effets ; la transformation de ce quartier fut très lente et ne s'est guère accomplie que sous nos yeux.

La réception des travaux eut lieu seulement le 10 janvier 1807, en présence de M. Hunot, mandataire des souscripteurs, et de M. d'Yauville, maire de Sens. L'architecte, M. Person, constata que toutes les parties en étaient conformes au plan et « de bonne construction (1). » L'œuvre, très simple, se composait de deux pilastres carrés, en pierres de taille, tirées sans doute de la muraille romaine ; deux boules également en pierre les couronnaient et en faisaient tout l'ornement (2).

Mais nos généreux concitoyens avaient trop présumé de la fortune impériale.

Dix ans plus tard, la nouvelle porte était murée à son tour par les soins du général Allix, que les Cosaques de Platow et les troupes du prince royal de Wurtemberg vinrent assiéger dans Sens (30 janvier-11 février 1814). Elle reçut alors le baptême du feu. Le 11 février, de 10 à 11 heures du matin, le comte de Lippe entretint contre elle un feu vif pour détourner l'attention de la petite garnison de la surprise que le prince royal tentait, au même moment, du côté du collège. L'ennemi réussit enfin à l'escalader, déterminant ainsi la retraite des défenseurs qu'il prenait à dos, tautan XII. L'arrêté du préfet de l'Yonne est du 26 ventôse an XII. Le plan manque au registre.

(1) Voir le proc.-verb. de réception, annexé à la délibération ci-dessus.

(2) MAUCLERC, *Porte Formau*. — Un dessin de la porte est joint à la notice de cet auteur.

dis que le prince de Hohenlohe débouchait de vive force par la cour du collège avec son régiment wurtembergeois.

Après l'évacuation de la France par les alliés, la porte Formau fut rouverte, pour disparaître obscurément en 1883. Un vote du conseil municipal l'avait enveloppée dans la même proscription que les autres portes de la ville et lui fut plus funeste que les coups des assiégeants de 1814; qu'il nous soit permis de donner un regret à ces modestes témoins de nos fortifications romaines et de nos entrées si imposantes de l'époque féodale !

On peut se demander pourquoi un monument si simple avait inspiré à ses auteurs la pensée de parler à la postérité. Aucun des pilastres modernes des portes Notre-Dame, Saint-Didier ou Dauphine n'ont révélé semblable préoccupation. Le motif n'en serait-il pas dans le souvenir de la belle inscription latine que les Sénonais avaient placé en cet endroit sur une grande pierre ovale, l'an 1556, et de cette autre inscription française gravée sur le mur du canal, près du moulin de Saint-Jean. Toutes deux avaient pour but de conserver la mémoire d'un fait important de la vie municipale et des citoyens dévoués qui avaient travaillé au bien public. M. Tarbé en a transcrit le texte à la page 405-406 de son *Histoire de Sens*. Nos pères ayant célébré en langage lapidaire la construction et la réparation des Auges, n'était-il pas naturel que leurs descendants, soucieux de relier les entreprises du présent aux œuvres du passé, aient tenu, eux aussi, à écrire leur page d'histoire et à poser leur signature sur la porte réédifiée.

Ils auront été moins heureux que leurs devanciers ;

choses cy dessoubz déclarées, lesquelles appartiennent et sont de notre dite église, fait le xx^e de mars, avant Pasques, l'an mil iii^e soixante et six (1).

NAPPES

Premièrement viii nappes d'autel, de lin, ouvrées, desquelles en a deux parées de soye figurée et de fil d'or ;

Item, xii aultres nappes d'austel et de plain (2) ;

Item, le parement du grant austel qui est de telle ouvrée avec les deux courtines (3) qui sont de lin, servant audit autel en quaresme ;

édifices attenant aux vieilles murailles romaines. L'abbaye de Saint-Rémy fut rasée. On reconstruisit le monastère au delà des fossés. Bientôt, les guerres anglaises, puis les guerres de religion, le rendirent inhabitable. Les religieux se réfugièrent dans l'église paroissiale de Saint-Romain. Mais cette situation, en se prolongeant, acheva de ruiner cette communauté. Elle cessa de se recruter et le dernier abbé commendataire, l'archevêque Henri de Gondrin, se vit de chef d'une abbaye qui n'avait plus un seul religieux. En 1671, l'abbaye fut réunie à celle de Saint-Pierre-le-Vif, puis, par un abus, malheureusement trop commun à cette époque, les deux maisons furent données en commende perpétuelle à la cure de Versailles, c'est-à-dire aux prêtres de la Mission qui en étaient titulaires. Au xviii^e siècle, il ne restait plus de Saint-Rémy qu'une petite chapelle où les religieux de Saint-Pierre-le-Vif allaient dire la messe aux fêtes de saint Remy et aux principales fêtes.

(1) Le 20 mars 1467, d'après la chronologie moderne.

(2) De tissu simple, non damassé.

(3) Les autels, au moyen âge, étaient ordinairement protégés, de chaque côté, par des rideaux ou courtines suspendus à des tringles portées par colonnes. Le procès-verbal décrivant le grand autel de la Métropole lors de sa démolition en 1742 donne ces détails : « Il y avait aux quatre coins de l'autel quatre piliers de enivre cylindriques de 6 pieds 6 pouces de hauteur. Ils étaient portés sur des bases de cuivre à 6 pans. Ces bases avaient un pied de haut sur un pied et demi de diamètre. Ils étaient surmontés de chapiteaux ornés de feuillage. Sur chacun était un ange de même métal tenant d'une main des trophées de la Passion et de l'autre un chandelier. Les statues mesuraient 2 pieds 3 pouces de haut. *Ces piliers s'entretenaient, par le haut, l'un à l'autre, par de grosses tringles de fer qui y étaient attachées à droite et à gauche et qui soutenaient les rideaux qui étaient aux deux côtés de l'autel par le moyen des anneaux de cuivre qui y étaient attachés.* » (Arch. de l'Yonne, G. 712.)

Item, une nappe ouvrée pour mestre devant le grant austel en ladite quaresme ;

Item, une aultre nappe ouvrée à l'esguille pour mettre sur le grant austel aux festes années (1) ;

Item, la grant custode (2) que on met devant ledit grant austel en ladite quaresme ;

Item, le drap de lin qu'on met devant le cruxifix en ladite quaresme ;

Item, une custode de lin que on met à l'ostel Notre-Dame en ladite quaresme.

AULBES

Premièrement, une aulbe de lin parée de soye perse (3), sumée de croissans et estelles (4) ;

Item, une aulbe parée de soye noire où sont en histoire les xii apostres et est de lin ;

Item, une aulbe de lin parée de soye rouge où est l'image de Notre-Dame et deux anges ;

Item, une aultre aulbe parée de soye rouge sumée d'escuz de fil d'or ;

Item, trois aultres aulbes de lin parées de soye rouge figurées de fil d'or ;

Item, deux aultres aulbes de plain, parées l'une de drap de damas noir et l'autre de veloux rouge ;

Item, onze aultres aulbes communes qui ne sont pas parées ;

Item, huit amiz desquelz en a trois parés de soye roge figurez de fil d'or, et cinq qui ne le sont pas ;

Item, ung rochet de lin pour monsieur l'abbé.

(1) Les fêtes annuelles étaient les plus grandes de l'année liturgique.

(2) La custode était un grand voile ordinairement de couleur sombre qui séparait, pendant le carême, le sanctuaire du reste de l'église. Cette coutume, en usage à Sens, de cacher ainsi au clergé et aux fidèles la vue de l'autel et des saints mystères avait une double signification. C'était un voile de deuil destiné à rappeler le devoir de la pénitence. C'était un symbole de l'effacement et des humiliations du Christ dans sa Passion, prélude de la manifestation triomphante de la Résurrection.

(3) Couleur bleue.

(4) Etoiles.

CHASUBLES

Primo, deux chasubles, tunique et domatique (1) de soye roge ;

Item, une chasuble, tunique et domatique de soye blanche, saingles (2) ;

Item, une chasuble, tunique et domatique de soye jaune, sans ouvrage et les orfroys de fil d'or ;

Item, une chasuble, tunique et domatique de soye violet pour les trespasés à orfrois de fil d'or ;

Item, une chasuble blanche, bastue de fil d'or ;

Item, une chasuble roge sumée de feuilles de fil d'or ;

Item, une chasuble blanche, tunique et domatique sumés de bares de fil d'argent sorore (?)

Item, une chasuble jaune doublée de futaine ;

Item, une chasuble, tunique et domatique de futaine blanche ;

Item, une chasuble avec la domatique de soye rouge ;

Item, une chasuble ynde (3) de soye ;

Item, deux chasubles blanches, l'une rolée (4) et l'autre plaine ;

Item, une chasuble jausne rolée ;

Item, une chasuble rolée, sumée et ouvrée de fil d'or ;

ESTOLLES

Primo, une estolle et fanon (5) de soye vermelle, sumée de évesques de fil d'or ;

Item, une estolle et fanon de soye roge sumée de chasteaux de fil d'or et de oyseaulx de fil d'argent ;

Item, une estolle, et fanon, et colliou de soye noire, sumée de fil d'or ;

Item, une estolle et fanon de sendail rouge, doublez de sendail pers ;

(1) Dalmatique.

(2) *Saingles*, *sangles*, signifiait non doublées.

(3) Couleur violette.

(4) D'un tissu figurant des ronds ou médaillons circulaires.

(5) Manipule.

Item, une estolle et fanon batue de fil d'or ;

Item, une estolle et fanon batue de fil d'or, où a deulx ymages ;

Item, une estolle et fanon de soye ynde, doublée de soye blanche ;

Item, une estolle de soye rolée ;

Item, deux aultres estolles de soye ;

Item, une estolle rouge avec le fanon ;

Item, une estolle blanche, doublée de toille noire.

CHAPPES

Primo, cinq chappes de soye rouge, sans ouvrage, à or-fray d'or ;

Item, une belle chappe de veloux noir, sumée de veloux rouge et de feuilles de fil d'or parmy, et les orfraiz de fil d'or, et y sont figurés les xii appostres, et la veist monsieur l'abbé aux festes années ;

Item, une chappe de soye roge, où est partie de la vie Notre-Dame ; *

Item, une aultre chappe de pareil coulleur, sumée de chérubins.

Item, une aultre de pareil coulleur, où est partie de la vie saint Rémy et de saint Bon ;

Item, une chappe blanche, sumée de croix de fil d'or ;

Item, une chappe blanche, sumée de quoqatrix (1) de fil d'or ;

Item, une chappe blanche, sumée de lyons en rondeaux, de soye verte ;

Item, une aultre chappe de soye perse, sumée de chiens et elles [*ailes*] de fil d'or, et les orfraiz de fil d'or historiés et sont plusieurs appostres ;

Item, une chappe perse, sumée et figurée d'or sur peaultre (2) ;

(1) Cocatrix : animal fabuleux, sorte de dragon.

(2) Métal ressemblant à l'étain, peut-être dans le cas présent, « à figures d'or sur fond vieil argent. »

Item, une chappe de soye blanche, sumée de feuille de fil d'or;

Item, une autre de soye blanche, figurée de lyons, griffons et fleurs de liz de fil d'or;

Item, une chappe vermeille, sumée de lyons, paons et aygles de fils d'or;

Item, quatre chappes de soye jausne, sans ouvrage, à orfraiz de fil d'or;

Item, six aultres chappes qui sont de petites valleur;

Item, une aultre chappe verte, sumée de fil d'or en lyons;

Item, deux chappes de aynde soye, que on met pour les trespasés;

Item, une chappe noire qui est assez belle.

PAREMENS D'AUSTEL

Premièrement, deux paremens de soye rouge, hystoriés, très beaulx et riches, que on met aux festes anuelles;

Item, ung aultre qui n'est pas de grant valleur, qui est historié de Notre Dames, sumés sans fil d'or;

Item, deux de soye griolée qui sont asses honestes;

Item, deux aultres qui sont de barres, l'une de telle (1), et l'autre de soye commune jaune;

Item, deulx paremens noirs qui sont de soye figurée, que on met pour les trespasés;

Item, ung parement comme rouge que on met à l'ostel Saint Léger;

Item, deux paremens qui sont de laine et d'aultre fil, que on met à l'ostel Notre-Dame;

Item, deux custodes de soye pour le grant austel;

Item, une petite, pour l'ostel Notre Dame;

Item, une autre petite pour l'ostel Saint Léger;

Item, deux orilliers (2) pour mestre sur le grant austel;

Item, deux aultrez petiz orilliers;

Item, XII paires de corporaulx;

Item, deulx cosvertoers de corporaulx.

(1) Toile.

(2) Coussins pour tenir élevé le missel.

CE SONT LES JOYAULX D'ARGENT
RELIQUES ET AULTRES APPARTENANT
A LADITE EGLISE

Primo, le chef de Monsieur Saint Romain (1), lequel est envaissellé en argent (2);

Item, une croix d'argent dorée, en laquelle a du fust de la vraie croix et des pierres envaissellées en argent d'ung costé et d'aultre;

Item, un ciboire d'argent doré et y a dedans ung estuy en fasson de petite salière à mettre le corps Jhù Crist, laquelle est d'argent doré;

Item, une crosse d'argent doré et le baston aussy;

Item, le baston du chantre qui est d'argent doré et le baston où il est enmanché est de bois covert d'argent;

Item, ung ensencier d'argent avec la navette qui est d'argent;

Item, deulx petiz chandeliers d'argent que les enfens portent en l'église;

Item, ung evvangelier covert d'argent emmaillé ouquel a ung cruxify d'ung costé et une maiesté de l'autre;

Item, ung epistollier d'arain doré;

Item, deux petiz potez d'argent, pour servir à l'ostel;

Item, deux callices, l'ung d'argent doré par dedans et par de hors, et l'autre doré par dedans seulement;

Item, ung d'estain pour porter tous les jours;

Item, une croix de crestail;

Item, dix grans chandeliers pour mettre grans cyerges;

Item, VII petiz chandeliers de cuivre que portent les enfans et pour servir aux austes (*autels*);

Item, ung cruxify d'argent qui est sur le grant austel;

(1) Actuellement au Trésor de la Métropole.

(2) La translation du chef de saint Romain, dans ce buste d'argent nouvellement fait par les soins de l'abbé de Saint-Rémy, avait été opérée le 25 avril 1446, par l'archevêque Louis de Melun. (Charte du Trésor de Sens.)

Item, une châsse de monsieur Saint Romain (1), couverte de cuivre doré;

Item, la châsse monsieur Saint Valérien couverte de leston doré, en laquelle a les XII apostres qui sont tout autour et sont d'argent;

Item, la châsse sainte Lieyère (2), laquelle est couverte d'estain;

Item, le braz monsieur saint Rémy, lequel est couvert d'argent;

Item, une petite châsse où sont des reliques monsieur saint Cosme et saint Damien et d'autres sains, laquelle est de cuivre enmaillé;

Item, une aultre petite châsse couverte d'argent qui se ferme à une petite visz d'argent;

Item, une aultre petite châsse couverte d'argent;

Item, ung aultre petit joyau qui est d'argent où sont plusieurs reliques;

Item, le bras monsieur saint Léger qui est couvert d'argent;

Item, ung aultre petit reliquière où sont des saintes reliques monsieur Saint Sebastien et la char Saint Lorent.

Item, a ung orseau (3) à laver mains qui sert en l'église;

Item, deux bacins à recevoir le *lavabo* à la messe, qui sont de leston enmaillé;

Item, cinq petiz potez pour mettre vin et eaue pour chanter;

C'EST L'INVENTOIRE DES LIVRES

Primo, trois messes et quatre epistoilliers;

Item, ung evvangelier covert de cuir noir;

Item, deux anthiphoniers qui sont en cueur;

Item, un gros bréviaire tout complait où est tout le service de l'an;

(1) Cette châsse, antérieure au xiii^e siècle, a disparu pendant la Révolution; une partie des reliques de saint Romain est actuellement au Trésor de Sens.

(2) Les reliques de saint Valérien et de sainte Lieyère sont conservées au Trésor de la Métropole. Les châsses d'orfèvrerie n'existent plus.

(3) Aiguillère.

Item, deux aultres demys temps esquelz est tout le service de l'an ;

Item, ung grant légendèrè ouquel sont les vies de plusieurs sains et, à la fin, des miracles de Notre-Dame ;

Item, ung aultre gros légendèrè ouquel sont la vie de plusieurs sains ;

Item, ung aultre légendaire ouquel est la vie Saint Martin et de plusieurs aultres sains ;

Item, ung aultre petit livre ouquel est la vie monsieur Saint Rémy ;

Item, le livre du *dyalogue* monsieur saint Grégoire ;

Item, ung livre de Saint Jérosme ouquel est la vie de plusieurs sains pères ;

Item, cinq grès (1) à chanter en cueur ;

Item, quatre psaultiers pour chanter en cueur ;

Item, une vigilles des trespasés ;

Item, quatre processionnières ;

Item, ung livre pour faire l'eau benoyste ;

Item, le livre à recevoir les Religieux ;

Item, ung collectaire où sont les chapistres (2) et collectes pour toute l'année ;

Item, quatre petiz livres notez esquelz sont tous les respons et alleluyes des messes de tout l'an, tant du temps que des sains ;

Item, un psaultier glosé ;

Item, deux légendaires esquelz sont plusieurs exposicions de evngilles du temps et des epistres S^t Pol.

LIVRES DE DÉCRET

Primo, ung sixiesme ;

Item, unez Clementines ;

Item, ung Innocent ;

Item, une décrétalles ;

Item, ung decret couvert de cuir vert ;

L'abbé EUGÈNE CHARTRAIRE,
Secrétaire de l'Archevêché.

(1) Gradus, graduels.

(2) Capitules.

leur construction n'a pas atteint la durée d'un siècle. Mais, par une bien juste compensation, la plaquette de plomb qu'ils avaient modestement enfouie dans les fondations, redira longtemps leurs noms aux visiteurs de notre musée, qui chercheraient en vain aujourd'hui les vieilles inscriptions lapidaires de la porte Formau.

JOSEPH PERRIN.

ORDONNANCE DU ROI CHARLES VI

RÉGLANT LES HEURES DE TRAVAIL DES VIGNERONS

ET AUTRES OUVRIERS DE SENS

ET RÉPRIMANT LES VOLS COMMIS PAR CERTAINS D'ENTRE EUX

Charles roi, etc., savoir faisons à tous présens et à venir que, oye la grievve clameur et complainte de plusieurs gens d'église, nobles bourgeois et habitans de la ville de Sens et du payz d'environ, disant que jà sont, jasoit ce que raison, tous ouvriers de bras et laboureurs de vignes soient tenuz, puis que ilz sont pris, retenuz ou allouez pour ouvrer à journée, de eulx tenir en l'euvre où ils sont mis, et de gaignier leurs journées bien et loyaument, sans en partir, ne laisser leur ouvraige jusques à l'heure ordenée et compétent, c'est assavoir soleil couchant. Et ainsi est-il acoustumé d'ancienneté et doit estre fait. Néanmoins depuis aucun temps en ça, tous ou la plus grant partie des ouvriers et laboureurs, estans et repairens envers ladite ville de Sens, qui est paiz de vignoble, en abusant, fraudant et décevant les bonnes gens, ausquelz ils euvrent, ont délaissié et délaissent leur ouvrage, et se partent entre midi et none ou environ, espécia-

lement grant espace de temps avant que le soleil soit couchié, et vont ouvrer en leurs vignes ou leurs tâches, là où ils besoingnent et exploictent autant d'ouvraige ou pe plus, comme ilz ont fait tout le jour pour ceulz qui les paient de leurs journées, et qui plus est en ouvrant à journées ils se saignent et espargnent, sans faire leur devoir, afin qu'ilz soient plus fors et moins travailliez, pour ouvrer ès lieux où ils vont après leur département. Et ces chouses, qui sont abus desraisonnables, contre Dieu et justice et le bien et utilité publique, veulent yceulz laboureurs et ouvriers tenir à conséquence ne autrement ne le veulent faire combien que plusieurs s'en soient doluz et complains. Et si viennent tard en place et prennent grant pris et salaire de leurs journées. Et avec ce les gardes, sergens ou messiers, qui sont ordenez ou commis pour garder les vignes et le fruit estant en ycelles, dont ils ont et prennent grant pris et salaire, de leur auctorité prennent, cueillent, mengnent et de raisins estans en leur garde, et en font moust et plusieurs excès et oultraiages ou préjudice, grief et dommages de ceulx à qui lesdites vignes sont. Et par telz fais ont esté ceulx à qui la chose touchent moult grevez ou temps passé, et seroient encore plus ou temps à venir, si sur ce n'estoit biefvement pourveu de remède convenable, Nous, à leur supplication et requeste, volanz telz abuz abatre et faire cesser du tout, et nostre peuple estre tenu et gouverné en bons usages, avons ordené et ordenons par ces présentes, que dores en avant touz ouvriers et laboureurs, hommes et femmes, toutes foiz qu'il voudront gaingnier, seront tenuz de venir ès lieux et ès

places ordenées et acoustumées en ladite ville de Sens et ès lieux voisins, et y estre avant seleil levant, et après ce qu'il auront esté louez et retenuz, yront ouvrer et labourer là où leurs maistres et maistreces les ordeneront et emploieront. Et en leurs ouvraiges se rendront et ouvreront continuelment en gaingnant bien et loyaument leur salaire jusques à seleil couchant sans revenir à la ville, ne issir ou partie de leur besoingne, se ce n'est pour prendre leur récréacion de boire et de mengier, et pour eulx repouser raisonnablement. Et aussi des ouvriers estranges qui vendront nouvellement pour ouvrer, il ne pourront prendre, lever ne exiger aucune hausse outre cinq solz t. sur peine de soixante solz t. d'amende, en quoy sera encoureux et encheu envers nous chascun de nous qui deffauldra ou fera le contraire de ceste présente ordenance.

Et outre que les gardes, sergens ou messiers desdictes vignes, ne autres pour eux, ne pourront prendre ou ceueillir dores en avant ès dites vignes, raisins, pour faire moust nouvel, ne autre despense, ne pour donner à leur volenté, sur peine de six livres t. d'amende à appliquer à nous.

Si donnons en mandement par la teneur de ces présentes ou bailly et prévost de Sens ou à leurs lieutenans et à chascun d'eulx si comme à lui appartiendra, que en la ville de Sens et aillieurs où ils verront que mestier sera, il facent crier et publier notre présente ordenance, et ycelle tiengnent et gardent et facent tenir et garder de point en point selon ce qui dessus est dit. Et sur ceulx qui l'enfraindront et feront le contraire, lieuent et facent lever lesdites amendes

par la manière qu'il appartiendra de raison. Et pour que ce soit ferme chose et estable à tousiours, nous avons fait mettre à ces lectres notre séeel ordené en l'absence du grant. Sauf en autres choses notre droit et l'autrui en toutes.

Donné à Paris l'an de grâce mil iii cenz iiiii^{xx} et trois et de notre règne le tiers, ou mois de juillet.

Par le roy à votre relacion,

MAULOUE.

Extrait du registre JJ. 123, fol. 52 des Archives Nationales, et portant la date de juillet 1383.

Pour copie conforme,

J. G. JULLIOT.

UNE ERREUR HISTORIQUE

ORIGINE DE LA QUALIFICATION DE " SAINTE "

QUE S'ATTRIBUAIT L'ÉGLISE D'AUXERRE

AU XVIII^e SIÈCLE

Le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne* (livraison du 1^{er} semestre 1898) contient une importante et très curieuse étude d'un archéologue distingué, M. Demay, intitulée : *l'Evêque d'Auxerre et le Chapitre cathédral au XVIII^e siècle*. Ce travail compose toute la partie historique de ladite livraison et n'a pas moins de 226 pages. Il se divise en deux parties : « l'une, consacrée à l'évêque dans ses rapports avec le Chapitre ; l'autre, au Chapitre, au point de vue de sa composition, de son organisation et des différents actes de sa vie intime. »

L'auteur fait remarquer, tout d'abord, que le Chapitre cathédral ne possédait plus, au XVIII^e siècle, certains droits honorifiques dont il avait joui autrefois ; « mais il restait à l'Eglise d'Auxerre, dit-il, l'honneur de gouverner un diocèse dans lequel *la foi s'était toujours maintenue intacte* (1) depuis son fondateur, et qui

(1) M. Demay semble oublier ici que M. de Caylus et la majorité de son Chapitre étaient des tenants du jansénisme, hérésie condamnée par l'Eglise.

avait l'heureuse fortune d'être le seul des évêchés de l'ancienne province de Sens dont aucun prélat n'avait été dépossédé de son siège à cause de ses mœurs et de son impiété. Cette enviable immunité était la justification du titre de sainte, prise par l'Eglise d'Auxerre (page 3). »

« A quelle époque, se demande-t-il, et par qui ce titre de sainte a-t-il été donné à cette même Eglise? Selon les uns, il conviendrait d'en faire remonter la paternité au Saint-Siège, qui, dans sa Bulle d'institution *des évêques d'Auxerre*, employait toujours (1) cette locution (page 5). » Après avoir cité un texte de l'historien Courtépée, à l'appui de cette opinion, M. Demay a cru devoir relater un passage de ma *Vie des Saints du diocèse de Sens et Auxerre*, éditée en 1885 : « M. l'abbé Blondel, chanoine de Sens, notre savant collègue, partageant, dit-il, la même opinion, ferait remonter au pape Pascal II l'origine de cette qualification. Selon d'autres, cette qualification serait de date récente et ne remonterait pas au delà du XVIII^e siècle. »

Je n'ai jamais prétendu au titre de savant; mais si jamais j'avais eu cette prétention, je devrais pour sûr y renoncer dans le cas présent. Le vrai savant n'avance rien qu'il ne puisse prouver; il recourt aux sources,

(1) Les Bulles d'institution des évêques étaient toutes rédigées sur un modèle uniforme, encore en usage; la qualification *sancta* (Ecclesia) ne s'y rencontre pas. Les Bulles pour l'évêché d'Auxerre étaient de tous points semblables aux autres. On peut le constater dans les *Regesta* des archives vaticanes, qui en conservent la transcription. L'abbé Lebeuf a publié, dans les preuves de son *Histoire d'Auxerre*, la bulle de translation d'Enguerand Signart à l'évêché d'Auxerre (n^o 393 nouv. édit.). On y chercherait en vain la locution qui nous occupe.

avant d'affirmer quoi que ce soit. Or, c'est ce que je n'ai pas fait; je m'en suis rapporté tout simplement à ce que dit le R. P. Cornat, dans sa *Notice sur les évêques d'Auxerre*. Mais, plus tard, quelques doutes m'étant survenus à ce sujet, j'ai sérieusement étudié la question, et je me range résolument dans la catégorie des écrivains qui pensent que la revendication pour l'Eglise d'Auxerre du titre de « sainte » est de date récente.

Aujourd'hui, grâce aux nombreux et sûrs documents qu'une main bienveillante a mis à ma disposition, je me fais fort d'établir :

1° Que le titre de *sainte*, en tant que spécialement affecté à l'Eglise d'Auxerre, est purement et simplement une invention du savant abbé Lebeuf;

2° Que cette épithète était une formule de la chancellerie apostolique, un titre honorifique décerné par les papes à n'importe quelle Eglise;

3° Que cette formule était plus particulièrement usitée dans la première moitié du moyen âge et réservée plus spécialement, dans la province de Sens, à l'Eglise métropolitaine.

L'abbé Lebeuf, dans son livre : *Prise d'Auxerre par les huguenots*, éditée en 1723, s'exprime ainsi (page 204) : « ...Car, comme le dit un des hommes les plus judicieux de notre temps après le moine Héric (Tillemont) : « Si « Auxerre n'a point été relevé dans le monde par aucun « éclat extraordinaire, Dieu lui a fait une des plus « grandes grâces dont il puisse favoriser un peuple, « qui est de lui donner un grand nombre de saints. » (TILLEMONT, tome XV, p. 1.) C'EST POURQUOI le pape

Paschal II lui donnait le titre de « sainte Eglise d'Auxerre, » en écrivant à l'évêque Humbaud, il y a plus de six cents ans. »

Les deux mots que nous venons de souligner (c'est pourquoi) montrent clairement en quoi consiste l'erreur de Lebeuf.

Il est très vrai que l'Eglise d'Auxerre a été illustrée par un grand nombre de saints personnages, puisque, dans le Martyrologe hiéromymien, datant du ^v^e siècle, on compte trente saints auxerrois, contre vingt-cinq ou vingt-six à Autun et à Lyon.

Il est très vrai encore que le pape Paschal II, écrivant à l'évêque d'Auxerre, qualifie son Eglise de sainte : *Tuis igitur, frater in Christo carissime Umbalde, justis petitionibus annuentes, SANCTAM Autissiodorensem ecclesiam, cui, auctore Deo, præsides* (1). Mais le savant historien a tort d'inférer de ce texte que le Souverain Pontife entend conférer à cette Eglise un droit spécial de se proclamer sainte. Il n'y a pas un mot dans la Bulle qui indique, qui insinue que l'Eglise auxerroise mérite le titre de sainte, à cause du grand nombre de saints qu'elle a produits (2), Comme on le verra plus

(1) *Bibliothèque histor. de l'Yonne*, I, p. 406. Cfr *Histoire des évêques d'Auxerre*, tome I^{er}, p. 281,

(2) Il paraît bien qu'à Auxerre les contemporains du pape Paschal II n'ont pas du tout interprété dans le sens d'un privilège le qualificatif sous lequel la bulle désigne leur Eglise.

En 1110, trois ans après la bulle, l'évêque Humbaud, néglige ce titre et s'institue simplement : *Humbaudus, Dei gratia Autissiodorensis episcopus* (*Cartul de l'Yonne*, I, I, n. 117.) — En 1126, le Chapitre d'Auxerre écrit : « *Nos, ecclesie S. Stephani Autissiodorensis canonici.* » (*Ibid.*, n. 146.)

Le pape Paschal II lui-même n'y avait pas attaché grande importance.

loin, l'épithète de « sainte » était une formule banale, qui s'appliquait à n'importe quelle Eglise (1).

Pendant tout le moyen âge, l'Eglise auxerroise ne s'est nullement prévalu du prétendu droit que la Bulle lui aurait conféré. Jusqu'au xviii^e siècle, ni le Chapitre, ni les évêques qui se sont succédé à Auxerre ne se sont crus autorisés à qualifier de sainte leur Eglise. Ainsi, dans les *Mémoires* de l'abbé Lebeuf, l'Eglise d'Auxerre est mentionnée trois cent vingt-sept fois; or, l'expression *Sancta Ecclesia Autissiodorensis* ne s'y rencontre que deux fois seulement. Qu'on se reporte au tome IV, qui contient les Preuves ou Pièces justificatives, pas une seule fois on ne rencontrera cette épithète dans les chartes rédigées depuis 1118 (date de la mort de Paschal II) jusqu'à l'an 1200, c'est à-dire pendant presque toute la durée du douzième siècle.

Que l'on consulte les deux tomes de la *Bibliothèque historique de l'Yonne*, on n'y trouvera pas une seule fois l'adjectif *Sancta* précédant les mots *Ecclesia Autissiodorensis*. Il en est de même des différents livres liturgiques : Bréviaires, Missels, Processionnaires, que nous avons compulsés, de 1536 à 1670 inclusivement; jamais

En 1107, l'année même où il confirma les biens de l'Eglise d'Auxerre par la bulle citée plus haut, il en adresse deux autres, l'une « *dilectis filiis Autissiodorensis ecclesiæ canonicis* » (*Biblioth. hist. de l'Yonne*, I, p. 407); l'autre à l'abbé de Saint-Germain, dans laquelle il fait mention de l'évêque en ces termes : « *Confrater noster Humbaldus ecclesie vestre canonicus.* » (*Cartul. de l'Yonne*, I, n. 111.)

(1) Dans le Recueil des lettres et actes de Paschal II (*Patrologie*, de Migne, tome 163), la bulle pour l'Eglise d'Auxerre est publiée page 217. Or, on y peut lire la même bulle transcrite *mot pour mot*, à l'exception des seuls noms de lieux et de personnes pour les Eglises de Troja (p. 48), Fiesole (p. 81), Barcelone (p. 125), Langres (p. 181), Lucques (p. 226), etc.

le titre *Ecclesia autissiodorensis* n'est précédé d'un autre qualificatif que celui d'*insignis*. Citons un détail topique à ce propos : l'abbé Lebeuf a découvert un manuscrit de 1150 ayant appartenu à un évêque anglais, qu'il croit être saint Thomas de Cantorbéry. Le prélat y déclare qu'il a eu sous les yeux un catalogue des évêques d'Auxerre, dont trente-deux sur cinquante-cinq ont été saints. « On trouverait difficilement, dit-il, ou plutôt on ne trouverait pas dans toute la chrétienté, un siège occupé par un aussi grand nombre de saints pontifes : *Quod vix aut nunquam in alio e, iscopatu invenies tot sanctos episcopos in uno episcopatu fuisse.* (Mémoires, tome IV, n° 42.) Il ne fait nulle allusion à la Bulle du pape Paschal ; et pourtant c'eût été le cas.

Cette prétention de l'Eglise d'Auxerre, je ne l'ai pas trouvée émise non plus dans la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, publiée, en 1656, par le bénédictin dom Viole. Et pourtant, l'auteur insiste, dans la Préface, sur la prérogative de l'Eglise d'Auxerre par-dessus toutes les autres Eglises de France, « d'avoir été ou la mère ou la dépositaire d'un grand nombre de personnes illustres en sainteté. » N'était-ce pas le cas de rappeler le privilège en vertu duquel elle s'appelle sainte de par la Bulle de Parchal II ? Or, dom Viole n'y fait pas la moindre allusion. Ce qui indique que, de son temps, cette prétention n'avait pas encore pris naissance.

Ce n'est qu'à partir de 1726 que les livres liturgiques : bréviaires, missels, diurnaux, martyrologe, ordo, portent tous à leur frontispice cette mention : *SANCTE Ecclesiæ Autissiodorensis*. Le Bréviaire de 1726, le Missel de 1739, ainsi que le Martyrologe de 1751, ont été

rédigés sous l'inspiration, ou plutôt avec la collaboration du célèbre Lebeuf, et imprimés avec l'approbation de l'évêque de Caylus, « de très janséniste mémoire. » Le privilège, que croyait avoir l'Eglise d'Auxerre d'être qualifiée de *sainte*, se trouvait exprimé, pour la première fois et officiellement, dans le Bréviaire de 1726, par cette strophe élégante de l'hymne de saint Pèlerin :

*Sanctorum series hinc tibi Præsulum,
Puras undè fides tradita per manus;
Hinc Autissiodoro
Pro cognomine sanctitas.*

Qu'on ne m'accuse pas de n'être inspiré dans ce travail que par un sentiment d'envie, de mesquine rivalité, encore moins de détraction à l'égard des Auxerrois; je n'ai pas d'autre mobile que le désir de proclamer la vérité.

Je ne prétends nullement, du reste, que l'Eglise d'Auxerre n'avait aucun droit à revendiquer la qualification de *sainte*; je soutiens seulement que ce n'a jamais été un droit spécial, exclusif, et que n'importe quelle église épiscopale pouvait s'approprier la même qualification. Elle était usitée fréquemment dans les premiers siècles du moyen âge. Plus tard, elle tomba en désuétude. Voici deux exemples que nous fournit la notice de M. Demay. En 634, saint Pallade s'exprime ainsi : *Palladius, quamvis peccator et fragilis, sanctæ Autissiodorensis ecclesiæ episcopus*; et saint Emmon, de Sens, son contemporain : *Emmo divino munere ac si indignus sanctæ Senonicæ ecclesiæ episcopus*. Plusieurs des successeurs d'Emmon s'expriment absolument dans les mêmes termes en parlant de

l'Eglise sénonaise, notamment : saint Aldric, Vénilon, Gauthier, au ix^e siècle ; Richer, au xi^e ; Hugues de Toucy, au xii^e, etc. On pourrait ainsi citer des centaines d'exemples pour prouver que l'épithète de sainte était attachée de droit, non seulement à notre Eglise, mais à toute église épiscopale.

Du reste, on se ferait illusion, si l'on attribuait à ce même titre une signification trop élevée. L'indifférence avec laquelle on le voit employé ou omis, dans les chartes du moyen âge, les mots qui le remplacent souvent indiquent qu'il était à peu près synonyme de *vénérable*, d'*insigne*, d'*illustre*. Le mot *sancta*, quand il s'agissait d'une église, était *de style*, comme disent les savants du protocole.

CONCLUSION

Je crois avoir montré clairement que l'Eglise d'Auxerre n'a jamais eu un droit spécial et exclusif au titre de sainte. Ce n'est que, par un singulier abus et une fausse interprétation, qu'elle a prétendu que c'était un privilège à elle accordée par la bulle du pape Pascal II (1). L'Eglise de Sens a pu tout aussi légitimement s'attribuer la même dénomination, de même que toutes les autres églises épiscopales. Les Auxerrois ne pourraient nous contester ce droit, sans oublier leur propre histoire.

(1) Cette prétention n'aurait-elle pas son explication dans le besoin qu'éprouvaient, au xviii^e siècle, les jansénistes auxerrois de couvrir leur obstination dans l'erreur sous le manteau de l'orthodoxie de leurs prédécesseurs, et de justifier à leurs propres yeux la singularité et la témérité de leurs fantaisies dogmatiques ?

En effet, Lebeuf nous apprend dans ses *Mémoires* (1) que, en 1220, Henri de Villeneuve, nouvellement sacré évêque d'Auxerre, vint à Sens pour y prêter serment d'obéissance à l'église métropolitaine et à son archevêque. « J'ai lu, ajoute l'historien, dans un Pontifical de Sens, la formule que signa notre nouvel évêque en ces termes : *Ego Henricus, Autissiodorensis episcopus, Deo et SANCTE matri ecclesie Senonensi, et tibi pater Petre tuisque successoribus debitam subjectionem et obedientiam ore promitto et manu confirmo.*

Qu'on ne croie pas que ce soit là un exemple isolé. Tous les évêques d'Auxerre, depuis Henri de Villeneuve jusqu'à M^{gr} de Cicé, ont prêté le susdit serment, dont le texte, ainsi que les signatures des vingt et un titulaires, sont inscrits dans le Pontifical du Trésor (2).

J'ai dit que cette formule *sancta Ecclesia* était, dans la province de Sens, plus spécialement réservée à l'Eglise métropolitaine. Il est facile de le démontrer en rappelant : 1^o le nombre de fois où l'expression *Sancta mater Ecclesia Senonensis* est mentionnée dans la *Bibliothèque historique de l'Yonne* et dans le *Cartulaire de l'Yonne*, — alors que cette épithète *sancta* ne paraît presque jamais attachée à l'Eglise d'Auxerre ; 2^o la formule des suffragants de Sens (précitée), alors que le Chapitre d'Auxerre, conservateur des traditions de son Eglise, présentait, à ses évêques, le jour de leur intronisation, une formule qui ne contenait pas ce

(1) Tome I^{er}, p. 396 (nouv. édit.)

(2) Ce Pontifical n'est plus à Sens ; adjugé à M. de Salis, lors de la vente Tarbé, il a été donné à la Bibliothèque de Metz. Heureusement, notre collègue, M. l'abbé Chartraire, avait eu soin d'en prendre copie.

titre; 3° le texte du serment de fidélité, prêté à l'Eglise d'Auxerre par les abbés du diocèse, ne comportant pas davantage ce titre; — chose d'autant plus singulière que le serment prêté en 1170, par Guillaume, abbé de Bouras, semble calqué sur le texte en usage à Sens. On y lit : *Matri ecclesiæ Autissiodorensi*, alors qu'à Sens on disait : *Sanctæ matri*. (Lebeuf, *Mémoires*, t. II, nouvelle édit., page 496, note 1.)

C'est donc à bon droit que, de nos jours encore, l'Eglise de Sens a cru devoir s'approprier une expression que la tradition a consacrée. Nous la retrouvons dans deux documents officiels. Le premier est le Mandement de Carême de 1844, publié après la mort de Mgr de Cosnac, portant en tête la formule initiale : « Nous, Vicaires généraux du Vénérable Chapitre de « la sainte Eglise primatiale et métropolitaine de « Sens. » Plus récemment encore, en 1874, à l'issue du synode diocésain, la lettre adressée au Souverain Pontife, à cette occasion, portait en tête ces mots : *Archiepiscopus et Clerus Sanctæ Senonensis Ecclesiæ*. Cette pièce officielle fut signée par tous les membres du synode, et son libellé ne souleva aucune protestation.

Espérons que les éclaircissements qui viennent d'être donnés dissiperont une erreur historique trop longtemps accréditée.

Abbé BLONDEL.

INVENTAIRE DU TRÉSOR

DE L'ABBAYE DE SAINT - REMY DE SENS

EN 1467 ⁽¹⁾

S'ensuit l'inventoire faicte par Nous Guérin, de céant humble abbé de l'église, monastère et abbaie de Saint-Rémy-les-Sens (2), et tout le couvent de ce mesme lieu, des

(1) Le manuscrit que nous transcrivons appartient au Trésor de l'Eglise de Sens. Il accompagnait les reliques provenant de l'abbaye de Saint-Remy. Il est formé de cinq follos de vélin, mesurant 0^m 33 de hauteur sur 0^m 13 de largeur, cousus dans une feuille de parchemin formant couverture.

(2) L'abbaye de Saint-Rémy fut primitivement établie au midi de l'enceinte de la ville, près de la porte qui en a gardé le nom. Sa fondation était antérieure à celle de Saint-Pierre-le-Vif, car dans la fameuse charte de Thèodechilde figure, parmi les témoins, Gualdebert, abbé de Saint-Maurice (c'était le titre primitif de l'abbaye). Elle était en pleine décadence à la fin du ix^e siècle. C'est alors qu'avec l'assentiment de Louis le Débonnaire, l'archevêque saint Aldrie obtint du concile de Worms de la transférer à Vareilles, dans le domaine dont Protikde, femme du comte de Sens, venait de faire don aux moines. Wénilon, successeur d'Aldrie, y fit, en 865, la dédicace de l'église, qu'il dota de reliques, au nombre desquelles le corps de Saint-Valérien. Il y choisit sa sépulture. Vingt ans après, les Normands incendiaient l'abbaye. Les moines durent renoncer à Vareilles et revinrent se fixer sous les murs de Sens. En 1358, le dauphin Charles, redoutant les invasions des Anglais qui détenaient en captivité le roi son père, prescrivit à toutes les villes du royaume de mettre en état leurs fortifications et de les protéger de larges fossés. Sens se mit en devoir d'exécuter l'ordre royal. Mais, pour creuser les fossés, il fallut détruire de nombreux

DEUX GRANDS
PERSONNAGES ECCLÉSIASTIQUES
AU HUITIÈME SIÈCLE

FULRADUS, ABBÉ DE SAINT-DENIS EN FRANCE
CHAPELAIN DE PÉPIN LE BREF ET DE CHARLEMAGNE

VULCHARIUS, ABBÉ DE SAINT-MAURICE-D'AGAUNE
ÉVÊQUE DE SION ET DE SENS,
ARCHEVÊQUE DE LA PROVINCE DES GAULES

I

Du rôle joué par Fulradus et par Vulcharius

« En 742, Charles Martel, le vainqueur des Arabes, reçut une ambassade du pape Grégoire III, la première qu'un pontife romain eût envoyée au delà des monts. Rome, hors d'état de résister aux attaques des Lombards, et ne trouvant plus d'appui dans l'empire d'Orient, sollicitait l'aide du plus puissant des princes d'Occident.

« Alors commença l'alliance étroite des papes et des Carlovingiens, alliance féconde en conséquences prochaines, dont les plus importantes devaient être la constitution du pouvoir temporel du Saint-Siège et le rétablissement de l'empire d'Occident (1). »

Deux hommes furent plus particulièrement les instruments de cette évolution nouvelle de la politique des papes, et l'histoire nous les montre, pendant près de quarante ans, confidents des papes et des rois, chargés des missions les plus délicates et comblés d'honneurs par les souverains pontifes.

L'historien de Charlemagne, Eginhard, les nomme dans ses *Annales*, et il nous permet de nous rendre compte du rôle important qu'ils jouaient l'un et l'autre dans le royaume des Francs, quand il raconte comment Charlemagne, après la mort de son frère Carloman, prit possession des provinces qui avaient été attribuées à ce dernier dans la succession de Pépin le Bref.

« Le roi, dit Eginhard, se proposant de réunir entre ses mains le royaume entier, vint à sa villa de Carbo-nacum. Il y reçut Wilharius, évêque de Sion, l'abbé Folradus et plusieurs autres prêtres, ainsi que les comtes et grands vassaux de son frère, dont les principaux étaient Warinus et Adelhartus (2). »

(1) DARESTE. *Histoire de France*, tome I, page 330.

(2) « Et rex, ad capiendum ex integro regnum animum intendens, Car-
« bonacum villam venit; ibi Wilharium episcopum Sedunensem et Folra-
« presbyterum, et alios plures sacerdotes, comites etiam atque primates
« fratris sui, inter quos præcipui fuere Warinus et Adelhartus, ad se
« venientes suscepit. » D. BOUQUET, t. V, page 201.

Wilharius et Folradus étaient donc des personnages marquants, pour que, seuls des membres du clergé dont Charlemagne désirait s'assurer l'assentiment, ils soient nommés, dans les chroniques du temps, parmi ceux que Charles convoqua en 771, à sa villa de Carbonacum (1).

Fulradus ou Folradus (en langue vulgaire : Fulrade ou Fouret) est mentionné dans les histoires de France comme abbé de Saint-Denis, comme chapelain de Pépin le Bref et son négociateur en Italie dans les démêlés du pape Etienne avec les rois Lombards. C'est lui qui fut député, avec Chrodegang, évêque de Metz, par Pépin le Bref, en 749, auprès du pape Zacharie, et qui rapporta la réponse fameuse : « Qu'il valait mieux donner le titre de roi à celui qui avait la puissance souveraine. »

Fulradus était originaire d'Alsace et appartenait à une famille riche et puissante. Dès 750, il est question de lui comme abbé de Saint-Denis. Depuis plusieurs années déjà, c'était un personnage important, puisqu'on le voit à Rome, en 744, demander au pape, d'accord avec saint Boniface, le *pallium* pour l'arche-

(1) On lit dans les *Annales Francorum* : « Carolus rex venit ad Carbonacum villam. Ibiqve venientes Vulcarius archiepiscopus et Fulradus capellanus, cum aliis episcopis et sacerdotibus, etc. » (D. BOUQUET, t. V, pages 18 et 37.)

Dans les *Annales Tiliavi* : « Karolus venit ad Carbonacum, ibique veniens Wilharius, archiepiscopus, et Fulradus capellanus, et Adelhardus comes, cum aliis proceribus qui fuerunt Carlomanni. » (PERTZ, *Monumenta Germaniæ historica*, t. I, page 149.)

vêque de Reims saint Abel (1). Il se trouva mêlé à tous les grands événements de son temps. Après avoir contribué à faire sacrer Pépin comme roi de France, il porta à Rome et déposa, sur le tombeau des princes des apôtres, la donation qui constitua le patrimoine de Saint-Pierre. Il fut sans doute attaché comme chapelain au roi Carloman après la mort de son père, et c'est à ce titre qu'il fut convoqué à l'assemblée de Carbonacum. Il devint alors chapelain de Charlemagne, qui l'envoya notamment à Rome en 780 pour demander au pape Adrien le corps d'un martyr. Il mourut en 784, d'après les *Chroniques de Saint-Denis*; il avait alors les titres d'archichapelain du palais de Charlemagne et d'abbé de Saint-Denis. Son corps fut transporté en Alsace, dans le monastère de Loberau, qu'il avait fondé et où il fut honoré comme saint (2).

Si l'abbé de Saint-Denis, Fulradus, est bien connu, il n'en est pas de même de l'évêque Wilharius ou Wulcharius (en langue vulgaire : Willichaire ou Wulchier), dont, cependant, on voit figurer le nom à côté de celui

(1) Lettre du pape Adrien à Charlemagne, en 773, à l'occasion de la nomination de l'archevêque Turpin. L'archevêque de Sens, Artbert, et l'archevêque de Rouen, Grimon, reçurent le *pallium* en même temps que S. Abel.

(2) *Acta sanctorum*, t. VI, 17 février

On trouve dans les archives de Saint-Maurice une mention qui n'est pas d'accord avec la *Chronique de Saint-Denis*. On lit dans la *Nomenclatura abbatum* de Jodoc de Quartery (xvii^e siècle) : « Fulrade, abbé de Saint-Denis et chapelain du roi Pépin, est mort à Agaune, le VI des ides de mai, comme nous l'apprend son épitaphe gravée sur un marbre blanc. » La précision du renseignement est curieuse; mais on ne peut y donner créance tant que l'on n'aura pas retrouvé l'inscription elle-même.

de Fulradus dans plusieurs circonstances importantes. Il semble qu'une certaine confusion se soit produite autour de ce personnage, par suite des diverses manières dont son nom est reproduit dans les manuscrits, ou par suite des incertitudes causées par les différents titres qui lui ont été attribués dans les documents parvenus jusqu'à nous. Les historiens ont renoncé à s'occuper de lui, et les érudits discutent encore pour savoir s'il s'agit d'un seul personnage revêtu successivement de diverses dignités, ou s'il ne faut pas voir dans les textes qui le concernent trois ou quatre personnages différents, qu'une similitude de nom seule permettrait de confondre (1).

II

Découverte d'une inscription commémorative de Vulcharius

Une découverte récente, celle d'une inscription mise au jour dans les fouilles entreprises sur l'emplacement des anciennes basiliques de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, dans le canton du Valais, est venue rappeler l'attention sur l'évêque Vulcharius. C'est un document nouveau de nature à éclaircir une question depuis longtemps controversée.

La pierre qui porte cette inscription avait fait partie du pavage de la dernière église de l'abbaye, et elle a été en partie brisée par la chute des blocs de rochers qui, en 1611, ont détruit cette église. Cette dalle, de

(1) On trouvera dans l'appendice, note A, l'énumération des diverses variantes qu'on peut relever dans les manuscrits, avec les titres ou dignités attribuées au personnage de Vulcharius et les dates correspondantes.

1^m58 sur 1^m34 de côté, et d'une épaisseur de 0^m14, était à cheval sur deux tombeaux : ce n'était évidemment pas une pierre tombale. C'était une pierre destinée à conserver le souvenir d'un personnage marquant, et qui plus tard, vers le xiii^e ou le xiv^e siècle, a été utilisée dans le dallage d'une chapelle.

Intacte dans sa plus grande partie, elle porte une inscription en lettres capitales de 0^m04 de hauteur, qui paraissent remonter au xi^e siècle et qu'il est facile de lire.

DNE MISERERE ANIMÆ FAMVLI TVI
VVLTCHERII SEDVNENSIS EPI
QVI OBIIT VII KL IVN REQVIEM
ETERNA DONA EI DNE ET LVX PER
LVCEAT EI AMEN

« Seigneur, ayez pitié de l'âme de Vultchier, évêque de Sion, qui est mort le 7 des kalendes de juin. Donnez-lui le repos éternel, Seigneur, et que la lumière perpétuelle brille pour lui. Amen (1). »

Vulchier ou Vulcharius est l'évêque de Sion dont il est question dans le récit d'Eginhard ; il était en même temps abbé de Saint-Maurice, comme nous allons le voir, et comme l'ont été d'ailleurs ses successeurs immédiats. On ne peut s'étonner qu'une inscription ait été

(1) L'existence de cette dalle était connue à la fin du xvi^e siècle. Petrus Brantschen, doyen du Chapitre de Sion, a fait, vers 1609, le catalogue des évêques de Sion, et dit avoir vu, dans l'église de Saint-Maurice, à Agaune, le tombeau de Vilicarius et avoir lu son épitaphe.

Voir une dissertation sur l'origine de la dalle de Vulcharius et sur la date de l'inscription. (*Revue de la Suisse catholique*, Fribourg, 1900.)

consacrée à son souvenir dans l'église de l'abbaye, où il a été sans doute enterré.

Cette découverte m'a amené à étudier les textes et les manuscrits où il est question d'un personnage du nom de Wilharius ou Vulcharius, ayant vécu au VIII^e siècle, au temps de Pépin le Bref et de Charlemagne.

Il apparaît successivement sous le titre d'archevêque de Vienne, d'évêque de Nomentum, d'envoyé du pape auprès de Pépin le Bref, d'évêque de Sion, d'abbé de Saint-Maurice, d'archevêque de Sens, et enfin d'archevêque de la province des Gaules. S'il s'agit d'un seul personnage ayant revêtu ces différentes fonctions et reçu ces différents titres, sa carrière active s'étendrait au moins de 738 à 782 : soit une durée d'environ quarante-quatre ans.

Une carrière aussi longue a paru à de bons esprits une raison suffisante pour refuser de l'attribuer à un seul et même personnage. D'autre part, l'existence de l'évêque de Sion, signalée avant et après celle de l'archevêque de Sens, semblait exiger qu'on les distinguât formellement l'un de l'autre.

Cependant il est difficile d'attribuer ces différents rôles à des personnages différents ; on s'expose alors à se trouver en présence de contradictions flagrantes. Aussi bien, à cette époque, d'autres hommes célèbres ont occupé pendant aussi longtemps et même plus longtemps la scène du monde. Sans parler de Fulradus, qui a figuré officiellement plus de quarante ans dans les événements de son temps (depuis 744 jusqu'en 784), Char-

lemagne n'est-il pas resté sur le trône quarante-six ans, de 768 à 814? Et l'on sait qu'il n'a pas ménagé ses forces dans de nombreuses et lointaines expéditions.

Deux cents ans plus tard, Burchard, frère du roi Rodolphe de Bourgogne, fut archevêque de Lyon pendant près de cinquante ans, de 983 à 1031 : lui aussi fut abbé de Saint-Maurice d'Agave, de 990 à 1031, soit pendant quarante et un ans. Enfin, de nos jours, M^{re} Bagnoud, évêque de Bethléem, nommé abbé de Saint-Maurice en 1835, est mort en 1889, après une carrière active de cinquante-quatre ans. Il n'est donc pas impossible que celle de Vulcharius ait duré de quarante à quarante-quatre ans.

Quant à la grosse objection de l'existence simultanée de l'évêque de Sion et de l'archevêque de Sens, elle paraît pouvoir être résolue de la manière la plus plausible, si l'on admet la conjecture exprimée récemment par M. le chanoine Mémain, du Chapitre de la cathédrale de Sens. M. Mémain expose qu'au VIII^e siècle encore, un siège épiscopal pouvait être attribué comme bénéfice à un évêque déjà pourvu d'un autre évêché; que ce cumul n'est pas sans exemples; de même qu'on a beaucoup d'exemples du cumul du titre de plusieurs abbayes ou d'un évêché et d'une abbaye (1). Dès lors il peut être permis d'attribuer à un seul personnage les titres rappelés ci-dessus.

Après ces observations préliminaires, je vais essayer de retracer la biographie de l'archevêque Vulcharius,

(1) D'accord avec M. le chanoine Mémain, j'ai résumé dans l'appendice, note C, les arguments qu'il a développés, le 10 octobre 1899, devant la Société archéologique de Sens, à l'appui de sa conjecture.

en rapprochant, par ordre de dates, tous les textes où il est question de lui, et en signalant les quelques documents manuscrits où figure son nom.

III

Vulcharius, archevêque de Vienne et abbé de Saint-Maurice d'Agaune

La première mention d'un évêque du nom de Vulcharius ou Wilicharius se trouve dans le *Liber pontificalis*, qui a été publié longtemps sous le nom d'Anastase le Bibliothécaire. A la fin du pontificat du pape Grégoire III, mort en 741, le *Liber pontificalis* rapporte que ce pape donna le *pallium* au vénérable Vulcharius, de la ville de Vienne au pays de France, et le fit archevêque (1).

Ainsi, vers 740, au plus tard, l'évêque de Vienne avait déjà rendu à l'Eglise des services qui avaient appelé sur lui l'attention du Souverain Pontife et lui avaient mérité une récompense exceptionnelle.

Vienne appartenait alors au royaume de Bourgogne ; c'était une des métropoles ecclésiastiques de ce pays ; d'elle dépendaient le diocèse de Sion, ainsi que l'abbaye de Saint-Maurice, qui avait été restaurée au commencement du VI^e siècle par le roi de Bourgogne, S. Sigismond, sur les recommandations de S. Avit, archevêque de Vienne.

^{*} (1) *Liber pontificalis*, t. I, page 425.

On sait qu'à cette époque le titre d'archevêque était une dignité personnelle et n'était pas inhérente au siège épiscopal.

Le nom de l'évêque qui occupait le siège de S. Avit au milieu du VIII^e siècle, Vulcharius, paraît bien d'origine germanique. Il appartenait sans doute à une puissante famille Burgonde, et il aura été promu, jeune encore, à l'épiscopat, par le peuple et le clergé de Vienne, qui comptaient sur son crédit pour défendre la ville dans ces temps difficiles. C'était l'époque des invasions Sarrasines ; et l'un des successeurs de Vulcharius, l'archevêque Adon, raconte dans sa chronique qu'après les ravages des Sarrasins, qui avaient incendié la célèbre maison des martyrs S. Julien et S. Ferréol, sur la rive droite du Rhône, en face de Vienne, Villicarius rapporta dans cette ville, protégée sans doute par ses remparts, les reliques de S. Ferréol et la tête du martyr Julien. Il fit construire rapidement et à peu de frais une église où il déposa avec respect les reliques de ces martyrs.

Ces événements se passèrent avant la dernière expédition de Charles Martel contre les Arabes, dans le midi de la France.

C'est en 737 que Charles Martel détruisit le port de Maguelonne pour enlever à tout jamais aux Sarrasins, cette importante position stratégique ; c'est en 737 aussi qu'il incendia les défenses accumulées autour des arènes de Nîmes. La puissance des Arabes était brisée dès lors, et ils ne devaient plus exercer leurs ravages dans la vallée du Rhône.

Mais les suites de cette expédition en Provence et en Septimanie furent des plus fâcheuses pour l'archevêque de Vienne. On sait que Charles Martel, pour ré-

compenser les Francs qui l'avaient accompagné, n'hésita pas à leur attribuer des propriétés dépendant des évêchés et des abbayes. L'église de Vienne ne fut pas épargnée, malgré les protestations énergiques de son évêque.

Peut-être est-ce à l'énergie déployée par Vulcharius dans cette occurrence qu'il dut le *pallium* et le titre d'archevêque. Mais sa résistance fut vaine et, lorsqu'il vit son église odieusement humiliée, nous dit Adon, par les décrets insensés des Francs, qui s'appropriaient pour leur usage les biens sacrés des églises, il abandonna son siège épiscopal et se retira au monastère des saints martyrs d'Agaune. Dès lors il n'est plus question de lui à Vienne ; il a bien décidément abandonné son évêché.

Au milieu des moines d'Agaune, il mena, dit Adon, une vie exemplaire. Mais un homme aussi considérable ne pouvait rester inactif dans un monastère. Celui d'Agaune était situé au pied des Alpes, sur le chemin le plus fréquenté, qui conduisait de France en Italie par le grand Saint-Bernard. Le défilé de Saint-Maurice était la clef de ce passage.

Toujours est-il qu'au bout de quelques années, Vulcharius se rendit à Rome. Adon ajoute que, peu de temps après, il fut nommé abbé de Saint-Maurice (1).

Il se trouvait sans doute à Rome en 751, au moment

(1) Il est certain, en effet, que Vulcharius fut abbé de Saint Maurice ; son nom figure, sous la forme de Wilicharius, avec le chiffre XXX, sur un précieux parchemin du ix^e siècle, qui se trouve dans les archives de l'abbaye.

où le maire du palais, Pépin le Bref, députa l'abbé de Saint Denis, Fulradus, au pape Zacharie, pour obtenir son assentiment au projet qu'il caressait de se faire sacrer roi des Francs. On peut supposer que ces deux hommes éminents se rencontrèrent, qu'ils échangèrent leurs vues sur les dangers qui menaçaient le Saint-Siège et sur les moyens d'assurer la sécurité du pape avec l'aide du roi des Francs.

IV

Vulcharius, abbé de Saint-Maurice et évêque de Nomentum

Quand le pape Etienne monta sur le trône pontifical, en 752, il trouva Vulcharius à Rome et il sut l'apprécier. Pour l'attacher à sa personne, il le nomma évêque de Nomentum, un des évêchés de la banlieue de Rome (1).

L'abbé de Saint-Maurice continua, dès lors, de demeurer à Rome, conseiller écouté du pape dans ses démêlés avec Astolphe, roi des Lombards ; et lorsque Astolphe, devenu plus menaçant, vint camper aux portes de Rome, Vulcharius pressa le pape de s'adresser au roi des Francs. D'accord sans doute avec Fulradus, il organisa une entrevue de Pépin le Bref avec le pape ; ils devaient se rencontrer à Saint-Maurice, dans le monastère dont Vulcharius il était abbé.

A la fin de l'année 753, Etienne, ne pouvant obtenir satisfaction d'Astolphe, se décida à partir pour

(1) Nomentum est dans la Sabine, sur l'Allia; cette ville a donné son nom à la voie Nomentane ; aujourd'hui Lamentana.

Saint-Maurice, accompagné de Georges, évêque d'Ostie, et de l'évêque de Nomentum. A Saint-Maurice, où il séjourna quinze jours, il vit arriver Fulradus qui venait de la part de Pépin le Bref le prier d'aller trouver le roi à Ponthyon. Vulcharius l'accompagna. Le pape fut reçu avec les plus grands honneurs ; et là fut préparée la donation au Saint-Siège des provinces que le roi des Francs arracherait au roi des Lombards, si le sort des armes le favorisait. C'était la constitution du patrimoine de Saint-Pierre qui devait sortir de cette entrevue. Quand ces questions fondamentales furent réglées, le pape alla passer l'hiver dans l'abbaye de Saint-Denis, où il fut l'hôte de Fulradus. En reconnaissance des services rendus par Fulradus à la cause du Saint-Siège, le pape accorda de nombreux privilèges à l'abbaye de Saint-Denis.

Au printemps, Etienne regagna l'Italie, escorté par l'armée des Francs. Il s'arrêta quelque temps à Vienne pour attendre le retour des ambassadeurs envoyés à Astolphe. Les historiens ne disent pas si l'ancien archevêque de Vienne alla avec lui dans son ancienne ville épiscopale.

Quelque temps après, Astolphe vaincu restitua au Saint-Siège les territoires enlevés et Pépin rentra en France. Mais Astolphe ne tarda pas à violer ses engagements. Alors le pape envoya Vulcharius au roi Pépin pour l'instruire de la perfidie du roi des Lombards. Dans la lettre où il accrédite celui qu'on pourrait dire le chargé d'affaires du Saint-Siège auprès du roi, il l'appelle son très révérend et très savant frère dans l'épiscopat.

Fulradus, de son côté, était resté près du pape comme représentant du roi. Lorsque, le 1^{er} janvier 755, Astolphe vint mettre le siège devant Rome, Fulradus courut en France annoncer les nouveaux périls du pape. Pépin repassa les Alpes. Cette fois Astolphe dut céder la Romagne, l'exarchat de Ravenne et la Pentapole. Le roi de France en fit une donation formelle à Saint-Pierre et il chargea l'abbé de Saint-Denis d'en déposer l'acte constitutif sur le tombeau des apôtres. Le pouvoir du Saint-Siège était définitivement créé. Nous savons maintenant quelle part active Vulcharius a prise dans les événements qui l'ont préparé.

Mais son rôle de délégué pontifical n'était pas terminé. Il demeura près du roi Pépin ; et il y était encore en 756. Le pape alors, ayant besoin de lui, demanda au roi de lui renvoyer son très révérend frère dans l'épiscopat Vulcharius. Mais il ne semble pas qu'Etienne ait pu le revoir, car, en 757, quand le pape Paul I^{er} remplaça Etienne sur le trône pontifical, Vulcharius était encore en France. Paul lui accorda la même confiance que son prédécesseur et écrivit à Pépin pour lui recommander en toutes choses, comme l'avait fait le pape Etienne, son très révérend et très saint frère dans l'épiscopat Vulcharius.

Deux autres lettres du pape Paul au roi Pépin nous sont parvenues : dans l'une, datée de 758, il charge Vulcharius de consacrer un évêque ; dans l'autre, datée de 761, il annonce au roi qu'il vient de faire partir les députés venus de sa part à Rome, entre autres Vulcharius, son très saint frère dans l'épiscopat, et le moine l'Élix.

Il est encore question, dans une lettre de 767, d'une mission donnée par Pépin à Vulcharius, qui alla trouver le pape avec deux autres personnages du nom de Dodo et de Wichardus.

V

**Vulcharius, abbé de Saint-Maurice
et évêque de Sion**

Dans aucune de ces lettres, Vulcharius ne reçoit le titre d'évêque de Nomentum. Aurait-il résigné cet évêché lorsqu'il a été chargé par le pape Etienne de le représenter à la cour de Pépin le Bref? C'est possible.

Mais il lui fallait cependant des moyens d'existence, et il ne tarda pas à être pourvu de l'évêché de Sion. Du moins nous le trouvons déjà revêtu de ce titre en 764. Au cours d'un de ses voyages à Rome, il fut chargé par le pape de porter les corps de S. Gorgon, S. Nabor et S. Nazaire à l'archevêque de Metz, Chrodegang, qui remplissait, après S. Boniface, le rôle de légat du pape en France (1).

L'évêque de Sion Vulcharius, dit la *Chronique de Lorsh*, apporta les reliques dans son abbaye de Saint-Maurice, où les envoyés de Chrodegang vinrent les prendre (2). Il se passa, à cette occasion, si l'on en croit le récit d'un moine anonyme de Gorz, du x^e siècle, un fait qui peint l'état des esprits à cette époque et le prix

(1) Voir *Wilchaire, archevêque de Sens*, par l'abbé DUCHESNE. (*Bulletin de la Société archéologique de Sens*, t. XVII, p. 18.)

(2) *Chronique de Lorsh*, D. BOUQUET, T. V, p. 382.

qu'on attachait aux reliques des saints, si bien que tous les moyens étaient bons pour s'en procurer.

Ce moine de Gorz a fait l'histoire de la translation des corps des saints, dont l'un avait été donné à son abbaye par Chrodegang. Il raconte que les reliques reçurent l'hospitalité dans le monastère de Saint-Maurice d'Agaune. Mais les moines voulurent mettre à profit la bonne fortune qui plaçait des reliques sous leur toit; ils ouvrirent secrètement la classe et, après s'être emparés du trésor sacré, ils la refermèrent et y mirent les scellés.

L'envoi de Vulcharius fut reçu à Metz avec de grandes démonstrations d'enthousiasme. Mais Chrodegang voulut en avoir le cœur net; devant les châsses vides, il entra dans une sainte colère. Il alla trouver Pépin et lui demanda de châtier sévèrement ces moines qui l'avaient indignement volé.

Pépin le calma et lui dit : « Laissez passer l'hiver. Vous irez alors, avec une bonne escorte, chez les moines de Saint-Maurice. S'ils refusent de vous rendre les reliques qui vous appartiennent, vous prendrez les corps de saint Maurice et de ses compagnons et ne les rendrez que contre celles de vos saints. »

Ainsi fut fait, et le diocèse de Metz rentra en possession des reliques concédées par le pape Paul (1).

Vulcharius ne fut pas mis en cause en cette circonstance, et il ne tarda pas à se retrouver avec Chrodegang. Un concile fut réuni, en 765, à Attigny. Les

(1) *Acta sanctorum*, septembre, III, page 335

actes de ce concile sont perdus, mais on a conservé les noms des quarante-quatre évêques et abbés qui y assistèrent. Le premier est Hrodegandus, évêque de la cité de Metz; le quatrième, Lupus, évêque de la cité de Sens, et le treizième, Williharius, évêque du monastère de Saint-Maurice. En tête de la liste des abbés figure son ami Fulradus, l'abbé de Saint-Denis.

L'année suivante, le 7 octobre 766, un certain Ayronus de Colonge fit donation d'une terre allodiale au monastère de Saint-Maurice, dont l'évêque Villicarius était abbé; la terre était dans le pays de Vaud (pagus Valdisi), et la donation était faite par Ayronus à cause de la fragilité humaine, pour la guérison de son âme et en vue de la récompense éternelle. Le document qui fournit ces indications, tiré d'un cartulaire de Saint Maurice du xiv^e siècle, se trouve aux archives royales de Turin. Il est d'un grand intérêt en ce qu'il nous donne la forme du nom du pays de Vaud dès cette époque, et qu'il constate l'existence à Saint-Maurice de l'abbé Villicarius avec le titre d'évêque (1).

VI

**Vulcharius, évêque de Sion, archevêque de Sens
et archevêque de la province des Gaules**

On a remarqué la présence de l'évêque de Sens au concile d'Attigny. L'évêque Lupus mourut sans doute

(1) *Historiæ patriæ monumenta edita jussu Carolis Alberti*, Turin 1853.

Voici le texte qui concerne Villicarius : « Domino sacro sancte ecclesie
« sancti Mauricii Agaunie monasterii constructo, ubi Villicarius episcopus,
« preesse videtur pontifex, Ayronus cogitans casum fragilitatis humane
« aut pro remedio anime mee, vel eterna retributione, propterea dono, etc. »

bientôt après, car Vulcharius était investi de cet évêché en 769, lorsqu'il assista au concile de Latran.

Il s'agissait sans doute de procurer à Vulcharius des moyens d'existence en rapport avec la haute situation qu'il occupait, et le roi Pépin aura profité de la vacance du siège de Sens pour l'attribuer à l'évêque de Sion. M. le chanoine Mémain admet la probabilité de ce cumul des sièges épiscopaux, et cette conjecture a le grand avantage de contribuer à l'explication des faits subséquents. M. l'abbé Duchesne donne un exemple de ce cumul en la personne de Georges, évêque d'Ostie, qui accompagna Etienne II en France en 753, et qui fut pourvu de l'évêché d'Amiens, sans cesser d'être évêque d'Ostie.

En 768, un autre des prélats qui assistaient au concile d'Attigny vint à mourir. C'était l'archevêque de Metz, Chrodegang, qui, décoré du *pallium* en 754 par Etienne III, remplissait les fonctions de délégué du pape en France. Après sa mort, son titre fut donné à l'évêque qui, depuis un quart de siècle, avait rendu tant de services à la cause du Saint-Siège. Vulcharius, lui aussi décoré du *pallium*, devint, entre 766 et 769, archevêque de la province des Gaules.

C'est à ce titre qu'on le voit, en 769, à la tête de la délégation des douze évêques francs convoqués au concile de Latran. Le pape Paul avait eu, en 767, la pensée de cette réunion et avait demandé au roi Pépin d'envoyer à Rome douze des prélats de son royaume les plus versés dans la connaissance des questions ecclésiastiques. Il mourut avant de voir la réalisation de son désir.

Ce fut le pape Adrien qui présida le concile, et ce fut l'archevêque de la province des Gaules, Vulcharius, qui fut invité par le pape à remettre les actes des précédents conciles au notaire pontifical chargé d'en donner lecture (1). Dans la liste des évêques qui ont souscrit au concile, Vulcharius, archevêque des Gaules, vient en tête des autres évêques Francs, et son nom est suivi de la mention : *Civitate senense*, qui semble bien indiquer qu'il représentait à Rome son diocèse de Sens (2).

En revenant de Rome, Vulcharius voulut sans doute s'assurer le bon vouloir des habitants de Sens par le cadeau d'un corps saint, cadeau très prisé à cette époque, comme nous savons. Il demanda aux moines de Saint-Maurice, et ceux-ci ne purent le refuser à leur puissant abbé, le corps de S. Victor, l'un des martyrs de la légion thébéenne, et l'apporta à Sens. C'est le seul événement qui ait conservé dans la ville de Sens le souvenir de son court passage sur le siège épiscopal (3).

Les reliques de S. Victor, dont on faisait autrefois la fête le 20 juillet, existent encore dans le trésor de la cathédrale, et, sur un parchemin cousu à l'étoffe qui les enveloppe, on peut lire : *Hoc in loco corpus beati continetur Victoris martyris, ex legione S. Mauritiï unus,*

(1) Voir les *Actes du Concile de Latran*, dans le P. SIRMOND et dans MANSI.

(2) *Liber pontificalis*, t. I, page 473. Voir, à l'appendice, la note B, sur l'évêque de Sens Willicaire.

(3) Voir, à l'appendice, la note D, sur les reliques de saint Victor à Sens.

sicut à patribus relatum audivimus quì ab epo ecclesiæ hujus nomine Wiliarius huc adductus in eccl sia hac fulget eximius, ejus precibus fulciri mereamur. Amen.

L'écriture de ce précieux parchemin est de la fin du x^e siècle ; c'est le plus ancien document écrit qui mentionne le passage de Vulcharius sur le siège de Sens : car on ne possède qu'une copie du xi^e siècle du catalogue de saint Wandrille où il figure au nombre des évêques de Sens sous le nom de Wiliarius (1).

Mais Vulcharius ne devait pas conserver longtemps le siège de Sens. Déjà, en 771, lors de l'assemblée de Carbonacum, il n'est plus désigné que sous le nom d'évêque de Sion, ou simplement d'archevêque ; et nous savons, par les chroniques de Sens, que l'un de ses successeurs, S. Gombert (qu'avait précédé Godescalc), assista, en 773, au *placitum* convoqué à Genève par Charlemagne, appelé en Italie par le pape Adrien, pour résister aux entreprises de Didier, roi des Lombards. Godescalc aurait donc remplacé Vulcharius sur le siège de Sens entre 769 et 771.

D'où vint ce changement ? M. le chanoine Mémain en trouve une explication très plausible dans les événements qui suivirent la mort de Pépin le Bref.

Son fils Carloman eut en partage l'Austrasie et la Bourgogne. A ce titre, il était le voisin des états du roi des Lombards, et le pape attachait un prix spécial

(1) Ce Catalogue, connu sous le nom de *Catalogus Fontanellensis*, provient de l'abbaye de Saint-Wandrille et est actuellement déposé à la bibliothèque du Havre. Il contient la liste des évêques de Sens jusqu'au temps de Charles le Gros. Le trente-troisième sur cette liste est Wiliarius

à son amitié. Le diocèse de Sion et l'abbaye de Saint-Maurice étaient dans son royaume; l'archevêque des Gaules, Vulcharius, fut retenu dans l'entourage du roi par ce double motif.

Quand survinrent entre Carloman et son frère Charles les pénibles dissentiments qui marquèrent les dernières années de la vie de Carloman, Vulcharius fut sans doute amené à résigner l'évêché de Sens, qui se trouvait en Neustrie, dans les états de Charles. On comprend ainsi qu'il ait été remplacé vers 770; et son passage rapide à Sens y a laissé si peu de souvenirs que les chroniqueurs de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, Clarins, au ^x^e siècle, et Godefroy de Courlon, au ^{xiii}^e, ne savent rien de lui, sinon qu'il rapporta de Saint-Maurice les reliques de S. Victor de la légion thebéenne.

VII

Vulcharius, évêque de Sion et archevêque de la province des Gaules

Après l'assemblée de Carbonacum, où le sens politique de Fulradus et de Vulcharius s'affirma si nettement, Vulcharius n'est plus mentionné que comme archevêque de la province des Gaules. A ce titre, il est député à Rome par Charlemagne vers 775 ou 777, comme l'apprend une lettre du pape Adrien.

De retour de Rome en 777, il assiste au concile de Paderborn et tranche, comme arbitre, un litige pendant entre son ami Fulradus et l'évêque de Metz, Angelramnus, successeur de Chrodegang, et qui, lui

aussi, devait être un jour investi de la dignité d'archevêque des Gaules.

En 780, le pape Adrien écrit à Charlemagne que les travaux que doit inspecter Vulcharius à Rome ne sont pas prêts, et qu'il ne faut pas qu'il se fatigue à venir tout de suite à Rome. Ne semble-t-il pas, à entendre ce langage du Souverain Pontife, qu'il se préoccupait de l'âge avancé de l'archevêque des Gaules, sans doute septuagénaire à ce moment.

Dans la même lettre, Adrien répondait à Charlemagne au sujet d'une demande de reliques que le roi lui avait fait présenter par ses envoyés, au nombre desquels se trouvait Fulradus. Le pape l'informait qu'il se faisait scrupule de dépouiller Rome de tant de corps saints, mais le roi pouvait demander à l'archevêque Vulcharius le corps de S. Candide, qui était en sa possession et qui avait été, jadis, concédé par le pape Paul.

Il est encore question de Vulcharius, archevêque de la province des Gaules, dans deux lettres du pape Adrien. Elles sont toutes deux adressées aux évêques d'Espagne à propos d'un évêque Egile, que Vulcharius, en vertu de ses fonctions de légat du pape, avait été chargé de consacrer. Cet Egile avait, paraît-il, versé dans l'hérésie, et le pape Adrien, dans sa deuxième lettre, explique aux évêques d'Espagne comment l'archevêque des Gaules ne l'avait consacré, cependant, qu'après l'avoir examiné.

Ces lettres sont attribuées communément aux années 782 et 785 ; mais ni l'une ni l'autre ne supposent ex-

pressément que Vulcharius fût encore vivant à l'époque où elles ont été écrites.

On peut donc admettre qu'il mourut entre 780 et 785, le VII des kalendes de juin, comme nous l'apprend l'inscription de Saint-Maurice. Il avait parcouru une longue carrière épiscopale, carrière bien remplie si l'on en juge par les trop rares documents qui sont parvenus jusqu'à nous.

VIII

Résumé

Les nombreuses variantes sous lesquelles nous est parvenu le nom de Vulcharius, qu'il fût abbé de Saint-Maurice et évêque de Sion, ou évêque de Sens et archevêque de la province des Gaules, ne peuvent s'opposer à ce que sous ces différents titres ce ne fût pas un seul et même personnage.

On le voit figurer comme évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice en 764, 765 et 766; comme évêque de Sion ou comme archevêque en 771; son tombeau se trouvait à Saint-Maurice; et le catalogue du ix^e siècle le place au nombre des abbés de l'ancienne et illustre abbaye.

Il est désigné comme archevêque des Gaules et évêque de Sens dans les pièces officielles du Concile de Latran; et lorsqu'il est remplacé déjà depuis plusieurs années sur le siège de Sens, Vulcharius, archevêque de la province des Gaules, continue à jouer un rôle considérable près du roi des Francs, et à présider aux destinées des Eglises de France et d'Espagne.

Comment fera-t-on pour définir et délimiter le rôle

de chacun de ces personnages dont le nom est le même et dont les faits et gestes sont ainsi enchevêtrés. Toutes les difficultés disparaissent et les événements se développent d'une manière rationnelle, si l'on accepte les conjectures que nous avons proposées sur le passage rapide de Vulcharius sur le siège épiscopal de Sens.

Quant à l'archevêque qui a quitté le siège de Vienne vers 750, l'un de ses successeurs, Adon, dit expressément dans sa chronique écrite moins d'un siècle après les événements qui nous occupent, qu'il a été nommé abbé de Saint-Maurice.

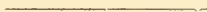
A moins de révoquer en doute le témoignage d'Adon qui devait être bien informé cependant de ce qui concernait son prédécesseur, il faut admettre que Wilharis ou Vulcharius de Vienne est devenu évêque de Sion, car il n'y a qu'un abbé de Saint-Maurice de ce nom, et il vivait à l'époque indiquée.

Enfin rien ne paraît s'opposer à ce que l'on identifie, comme le propose M. l'abbé Duchesne, l'évêque de Nomentum, le délégué du pape près le roi de France entre les années 754 et 767, avec l'archevêque de Sens et par suite avec l'archevêque de Sion Vulcharius. L'importance du rôle qui lui est attribué, l'analogie du nom semblent justifier suffisamment ce rapprochement.

Malheureusement les circonstances au milieu desquelles a vécu Vulcharius obligé de quitter successivement le siège de Vienne, celui de Nomentum et celui de Sens, ont rompu l'unité de sa carrière et ont masqué la grandeur de son rôle aux yeux des historiens.

Que l'unité soit rétablie comme nous l'avons proposé, en nous basant sur les documents les plus récents, et la figure de l'archevêque des Gaules, évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice-d'Agaune apparaît dans l'histoire avec une grandeur égale à celle de son inséparable compagnon Fulradus, l'abbé de Saint-Denis et le chapelain de Pépin le Bref et de Charlemagne. Les Eglises de Sens et de Sion peuvent dès lors inscrire avec fierté dans leurs annales le nom glorieux d'un Pontife qui a rendu de si grands services à la France et à la Papauté.

Jules MICHEL.



APPENDICE

NOTE A

I

Sources à consulter pour l'histoire de Vulcharius

Chronique d'Adon (D. BOUQUET. V).

Liber Pontificalis, T. I^{er} (abbé DUCHESNE).

Codex Carolinus (JAFFÉ).

Annales de Lorsh (D. BOUQUET).

Acta conciliorum (P. SIRMOND).

Id. (MANSI).

Historiæ patriæ monumenta Sabaudie.

Annales d'Eginhard (D. BOUQUET. V).

Annales Francorum (D. BOUQUET).

Annales Tilliani Mettenses (PERTZ).

Diploma Caroli Magni Id.

Chronique de Clarius, XI^e siècle (Bibliothèque historique de l'Yonne).

Chronique de Geoffroy de Courlon, XIII^e siècle (Bibliothèque de Sens).

Catalogue des abbés de Saint-Maurice, Manuscrit, IX^e siècle. (Archives de l'abbaye de Saint-Maurice.)

Catalogue des archevêques de Sens, Manuscrit, XI^e siècle. (Bibliothèque du Havre).

Authentique du trésor de Sens, Manuscrit, X^e siècle.

II. Tableau Chronologique des documents où est mention

DATES	SOURCES A CONSULTER	TITRES DONNÉS A VULCHARIUS	CIRCON- MEN
Avant 741	<i>Chronique d'Adon</i>	I Archevêque de Vienne	Trans S. F
id.	<i>Liber Pontificalis</i> , T. I, 421, 425	id.	Reçois
id.	<i>Chronique d'Adon</i>	id.	Il qui
753	<i>Liber Pontificalis</i> , T. I, p. 446	II Evêque de Nomentum	Il accor
754	<i>Codex Carolinus</i> , IX	III Délégué du Pape en France	Etien
756	id. VIII	id.	Etien
757	id. XXVII	id.	Paul l
758	id. XXXIX	id.	Paul le
761	id. XXXIV	id.	Paul
767	id. XIX	id.	Paul
764	<i>Annales de Lorsh</i> , D. BOUQUET, voir p. 382	IV Abbé de Saint-Maurice, évêque de Sion	Il app
765	<i>Acta Conciliorum</i>	id.	Il assis
766	<i>Historiæ patriæ monumenta Sabaudia</i> , II, page 4	id.	Donati
771	<i>Annales d'Eginhard</i> , D. BOUQUET, voir p. 201; <i>Annales Francorum</i> , p. 37.	Evêque de Sion, archevêque	Il assi
769	<i>Authentique du Trésor de Sens</i> , fin du ix ^e siècle.	V Evêque de Sens	Il appe
769	<i>Liber Pontificalis</i> , I, p. 473	VI Arch. de la province des Gaules	Il assis
775 ou 777	<i>Codex Carolinus</i> , L.	Archevêque	Adri
777	<i>Diploma Caroli Magni</i> , D. BOUQUET, p. 739.	id.	Il assis
780	<i>Codex Carolinus</i> , LXI	id.	Adrie
782	id. XCVI	Arch. de la province des Gaules	Sac
785	id. XCVII	Archevêque des Gaules	
xi ^e siècle	<i>Inscription de S. Maurice</i>	Evêque de Sion	Anr

nom de Vulcharius. — Ses titres. — Variantes de son nom

OU IL EST FAIT VULCHARIUS	VARIANTES DE SON NOM	OBSERVATIONS
es reliques de t de S. Julien n de Grégoire III ge de Vienne	Wilicharius	— I — La <i>Gallia Christiana</i> , XVI, page 36 le nomme <i>Wilicarius</i>
	Wilcharius-Vulcharius Wilicharius	
pape en France	Wilcharius	— II — Var. <i>Vilearius</i> , <i>Willarius</i> , <i>Vulcharius</i>
nce son départ épin elame à Rome	Wilharius Willeharius-Wicharius	— III — La forme <i>Vulcharius</i> ou <i>Wilcharius</i> domine
mande à Pépin	Vulcharius	
une ordination	Vulcharius	— IV —
son retour en nce	Vulcharius	
e son arrivée ome	Wilcharius	
corps saints à egand concile d'Attigny à Saint-Maurice	Wilcharium Williharius Willicarius	Un catalogue manuscrit des abbés de Saint-Maurice (arch. de l'abbaye) vers 830, donne <i>Wilicharius</i> ; une co- pie : <i>Wilikarius</i> .
acitum de Car- neum	a) Wilharius b) Vulcarius	
ens le corps de ictor	Wiliarius	— V — Le catalogue des archevêques de Sens donne la forme <i>Wiliarius</i> ; ainsi que la <i>Chronique de Clarius</i> (1095), Geoffroy de Courlon (1295), l'appelle <i>Viricarius</i> .
ncile de Latran once à Char- agne	Vulcarius, Vulcharius Vulcharius	— VI — Les lettres du <i>Codex Carolinus</i> et le <i>Liber Pontificalis</i> , documents éma- nés de Rome, donnent presque tou- jours la forme <i>Vulcharius</i> , même au concile de Latran. A Sens on adoucit et on l'écrit <i>Wiliarius</i> .
ncile de Pader- rn	Wilhario	
e le corps de ndide	Wulcharius	
evêque Egile	Wulcharius	
l.	Wulcharius	
e de sa mort.	Vultcherius	

III

Les variantes du nom de Vulcharius

On voit, par le tableau chronologique extrait des documents signalés ci-dessus, que l'on peut énumérer six personnages portant le nom de Vulcharius avec des titres différents, à la condition encore de ne pas séparer ceux d'évêque de Sion et d'abbé de Saint-Maurice, qui, en 765 en 766, paraissent décidément appartenir au même personnage, ce que confirme complètement l'inscription trouvée à Saint-Maurice en 1896.

Si l'archevêque de Vienne est bien devenu abbé de Saint-Maurice, comme le dit Adon, il est alors le même que l'évêque de Sion, et sa carrière s'étend de 735 à 771, pour le moins.

Quant à l'évêque de Nomentum, il ne porte pas un nom romain; c'est un Franc ou un Burgonde, que la faveur du pape a pourvu d'un évêché. Pourquoi ne pas admettre que l'ancien archevêque de Vienne est devenu le conseiller du pape? Ce n'est qu'une conjecture, mais n'est-elle pas des plus plausibles? D'autant plus que le Villicaire de Vienne était alors en faveur à Rome, d'après Adon.

D'autre part, M. l'abbé Duchesne et beaucoup d'autres auteurs ont trouvé naturel d'identifier l'évêque de Nomentum avec l'évêque Vulcharius, représentant du pape auprès de Pépin le Bref; admettons qu'il en soit ainsi.

Dès lors, on ne se trouve plus qu'en présence de trois personnages : 1^o l'archevêque de Vienne, devenu abbé de Saint-Maurice. évêque de Nomentum, puis évêque de Sion; 2^o l'évêque de Sens; et 3^o l'archevêque de la province des Gaules.

Le libellé du concile de Latran porte : *Vulcharius archiepiscopus provincie Galliarum civitate Senense*. Le mot *Senense* a été traduit par le P. Sirmond et les auteurs qui l'ont suivi, en remplaçant l'abréviation *Senense* par *Senonense*. On a

plusieurs exemples à l'appui de cette interprétation.

Dès lors, l'évêque de Sens et l'archevêque des Gaules ne sont qu'un seul et même personnage. Mais on se heurte alors à une difficulté, c'est que l'évêque de Sens avait eu déjà deux successeurs avant 773, alors que Vulcharius était encore archevêque des Gaules en 777 et en 780. Cette difficulté disparaît si l'on admet que l'évêque de Sens avait abandonné son siège peu de temps après 769, pour rester seulement évêque de Sion et abbé de Saint-Maurice, en même temps que archevêque de la province des Gaules.

Les nombreuses variantes du nom de Vulcharius ne sont pas pour infirmer cette conjecture. Elles peuvent se grouper sous trois formes principales dont chacune prédomine dans une région déterminée. Les documents qui émanent de Rome, le *Liber pontificalis*, les *Lettres des papes*, les *Actes du concile de Latran*, emploient presque exclusivement la forme *Vulcharius*. Dans la Bourgogne, à Vienne, à Saint-Maurice et en Austrasie, à Attigny, c'est le nom de *Willicarius* qui paraît le plus souvent. Enfin, en Neustrie, ce nom s'adoucit par la chute du *ch*, et l'évêque de Sens s'appelle *Willarius* ou *Wiliarius* au VIII^e siècle.

Trois siècles plus tard, la prononciation vulgaire en fait *Vultchier*, forme que nous fait connaître l'inscription de Saint-Maurice. C'est l'altération normale du mot *Vulcharius*, dont la finale *arius* se transforme, au XI^e siècle, en *ier* ; c'est ainsi que *Ricarius* est devenu *Riquier* ou *Richier*, et que *Lotharius* est devenu *Lolhier*. Quant au *c* ou *ch* qui, dans le Nord, est devenu *q*, il s'est adouci dans les régions voisines des Alpes et s'est prononcé *tche*.

Il n'y a donc pas à objecter les variantes du nom de *Vulcharius*, pour en conclure à l'existence de différents personnages de ce nom. Les formes les plus éloignées sont celles de *Vulcharius* et de *Wiliarius*, et cependant, d'après les *Actes du concile de Latran*, elles s'appliqueraient bien au même personnage, si l'on traduit le mot *Senense* par *Senonense*.

Nous avons cru devoir donner, dans notre étude, la préférence à la variante *Vulcharius*, qui est celle de la plupart des documents émanés de Rome et qui est appuyée par le nom gravé sur l'inscription de Saint-Maurice au ^x^e siècle.

NOTE B

L'archevêque de Sens Willicaire et son successeur S. Gombert

Un manuscrit connu sous le nom de *Catalogus Fontanellensis*, qui se trouvait, au siècle dernier, dans l'abbaye de Saint-Wandrille, et qui est maintenant à la bibliothèque du Havre, est un des plus anciens documents où figure le nom de l'évêque Willicaire, de Sens (1). Ce manuscrit du ^x^e siècle contient la liste des évêques de Sens antérieurs au règne de Charles le Gros; il a été probablement rédigé au milieu du ^{ix}^e siècle (2). Le trente-troisième sur cette liste est *Wiliarius*. Son prédécesseur est Lupus, ses successeurs immédiats sont Godescalcus et Guntbertus. On sait que l'évêque Loup II a souscrit au concile d'Attigny en 763.

(1) Je reproduis ce nom d'après la notice de M. l'abbé Cornat sur les *Archevêques de Sens et les Evêques d'Auxerre* (Sens 1855). M. l'abbé Duchesne, dans sa communication à la Société archéologique de Sens en 1895, l'appelle Wilichaire. On trouvera d'autres variantes dans le cours de cette étude.

Je ne désigne pas Willicaire sous le titre d'archevêque. Au ^{viii}^e siècle, la dignité d'archevêque était personnelle et n'était pas attachée au siège épiscopal. Voir l'abbé Duchesne *loc. cit.*

(2) *Révision critique du catalogue des archevêques de Sens*, par M. le chanoine BLONDEL. Sens, 1894.

Willicaire a donc occupé le siège épiscopal dans la seconde moitié du VIII^e siècle.

M. l'abbé Cornat, dans sa *Notice sur les Archevêques de Sens et les Evêques d'Auxerre*, place également Willicaire le 33^e sur la liste des archevêques de Sens. Il donne comme variantes de son nom en latin les formes *Willicarius*, *Wilcharius* et *Wilharius*. Il ne reproduit pas celle du catalogue de Fontenelle, *Wiliarius*, ni celles que nous verrons bientôt dans *Geoffroy de Courlon* : *Viricarius* ou *Wricarius*.

D'après la *Notice* de M. l'abbé Cornat (page 15), trois faits auraient signalé l'épiscopat de Willicaire. Il aurait assisté à Rome au concile de Latran, en 769. En revenant de Rome, il aurait apporté à Sens le corps de saint Victor, un des martyrs de la légion thébécenne, qu'il avait obtenu de l'abbé du monastère de Saint-Maurice d'Agaune. Enfin, le pape Adrien l'aurait chargé, comme archevêque des Gaules, de sacrer Egile, évêque d'Elvire, ville d'Espagne (1).

La lettre du pape Adrien aux évêques d'Espagne, où il est question du sacre d'Egile, figure dans le *Codex Carolinus* sous le numéro XCVI; elle est attribuée à l'année 782. Il résulterait donc des indications de la notice, que le successeur de Loup II, entré en fonctions entre 765 et 769, occupait encore son siège épiscopal en 782 (2).

Mais, dans la même page, M. l'abbé Cornat consacre une notice au 35^e archevêque de Sens, saint Gombert, et dit qu'il assista à l'assemblée convoquée par Charlemagne pour réprimer les violences exercées contre le Saint-Siège par Didier, roi des Lombards. Cette assemblée, connue sous le nom de *Placitum* de Genève, eut lieu en 773.

(1) M. l'abbé Cornat ajoute même que Willicaire fut inhumé à Saint-Pierre-le-Vif, tandis que Geoffroy de Courlon, moine de Saint-Pierre-le-Vif au XII^e siècle, dit que le lieu de sa sépulture est inconnu.

(2) Une seconde lettre du pape Adrien aux évêques d'Espagne (XCVII du *Codex Carolinus*) parle encore de l'évêque Egile et de l'archevêque des Gaules Vulcharius, mais on ne peut induire du texte que Vulcharius fût encore vivant. Il est question seulement de l'autorisation qui lui avait été donnée en 782 de sacrer Egile.

Puisque l'évêque Gombert a assisté au *placitum* de Genève, son prédécesseur Willicaire n'était plus évêque de Sens à cette époque. Comment peut-il être le même personnage que l'archevêque des Gaules Vulcharius, objet des lettres du pape Adrien en 777, 780 et 782, et qui assista au concile de Paderborn en 777 ?

En présence de ces contradictions, il m'a paru à propos de réunir les témoignages que nous ont laissés les chroniqueurs sur Willicaire.

Le catalogue de Saint-Wandrille le fait connaître sous le nom de Wiliarius; nous le trouvons ensuite mentionné dans la *Chronique* du moine Clarius, de Saint-Pierre-le-Vif. Clarius a écrit au début du xii^e siècle. Il raconte que l'archevêque de Sens, Sevinus (978-998), transporta dans l'église cathédrale les reliques de saint Victor, que l'archevêque Willarius (ou Wiliarius) avait apportées longtemps auparavant de Saint-Maurice d'Agaune (1). Rien de plus.

Voici maintenant ce que dit Geoffroy de Courlon dans sa *Chronique*, écrite vers 1295 : « On ignore ce qu'ont fait les évêques Othbert, Loup, Wiricaire et Contescalc, et le lieu de leur sépulture (2). »

Un peu plus loin, Geoffroy de Courlon le nomme Wricarius à propos de la translation des reliques de saint Victor. Son récit est presque la reproduction de celui de Clarius (3).

Il faut venir au xvi^e siècle pour trouver de nouvelles tentatives pour faire l'histoire des archevêques de Sens.

(1) Bibliothèque historique de l'Yonne, tome II, page 189. Le chroniqueur Odoranus (985-1047) ne fait pas mention de Willicaire. Voici le texte de Clarius :

« Item enim sanctum Victorem socium Beati Mauritiî detulit antiquo tempore Dominus Willarius archiepiscopus hujus sedis de Agaunensi canobio, volente abbate ejusdem loci et fratribus, quem collocavit in ecclesia sancti Stephani letante populo. »

(2) *Chronique de Geoffroy de Courlon*, par JULLIOT, page 262.

(3) *Id.*, p. 356.

La première est due au moine célestin Bureteau vers 1516. Bureteau avait à sa dispositions les *Chroniques de Saint-Pierre-le-Vif* (1). Il dit que Wiricarius remplaça Loup II, qu'il vécut très modestement, et que l'on ne connaît rien de lui ni de son successeur Gothescalc, à cause de leur humilité (2).

Dans un autre manuscrit, malheureusement perdu, mais qui est cité par dom Mathoud (3), Bureteau parle en ces termes du successeur de Gothescalc : « Tum Carolus Magnus concilium congregavit ducum, principum, nec non episcoporum et abbatum, in quorum numero fuerunt Gumbertus Senonensis archiepiscopus et Berthemarus abbas sancti Petri Vivi. »

Il s'agit du *placitum* de Genève (4); Bureteau dit avoir tiré cette indication d'une ancienne chronique de Saint-Pierre-le-Vif. Cette chronique n'existe plus, mais la précision des renseignements et l'adhésion qu'a trouvée le récit de Bureteau chez les auteurs qui ont écrit l'histoire des archevêques de Sens au xvi^e, au xvii^e et au xviii^e siècle, semblent bien de nature à lui faire accorder toute créance.

Les renseignements donnés par Bureteau sur saint Gombert furent reproduits par trois hommes fort érudits : par Pierre Coquin, curé de Saligny, qui a fait, vers 1577, le catalogue des archevêques de Sens (5); par D. Janet, prieur

(1) Voir JULIOT, *Chronique de Geoffroy de Courlon*, introduction, p. viii.

(2) Manuscrit n° 63 de la bibliothèque de Sens, fol. 68.

(3) *Catalogus archiepiscoporum Senonensium*, par D. MATHOUD. Paris 1688, page 40.

(4) D. Mathoud donne le folio du manuscrit. C'est 122. J'ai recherché vainement ce manuscrit à Paris, à Sens et à Auxerre.

Dans le manuscrit n° 63 de la bibliothèque de Sens, fol. 69, Bureteau dit encore que saint Gombert alla à Genève :

« Fuit etiam inter eos appellatus Dnus Gumbertus Senonensis archiepiscopus. »

(5) Manuscrit de la bibliothèque de Sens, n° 92, fol. 17, verso :

« Quorum numero fuerunt Gumbertus Senonensis archiepiscopus et Berthemarus abbas Sancti Petri vivi.

de Saint-Pierre-le-Vif au ^{xvii}^e siècle (1); et par le doyen du Chapitre de Sens au commencement du ^{xviii}^e siècle, le chanoine Fenel, bien connu des archéologues et des historiens de Sens. Dans ses notes manuscrites, le doyen Fenel dit : « D'après Bureteau, saint Gombert fut à l'assemblée de « Genève en 773. On ajoute que Charlemagne choisit saint « Gombert et saint Aubin, évêque d'Angers, pour l'accom- « pagner en son voyage et lui servir de conseil. »

Les frères Sainte-Marthe se sont faits également l'écho de Bureteau en ce qui concerne la présence de saint Gombert au *placitum* de Genève.

Aucun des auteurs antérieurs au ^{xvii}^e siècle ne parle du concile de Latran, où aurait assisté Willicaire, de Sens, ni du titre d'archevêque de la province des Gaules qui lui aurait été attribué !

C'est au P. Sirmond qu'est dû ce rapprochement. Il trouva la liste des évêques ayant assisté au concile de Latran dans Panviani. Il traduisit, comme nous l'avons dit précédemment, les mots *civitate Senense* par *de la ville de Sens*, et désormais cette indication fut reproduite par tous les auteurs qui se sont occupés du catalogue des archevêques de Sens. Le premier fut D. Mathoud, dont il a déjà été question et qui, d'après M. le chanoine Blondel, était en correspondance avec le P. Sirmond. Cependant on ne fit pas tout de suite le rapprochement entre le nom du Vulcharius présent au concile de Latran et celui de l'archevêque des Gaules mentionné dans les lettres du pape Adrien. Je ne l'ai trouvé que dans la *Gallia Christiana* (2), où il a été repris par M. l'abbé

(1) Ms de la bibliothèque de Sens, n° 74.

(2) L'auteur de la *Gallia Christiana* (tome XII, page 13), va plus loin. Il identifie Willicaire de Sens avec l'évêque Wilcharius, qui fut envoyé, par Pépin le Bref, au pape Paul en 767.

Il reproduit le récit de dom Mathoud à propos du concile de Latran et des reliques de saint Victor. Puis il fait assister Willicaire de Sens à l'assemblée de Carbonacum, en 771, et au concile de Paderborn, en 777 : il

Cornat pour la rédaction de sa *Notice* officielle sur les archevêques de Sens et d'Auxerre ; mais celui-ci ne s'est pas aperçu que cette assimilation était en contradiction avec la mention de saint Gombert, évêque en 773. Pour la faire disparaître, il faut, comme M. le chanoine Mémain, recourir à une conjecture ; c'est que l'archevêque des Gaules de 769 avait, peu après cette date, résigné le siège de Sens.

NOTE C⁽¹⁾

Vulcharius, évêque de Sion et en même temps évêque de Sens

M. le chanoine Mémain est d'avis que Wilchaire, évêque de Sens, est le même personnage que l'évêque du monastère de Saint-Maurice qui assista au concile d'Attigny, en 765 ; le même que l'évêque de Sion de la réunion de Carbonacum, en 771, et que l'archevêque de la province des Gaules du concile de Paderborn, en 777. Pour appuyer sa thèse, il fait remarquer :

1^o Que la souscription du concile de Latran, *civitate Senense*, doit bien et dûment être traduite par *de la ville de Sens*, comme l'a fait le P. Sirmond ; interprétation que Cenni a confirmée dans une savante dissertation et qui est généralement admise.

Les anciens chroniqueurs de Sens Clarius, Geoffroy de Courlon et ceux qui les ont copiés, ont ignoré la pré-

nomme Vulcharius *archiepiscopus Senonensis*, ce qui ne se trouve dans aucun texte. Il termine en disant que c'est de lui que parlent les lettres 97 et 96 du *Codex Carolinus* où il est question de Vulcharius, archevêque de la province des Gaules.

(1) Cette note est un résumé de l'argumentation développée par M. le chanoine Mémain devant la Société archéologique de Sens à propos de Wilchaire, archevêque de Sens.

sence de Wilchaire au concile de Rome en 769. Mais leur ignorance et leur silence ne prouvent rien à l'encontre de ce fait, car les mêmes chroniqueurs ont pareillement ignoré la présence de Lupus II au concile d'Attigny, en 765, et celle de saint Gombert au *placitum* de Genève, en 773.

D'autre part, il est moralement impossible de supposer que l'archevêque de Sens Wilchaire ne fut pas présent au concile de Rome en 769, attendu que l'on voit figurer dans ce concile des prélats français dont le siège était moins important que celui de Sens, comme l'évêque de Meaux par exemple. De plus, le voyage du Wilchaire de Sens, à Rome, à cette époque, est confirmé par le fait même qu'il rapporta alors d'Agaune à Sens le corps de saint Victor. Il est impossible de supposer qu'étant à Agaune, il ne soit pas allé jusqu'à Rome au concile, où il était appelé dans le même temps.

2^o Si les chroniqueurs qui se sont occupés de l'histoire de Sens ont dit qu'on ne connaissait rien des actes de Wilchaire, on ne peut en conclure que la notoriété lui fit défaut au dehors, attendu qu'il est constant qu'il apporta à Sens le corps de saint Victor, l'un des quatre principaux martyrs de la légion thébécenne, l'un des quatre dont on avait conservé les noms et qui avaient reçu une sépulture distincte de celle de leurs compagnons.

Et ce n'est pas seulement quelques ossements ou une partie des reliques, c'est le corps entier de ce martyr que Wilchaire apporta à Sens. Pour que les moines de Saint-Maurice lui eussent fait une pareille concession, il fallait que ce fût un personnage éminent, jouissant d'un grand crédit.

3^o Geoffroy de Courlon, moine de Saint-Pierre-le-Vif, bien renseigné sur ce qui se passait dans cette abbaye, doit être cru lorsqu'il nous dit que l'on n'y connaissait pas le lieu de la sépulture de Wilchaire. Elle n'était pas à Saint Pierre-le-Vif, où ont été enterrés presque tous les archevêques de Sens à cette époque. C'est par erreur que M. l'abbé Cornat

a terminé sa notice par ces mots qui reviennent comme un refrain habituel après la biographie de chaque archevêque : « Wilchaire fut enterré à Saint-Pierre-le-Vif. »

4^o Des traditions, vagues assurément, mentionnées par des auteurs plus récents, permettent aussi d'identifier l'évêque de Sens et l'archevêque de Vienne. D'après les uns, comme Nicolas Milachon, curé de Soucy (1), Villicaire serait né de parents Allobroges. Le chanoine Driot le fait venir du monastère d'Agaune, où il s'était retiré ; il rapporta, dit-il, le corps de Saint-Victor à Sens, fut fait archevêque et mourut en 769 (2).

Maucler, en 1824, dans ses Notes manuscrites pour servir à l'histoire de l'Eglise de Sens, dit qu'un auteur anonyme fait naître Wilchaire de parents Allobroges, qu'il est mort en Savoie, et que longtemps après son corps fut ramené à Sens (3).

Tout en faisant à leur sujet les réserves nécessaires, ces traditions rattacheraient l'évêque de Sens à l'Eglise de Vienne et au monastère de Saint-Maurice.

5^o On ne peut qu'être frappé de la facilité avec laquelle les faits attribués à chacun de ces personnages s'encadrent dans une seule biographie, sans soulever la moindre difficulté historique, comme serait, par exemple, la mention de leur présence simultanée dans un concile.

Cette facilité a déjà conduit M. l'abbé Duchesne à identifier l'évêque de Nomentum avec le Wilchaire délégué en France par le pape Etienne et le pape Paul, et plus tard avec l'évêque de Sens Wilchaire.

6^o Une autre considération est la similitude de dignité. Comme l'archevêque de Vienne, comme l'évêque de Sion, Wilchaire de Sens porte le titre d'archevêque et est décoré du pallium.

(1) Mns n° 83. Bibliothèque de Sens, *Catalogue des archevêques de Sens*, dédié à M. Octave de Bellegarde, 1645.

(2) Mns. n° 74. Bibliothèque de Sens. Le chanoine Driot est mort en 1674.

(3) Mns n° 79. *Ibid.*

7^o Enfin on s'expliquerait difficilement comment Vulcharius, l'évêque de Sion qui a joué un rôle si considérable auprès des papes et des rois avant et après 769, n'aurait pas assisté au concile de Latran qui réunit les évêques de France les plus distingués. Il y était, mais avec le titre d'archevêque de Sens.

Toutes les difficultés disparaissent si l'on admet qu'en 766, après la mort de l'évêque de Sens Loup II, Pépin le Bref, qui avait depuis longtemps à sa cour l'envoyé du pape et qui avait apprécié ses bons offices dans ses rapports avec la cour de Rome, l'investit du siège épiscopal de Sens : Wilchaire aurait cumulé ce siège avec celui de Sion, de même que Georges, évêque d'Ostie, qui, lui aussi, accompagna le pape Etienne en France, fut nommé évêque d'Amiens et cumula ce siège avec celui d'Ostie.

Wilchaire, étranger au chapitre de Sens, a voulu sans doute se concilier les bonnes grâces du clergé et du peuple en leur apportant un corps saint, cadeau d'un prix inestimable. Il ne pouvait mieux faire que de leur apporter le corps d'un martyr de la légion thébéenne, car depuis longtemps la dévotion à Saint-Maurice et à ses compagnons était répandue à Sens, et un grand personnage comme Wilchaire, abbé de Saint-Maurice en même temps qu'archevêque de Sens, était peut-être seul en mesure d'obtenir un aussi grand sacrifice de la part des moines d'Agaune.

Il n'y a non plus aucune difficulté à expliquer le titre d'archevêque des Gaules, qui a été donné à Wilchaire. Après les services de toutes sortes rendus au Saint-Siège depuis plus de quinze ans, il est bien naturel que le pape l'ait honoré de cette dignité, devenue vacante en 768 par la mort de saint Chrodegang, évêque de Metz.

Reste un dernier point à éclaircir. Comment l'archevêque Wilchaire se trouve-t-il remplacé sur le siège de Sens avant l'année 773, alors que l'archevêque de la province des Gaules continue à remplir ses fonctions jusqu'en 780 ou 782?

Les événements politiques de l'époque vont nous fournir

la réponse. A la mort du roi Pépin ses Etats furent partagés. Charles eut la Neustrie, où se trouvait Sens. Carloman eut l'Austrasie et la Bourgogne, où se trouvaient Sion et Agaune.

La concorde entre les deux frères cessa brusquement en 770, et la guerre fut sur le point d'éclater. Suivant toutes probabilités, Wilchaire, obligé de choisir entre les deux, dut préférer s'attacher à Carloman, que le pape avait intérêt à ménager, puisqu'il était le voisin immédiat des Etats des Lombards. C'était à lui que devrait recourir le pape en cas d'agression des ennemis déclarés du Saint-Siège. Wilchaire fut donc amené à résigner l'évêché de Sens pour surveiller les agissements des Lombards. C'est de là qu'il se rendit à Carbonacum en 771, pour rendre hommage à Charlemagne lui apporter l'adhésion du clergé de Bourgogne et d'Austrasie et réaliser l'union de tous les Francs sous son sceptre.

On s'explique ainsi comment Wilchaire a été remplacé, en 770 probablement, sur le siège de Sens par Godescalc, et comment son rapide passage sur ce siège, où il ne résidait pas, n'a laissé aucune trace dans les chroniques de Sens, sinon qu'il avait apporté d'Agaune le corps du martyr saint Victor, de la légion thébéenne.

On peut aussi se demander pourquoi l'évêque de Sion avait été, par privilège spécial, investi de l'évêché de Sens? N'était-ce pas pour lui assurer les moyens de suffire aux nombreuses et graves missions qu'on lui confiait? N'est-ce pas pour cela que l'abbé de Saint-Maurice avait reçu d'abord l'évêché de Nomentum, lorsqu'il était en Italie, et plus tard celui de Sion, lorsqu'il résidait à Agaune? C'étaient des fiefs épiscopaux dont le cumul était admis, et cela n'empêcha pas Wilchaire de remplir ses autres fonctions. Ce cumul des sièges épiscopaux est un point d'histoire ecclésiastique dont il est facile de donner des exemples à cette époque.

On a déjà cité Georges, évêque d'Ostie en 753, évêque

d'Amiens en 765, et qui reparait comme évêque d'Ostie au concile de Rome en 769. Quelques années avant, Charles Martel avait donné les deux évêchés de Reims et de Trèves à son confident Milon, et les évêchés de Paris, de Rouen et de Bayeux, avec les abbayes de Fontenelle et de Jumièges, à Hugues, neveu de Milon, etc. (1).

Il semble donc que rien ne s'oppose à ce que Vulcharius, évêque de Sion, abbé de Saint-Maurice, ait été pendant quelque temps aussi évêque de Sens. Toutes les difficultés que soulève la distinction de plusieurs personnages de ce nom disparaissent, et on peut enfin aborder un essai satisfaisant de biographie de ce grand homme, dont la mémoire mérite d'être honorée mieux qu'elle ne l'a été jusqu'ici dans l'histoire de France et dans l'histoire de l'Eglise.

NOTE D

Le culte des reliques de saint Victor, de la légion Thébéenne, à Sens

Longtemps avant l'époque de Vulcharius, la dévotion aux martyrs thébéens s'était affirmée à Sens et à Auxerre.

En 425, une église avait été construite à Auxerre et dédiée à saint Maurice par saint Germain. C'est là qu'il fut enterré.

Vers 500, sainte Clotilde fit construire une magnifique église en l'honneur de saint Germain, à la place de celle de

(1) DARESTE, *Histoire de France*, tome I^{er}, page 329.

S. Eloi et ses successeurs immédiats jusqu'au x^{ix}^e siècle furent à la fois évêques de Noyon et de Tournay, quoique ces deux diocèses ne soient pas contigus.

saint Maurice. On y montra longtemps des reliques de saint Maurice, rapportées, en 862, par des religieux du monastère de Saint-Germain, qui avaient été envoyés à Rome auprès du pape Nicolas I^{er} par Charles le Chauve. L'abbé de Saint-Maurice, Hubert, frère de la reine Tieberge, donna aux religieux une partie considérable des reliques de saint Maurice, avec le chef de saint Innocent, légionnaire. Cette libéralité d'un abbé séculier, trop indifférent pour les choses saintes, déplut fort à ses religieux, dit Héric. Ces reliques furent profanées par les huguenots en 1567 (1).

A Sens, on attribue à l'évêque Landbertus (678-690) la fondation du monastère de Saint-Maurice, dans l'île d'Yonne. Ce monastère est devenu plus tard une paroisse qui existe encore. Son origine est due sans doute à l'obtention de reliques dont le souvenir est conservé par un authentique en parchemin que possède le trésor de la cathédrale de Sens. Ce précieux parchemin, dont l'écriture paraît être de la fin du VII^e siècle, c'est-à-dire précisément de l'époque où l'évêque Landbertus fonda le monastère de Saint-Maurice, porte la mention suivante :

Reliques de S. Maurice, S. Exupère, S. Candide, S. Victor, S. Innocent et poussière de leur sépulture.

Un autre authentique, du IX^e siècle, est ainsi conçu : *De S. Mauritio et S. Sesmundo*. Nous verrons tout à l'heure qu'il s'agit sans doute de reliques données par Charlemagne à l'évêque Magnus. Ces reliques ont disparu ; il ne reste pour en garder le souvenir que les fragments de parchemin dont on vient de parler.

Il n'en est pas de même des reliques de saint Victor, dues à la libéralité de l'Archevêque Vulcharius et des moines de l'abbaye d'Agaune. Les reliques de saint Victor, de la légion thébéenne, ont été depuis longtemps honorées d'un culte officiel à Sens. La fête du saint martyr d'Agaune

(1) *Description des grottes de Saint-Germain d'Auxerre*, par dom FOURNIER, page 40.

a été fixée au 20 juillet, la veille de la fête de saint Victor de Marseille.

Les auteurs des *Acta sanctorum* ont été mal renseignés quand ils disent n'avoir point trouvé trace du culte des reliques de saint Victor dans les fastes de l'Eglise de Sens, ce qui fait douter de leur authenticité. Car si elles ne sont pas mentionnées dans l'office de saint Victor, dans les *Bréviaires* de 1519 et de 1625 (1), elles le sont expressément dans le *Missel* de 1575 (2). A la collecte de la messe, le 20 juillet, on lit : « Hujus sancti Martyris Victoris qui in præsentī requiescit ecclesia. »

A partir de 1643 et jusqu'en 1855, les différentes éditions du *Breviaire* font mention des reliques de saint Victor avec plus ou moins de détails.

La récente visite des châsses du trésor de la cathédrale de Sens, faite par ordre de M^r Ardin, vient de rappeler l'attention sur saint Victor.

La dernière visite officielle des reliques avait eu lieu en 1701, et voici ce qu'on lit dans le procès-verbal dressé à cette occasion par ordre de M^r Hardoin Fortin de la Hoguette :

« En ouvrant une des châsses, on a trouvé un parchemin
« non signé et cousu au morceau de soie qui sert d'enve-

(1) Le *Bréviaire* de 1519 se trouve à la Bibliothèque nationale (réserve B, 650). Il est dû à la révision de Nicolas du Puy, chanoine de Sens. Dans le calendrier figure, au 22 juillet, la fête de saint Victor in Thebaida, semi-double. A l'office du jour on lit seulement le commun des martyrs.

Il en était de même en 1625, d'après les *Acta Sanctorum*, tome XLVI, page 903.

La bibliothèque de Sens possède le premier volume du *Bréviaire* de 1555. Le calendrier nomme la fête de saint Victor, mais l'office devait se trouver dans le deuxième volume. Il paraît probable que c'était le commun des martyrs, comme en 1625. Celui de 1555 avait été imprimé par ordre du cardinal de Bourbon.

(2) *Missale insignis metropolitane Senonensis ecclesiæ, Cardinalis de Pelleve auctoritate*. Sens 1575. Bibliothèque du grand Séminaire de Sens ; fort bel exemplaire.

« loppe auxdites reliques et ossements, où sont écrits ce
« mots : *Hoc in loco corpus beati continetur Victoris, marty-*
« *ris, ex legione S. Mauritiï unus, sicut a patribus relatum au-*
« *divimus, qui ab epo ecclesie hujus nomine Wiliarius huc*
« *adductus in ecclesia hac fulget eximius, cujus precibus fulciri*
« *mereamur. Amen.* »

Ce parchemin existe encore et vient d'être photographié par les soins de M. l'abbé Chartraire. L'écriture paraît être de la fin du x^e siècle. C'est, avec le *Catalogus Fontanellensis*, le plus ancien monument écrit où l'on puisse lire le nom de Willicaire sous sa forme Wiliarius (1).

D'après le procès-verbal de 1701, les reliques ont été visitées successivement en 1571 par ordre du cardinal de Pellevé, en 1239 sous l'archevêque Galterius, en 1192 sous l'archevêque Guido. Elles avaient été mises dans des châsses neuves en 1095, du temps du roi Philippe-Auguste, par l'archevêque Richarius. Les procès-verbaux des visites de 1239 et de 1571 étaient encore dans la châsse de saint Victor en 1701.

Chacune de ces visites paraît avoir été l'occasion pour les chroniqueurs ou les liturgistes de rappeler la mémoire de saint Victor et de nous faire connaître le nom de l'évêque à qui on est redevable de ces reliques. Nous allons citer les textes qui paraissent devoir leur origine à ces examens des reliques, et nous pourrions remarquer en même temps la facilité avec laquelle les chroniqueurs du passé, tout comme les érudits de nos jours, sont quelquefois entraînés, à leur insu, à amplifier les documents qu'ils ont à analyser.

Voici quelques extraits du procès-verbal de 1239 :

« Hic habentur reposita.....
« Reliquiæ SS^m M^m Mauritiï, Caudidi, Exuperiï, Victoris. De
« vestem. SS. M^m Thebeorum.....
« Et illud celebri memoris retinendum quod Carolus Magnus
« plurimam et maximam partem SS^{rum} Rel^{um} huic ecclesiæ
« ac Magno arch. contulit, quæ omnia collata Magnus in

(1) Voir page 51, la notice de M. Maurice Prou.

« capsâ argentaria reposuit et in ipso anno idem Magnus eccl^m
« Meldunensem dedicavit (1), ...et vocatus est hic locus
« Capella Caroli Magni usque in hodie runn diem.

« Anno vero 1095, regnante Philippo rege, deficiente præ
« nimia vetustate prædicta capsâ, ignorantibus jam omni-
« bus pro magna antiquitate quæ ibi habentur pignora, fecit
« Dnus et Vus arch. Richerius, concilio canonicorum suo-
« rum, aliam capsam novam fabricari, auro et argento de-
« corari, et aperta antiqua theca SS^{um} rel^{um} festivitâ S. Ste-
« phani quæ est in Augusta, transtulit in nova capsâ gloriosa
« pignora.

« Tempore præcedente prædicta capsula præ sua nimia
« vetustate jam deficiente, tempore Guidonis arch. pignora
« SS. in hanc novam capsam translata sunt in crastino As-
« sumptionis beatæ Mariæ Virginis anno 1192 (2). »

Le procès-verbal de l'archevêque Gaultier porte la date de 1239, veille de la Purification; mais il ne donne pas les motifs qui l'ont amené à faire une nouvelle visite des châsses si peu de temps après la précédente.

On voit par ce procès-verbal que, avant 1095, on ne savait plus ce que contenaient les châsses, et on s'explique ainsi comment le moine Odoranus (mort en 1047) (3) ne parle ni des reliques de saint Victor, ni de l'évêque Wiliarius.

Au contraire, le moine de Saint-Pierre-le-Vif Clarius, qui écrivit sa chronique après 1095, semble avoir eu sous les yeux les authentiques que renfermait la châsse de saint Victor, lorsqu'il dit, à propos de l'évêque Sevinus ou Seguin (978-990), qu'il fit la translation des reliques de saint Victor de la villa des archevêques de Sens dans son église cathédrale (4), et Clarius ajoute : « Istum enim sanctum Victorem

(1) Magnus fut évêque de 801 à 818.

(2) Guy de Noyers fut archevêque de Sens de 1176 à 1183.

(3) La chronique d'Odoranus se poursuit jusqu'en 1032 (JULIOT, *Chronique de Geoffroy de Courlon*).

(4) L'archevêque Seguin acheva la construction de l'église Saint-Etienne et la consacra le 5 octobre 982; on peut supposer que c'est à cette occasion qu'il y rapporta le corps de saint Victor.

« socium beati Mauritiî detulit antiquo tempore Dominus
« Willarius (var. Wiliarius) archiep. hujus sedis de Agau-
« nensi cœnobio, volente abbate ejusdem loci et fratribus,
« quem collocavit in ecclesia S. Stephani, lætante po-
« pulo (1). »

On remarquera dans ce récit l'introduction des mots : *volente abbate ejusdem loci et fratribus*, supposition gratuite de la part de Clarius; car il ne connaissait nullement cet évêque Wiliarius, sinon par le parchemin qu'on avait trouvé dans la châsse.

Les reliques, d'après la tradition, avaient été enlevées de Sens, pour les soustraire aux invasions des Normands par l'évêque Angesise (le premier qui porta officiellement le titre d'archevêque) (2). Elles furent déposées dans une villa de la Bruyère en Gâtinais, qui appartenait à l'église Saint-Etienne de Sens, et c'est là qu'elles furent reprises par l'archevêque Anastase, qui les transporta à Augery, d'où l'archevêque Seguin, en 982, les ramena dans l'église cathédrale qu'il venait de rebâtir.

Le parchemin dont nous avons parlé a-t-il été écrit au temps de l'évêque Magnus ou au temps de l'évêque Seguin? La dernière hypothèse semblerait plus admissible; car il semble, d'après l'authentique, que l'on est déjà loin de l'époque où Wiliarius a vécu, puisqu'on ne sait que par une tradition ancienne, *sicut à patribus undivînis*, sa libéralité pour son église. Puis c'est un évêque quasi inconnu, un évêque du nom de Wiliarius : *Episcopus nomine Wiliarius*. Il avait passé sur ce siège depuis longtemps déjà et son passage avait laissé peu de traces, tandis que Magnus vivait trente ans à peine après l'archevêque de la province des Gaules, dont, à cette époque, le souvenir ne devait pas être perdu (3).

(1) Bibliothèque historique de l'Yonne, t. II, page 489. Clarius a écrit sa chronique vers 1107; elle se poursuit jusqu'en 1124. JULLIOT, *Chronique de Geoffroy de Courlon*.)

(2) Angesise occupa le siège de Sens de 870 à 881.

(3) Voir page 51, la notice de M. Maurice Prou, sur ce parchemin.

Geoffroy de Courlon qui est mort en 1295 a écrit sa chronique sans doute vers 1270 ; on le dit cousin ou frère de l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif Geoffroy de Montigny, qui fut élu en 1240, l'année qui suivit la troisième révision des reliques, celle dont on possède le procès-verbal. Le fait était assez récent pour que Geoffroy de Courlon tint à parler des reliques de saint Victor.

Il le fait à peu près dans les mêmes termes que Clarius. Cependant il dit que l'archevêque Wricarius, qui avait apporté à Sens le corps de saint Victor, l'avait obtenu à force de prières (*magnis precibus*) de l'abbé et des frères du monastère d'Agaune. C'est une addition de son crû.

Après Geoffroy de Courlon, il n'est plus question des reliques de saint Victor, jusqu'à la visite des châsses faite par ordre du cardinal de Pellevé.

Bureteau, qui a écrit vers 1516 l'histoire des archevêques de Sens, ne mentionne Wiliarius que pour dire, comme Geoffroy de Courlon, qu'il vécut modestement et que l'on ne sait rien de lui ni de son successeur, à cause de leur humilité.

Le savant curé de Saligny, Pierre Coquin, qui fit à son tour l'histoire des archevêques de Sens, n'en sait pas davantage en 1556. Mais en 1571, il devint le secrétaire du cardinal Nicolas de Pellevé ; et à ce titre il fut chargé de procéder à la visite des reliques et d'en faire le procès-verbal.

Ce procès-verbal, qui porte sa signature, reproduit le préambule de celui de 1239 et ajoute : « Accepta esse nobis
« certissime constitit per acta publica in capsis inventa quæ
« ab anno Dni 1095, exarata absque lituris ad nos usque....
« quo tempore primum à Ven. Arch. Richario, Phillippo rege
« regnante, visitata et capsis argenteis distincta et recondita.

« Longo post tempore Ven. Antistites et Arch. Guido, ne
« lapsu temporis consumerentur, capsulis novis restaura-
« vit, anno Dni 1192, in crastino Assumptionis.

« At vero quoniam..... piis Christianorum votis non res-



INSCRIPTION FUNÉRAIRE DE S. VULTCHAIRE

Hoc in loco corpus Beati continentur. Victoris.
 martiris. ex legione sei mauritii unus. sicut
 a patribus relatam audimus. Qui ab epo
 ctie huius nomine. uulgaris. huc adductus.
 in ecclia hac fulgel eximus. cuius precibus
 fulguri mereamur. Amen.

Brachium. Sacra martyris patris
ni atq. cenobitq. hic habetur decoru
cuius preclara emicat uita sculum.

« ponderent V^{bis} Antistites Galterius, anno Dni 1239, gloriosa
« pignora..... singulis thecis reponenda curavit.

« Nos autem..... sanctorum illorum patrum vestigiis in-
« sistere volentes, cum in tanta ecclesiæ persecutione et
« hæresium grassantium furore Sanctis honorem et cultum
« detrahi ab infidelibus intelligeremus, nihil prius et anti-
« quius esse duximus quam populum nostrum ad Dei amo-
« rem inflammare propositis SS^{um} monumentis.....

« Duodecim thecis distinguuntur :

« Altera etiam statu aurealis et argenteis circumdata con-
« tinet corpus S^{ti} Victoris qui in legione Thebeana, duce
« Mauritio, vitam cum morte commutavit. »

Ainsi, c'est à cause des protestants, qui se livraient à tant d'excès contre les reliques des saints, et pour raviver la foi des fidèles en leur montrant l'authenticité de celles qu'on proposait à leur vénération, que le cardinal de Pellevé fit faire le recolement de 1571.

Quatre ans après, en 1575, le cardinal de Pellevé fit publier un nouveau missel (*Missale insignis metropolitane Senonensis ecclesie. Cardinalis de Pelleve auctoritate*). Au 20 juillet, jour de la fête de saint Victor, la collecte contient ces mots : « Hujus S^{ti} Martyris tui Victoris qui in presenti
« requiescit ecclesia. » N'est-ce pas un résultat de la visite des châsses de 1571, et comme un écho du parchemin qui s'y trouvait ?

A dater de ce moment, la tradition se conserve ; elle s'amplifie même légèrement à partir de la fin du seizième siècle.

En 1608, Jacques Taveau, dans sa *Vie des Archevêques de Sens*, nomme Wiricarius et dit qu'il apporta, du monastère d'Agaune, les ossements de saint Victor et les déposa dans l'église de Sens, où ils sont encore aujourd'hui religieusement vénérés.

En 1641, l'archevêque Octave de Bellegarde fit une recension du *Bréviaire de Sens*. Il introduisit alors dans l'office, à la date du 20 juillet, le récit du transfert des reliques dans

les termes mêmes qu'avait employés Jacques Taveau.

Dans les bréviaires de 1702 et de 1723, on lit la même mention au 20 juillet, à l'office de saint Victor : « Hujus
« corpus et caput in Senonensi ecclesia, aliud inter capsas,
« aliud inter thesauri reliquias, honorifice recondita asser-
« vantur. »

Le P. Sirmond, au milieu du xvii^e siècle, ayant rapproché le nom de l'évêque Willarius de celui de l'archevêque des Gaules présent au concile de Latran, dom Mathoud trouva naturel de conclure que, à son retour de Rome, l'évêque avait reçu des moines d'Agaune les reliques de saint Victor ; et cette conjecture, que n'appuie aucun texte, fut reproduite avec de longs détails dans la recension du bréviaire faite en 1725 par l'archevêque Bouthillier de Chavigny (1).

L'attention des rédacteurs du bréviaire avait, d'ailleurs, été appelée de nouveau sur les reliques de saint Victor et sur le rôle de Willarius par la visite des châsses ordonnée, en 1701, par l'archevêque Fortin de la Hoguette (2).

Voici la leçon du *Bréviaire de Sens* de 1725, telle qu'elle a été conservée jusqu'en 1855, époque de l'adoption du *Bréviaire romain* :

« Anno circiter 768, Villicarius Senonensis episcopus,
« Roma Senones rediens, corpus sancti Victoris à mona-
« chis Acaunensibus impetravit et in ecclesia Senonensi
« collocavit. Ipsum in ecclesia diu servatum exinde in ali-
« quot diocesos ecclesias translatum est, sed tandem a
« Sevino Senonensi archiepiscopo in ecclesiam metropolita-
« nam relatum est ubi corpus « et caput aliud inter capsas,
« aliud inter thesauri reliquias honorifice recondita ser-
« vantur. »

C'est un résumé des procès-verbaux des visites des reliques et de la chronique de Clarius.

(1) *Catalogus archiepiscoporum Senonensium*, par D. MATHOUD, Paris, 1688.

(2) Manuscrit n° 83 de la bibliothèque de Sens, supplément, page 14.

On remarquera l'introduction dans le *Bréviaire* de 1725 des mots : *Romà Senonas rediens*, qui ne se trouvent ni dans Clarius, ni dans Geoffroy de Courlon, et qui sont empruntés à D. Mathoud. La leçon du *Bréviaire* de 1725 a été conservée dans celui de 1825, mais les missels des xvii^e et xviii^e siècles ne font plus mention des reliques de saint Victor.

Enfin, en 1899, l'ouverture des châsses a permis de prendre la photographie du précieux parchemin du x^e siècle, qui constate l'origine des reliques de saint Victor.

Les Authentiques de la châsse des SS. Victor et Paterne

(*Trésor de la Cathédrale de Sens*)

NOTE PALÉOGRAPHIQUE DE M. MAURICE PROU

PROFESSEUR DE DIPLOMATIQUE A L'ÉCOLE DES CHARTES

La Société archéologique m'a fait l'honneur de me consulter sur la date à assigner à l'écriture de deux authentiques renfermées dans la châsse de saint Victor et qui paraissent être d'une même main. Après comparaison avec des manuscrits à dates certaines, je suis arrivé à la conviction que ces deux documents ne sont pas antérieurs à la fin du x^e siècle ou aux premières années du siècle suivant. Il est vrai que l'écriture est encore de style carolin ; mais cependant elle n'a plus l'élégance de la minuscule du ix^e siècle ; les mots sont nettement séparés. Il ne me paraît pas qu'on ait cité pour le ix^e siècle d'exemples de l'abréviation de la finale *us* semblable à celle que présente le mot *audivimus*

à la troisième ligne de l'authentique de saint Victor. Dans l'authentique du bras de saint Paterne, nous remarquerons que la cédille de l'e dans le mot *cenobite* a une forme presque rectiligne, qui ne rappelle plus du tout l'origine de cette abréviation issue d'un *a* souscrit.

Cette conclusion s'accorde bien avec la teneur de l'authentique de saint Victor. Celle-ci ne peut être contemporaine de l'arrivée du corps saint à Sens; puisque l'identité de la relique n'y est affirmée que d'après la tradition : *Sicuti a patribus relatum audivimus*. En second lieu, l'authentique a été rédigée à un moment où les reliques reposaient dans la cathédrale de Sens, puisque les mots *in ecclesia hac* désignent l'Eglise dont Wiliarius était évêque : *Ab episcopo ecclesiæ hujus*. Nous savons par Clarius que le corps du saint, après avoir été apporté du monastère d'Agaune par Wiliarius et déposé par lui dans l'église Saint-Etienne, fut transféré, à une époque indéterminée, à *Bruoera*, en Gâtinais, qu'il y resta jusqu'au temps de l'archevêque Anastase (968-977) qui le transféra à *Aguriacum*. Ce fut l'archevêque Sewin (978-999), qui le ramena à Sens. Or, l'on n'a pu avoir intérêt à rédiger l'authentique, à constater l'identité du corps de saint Victor, qu'à la suite de sa réintégration dans la cathédrale.

Maurice PROU.

LE P. LAIRE

LA BIBLIOTHÈQUE ET LE MUSÉE

DE LA VILLE DE SENS

J'ai autrefois rappelé le nom d'un bienfaiteur oublié de la ville de Sens : celui du doyen Charles-Henri Fenel (1), qui, au commencement du xviii^e siècle, a libéralement doté le Chapitre métropolitain d'une bibliothèque dont il fut un des premiers à vouloir faire profiter le public. C'était une noble et généreuse innovation. Cette bibliothèque était remarquable, — tant par le nombre et la valeur des manuscrits et des livres qui la composaient, — que par la nature des collections toutes relatives à l'histoire ecclésiastique et civile de notre pays. Dilapidée, elle forme encore le fond le plus important de la bibliothèque publique de la ville de Sens.

Continuant à étudier l'origine et la formation de cet établissement, mes regards se sont portés sur une figure également modeste : celle du Père Laire, conservateur

(1) Quelques lettres adressées au chanoine Charles-Henri Fenel, doyen du chapitre de Sens, fondateur de la bibliothèque publique de cette ville. (*Bulletin de la Société archéologique de Sens*, tome XV, 1892.)

de ce dépôt et, avant la révolution, bibliothécaire du cardinal de Loménie de Brienne, principal ministre, membre de l'Académie française et archevêque de Sens.

Loin de moi la pensée de placer sur une même ligne le prêtre aux fortes et pieuses convictions qui fut l'honneur de l'Eglise de Sens, et le moine philosophe que le hasard des circonstances devait fixer ici ; je crois néanmoins pouvoir rapprocher leurs noms, puisque c'est au second que nous devons la conservation partielle de ce que le premier nous avait donné. Je n'entreprends pas de refaire la biographie du savant sur lequel je désire fixer quelques instants votre attention, elle a été donnée dans un recueil spécial par un de ses amis, M. Weiss. Depuis, tant à l'Académie de Besançon qu'à la Société des sciences de l'Yonne et dans l'*Annuaire* du département, un juste tribut d'éloges a été payé à sa mémoire (1). Récemment encore, écrivant

(1) Dans le *Recueil des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* : Eloge du Père Laire, par dom Grappin. Séance du 2 mars 1816.

Dans le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne* :

Année 1850, tome IV. Notice de M. Quantin : le Père Laire et la Bibliothèque publique d'Auxerre.

Année 1854, tome VIII. Lettre inédite de l'asumot au Père Laire sur des manuscrits et des livres de la ville d'Auxerre. Paris, le 24 frimaire an IX. Communication de M. Dey.

Année 1855, t. IX. Notice sur le musée d'Auxerre, par M. Edmond Challe.

Année 1869, tome XX. Visite des monuments des arts à Sens et à Auxerre par les commissaires de la Convention en 1793, article de M. Quantin.

Année 1872, tome XXVI. Description du portrait du Père Laire, peint à Rome en 1776.

Et dans l'*Annuaire de l'Yonne* :

Année 1858, Notice, par M. Dey (F. P. Laire, bibliothécaire et professeur à l'école centrale de l'Yonne).

l'histoire de la bibliothèque d'Auxerre, qui sert d'introduction au tome II du *Catalogue* de cet important dépôt, M. l'archiviste Francis Molard rappelait les services rendus par son zélé prédécesseur (1). Je me place à un point de vue plus restreint et purement local ; et m'étant posé ces deux questions : pourquoi le nom du Père Laire est-il oublié à Sens ? Pourquoi moi-même l'ai-je longtemps défavorablement jugé ? Je n'ai pas trouvé de raisons valables. Pour n'avoir pas assez tenu compte des difficultés de sa situation pendant la période révolutionnaire, j'ai usé envers lui d'une sévérité trop facile aux hommes qui apprécient en des temps plus paisibles ceux qui vécurent à une époque troublée, et je l'ai rendu responsable des pertes subies par le musée et la bibliothèque, tandis qu'il est en réalité le fondateur de l'un et le réorganisateur de l'autre. Au cours de mes recherches, j'ai pu déplorer la perte des manuscrits et des livres précieux qu'il a emportés à Auxerre ; mais s'il n'eût résisté à des ordres formels, il eût anéanti pour ainsi dire les collections réunies à Sens. En l'étudiant davantage, j'ai remarqué, à travers la phraséologie révolutionnaire de ses rapports et de ses lettres, qu'entièrement voué au travail, il ne s'est mêlé aux affaires publiques que pour sauver de la destruction les livres, les manuscrits, les chartes, les tableaux, les statues et les monuments qui, sans son intervention, parfois non exempte de périls, ne seraient pas venus jusqu'à nous. Voilà pourquoi je n'hésite pas à réclamer

(1) *Catalogue de la bibliothèque de la ville d'Auxerre*, tome II, section d'histoire, par Max Quantin et Francis Molard. Auxerre, Albert Gallot, 1890.

pour sa mémoire le témoignage de reconnaissance que les villes, aussi bien que les particuliers, doivent à ceux qui les ont bien servi.

Je divise ce travail en trois parties :

Sous un premier paragraphe, je passerai en revue le plus rapidement possible les années du Père Laire jusqu'à son installation à Sens, à la suite du cardinal de Loménie de Brienne.

Sous un second, j'indiquerai ses travaux pendant son séjour à Sens.

Sous un troisième, je le montrerai continuant à entretenir d'Auxerre ses relations avec ses amis de Sens, et terminant au chef-lieu du département une existence environnée du respect des gens de bien.

Pour me guider, j'ai consulté, outre les auteurs cités plus haut, les épaves de sa correspondance, notamment avec le cardinal de Loménie de Brienne, le bibliographe Renouard, Alexandre Barbier, bibliothécaire du directoire et plus tard de l'empereur, MM Hardouin et Théodore Tarbé.

La plupart des lettres qui sont en ma possession émanent du Père Laire et certaines me paraîtraient assez intéressantes pour être reproduites. Elles feraient mieux apprécier la science et la bonté de celui que ses biographes de son temps vénéraient comme un maître.

§ I^{er}

LE PÈRE LAIRE AVANT SON ARRIVÉE A SENS

François-Xavier Laire, né à Vadans, près de Gray, le 10 septembre 1738, est mort à Auxerre le 27 mars 1801. Il a séjourné à Sens en 1788, puis de 1791 à 1796.

Fils de pauvres cultivateurs, il fut élevé par un de ses oncles qui confia le soin de son éducation aux religieux minimes qui dirigeaient le collège de Dôle. Ses goûts studieux le firent aimer des maîtres et des supérieurs et il prit l'habit religieux en quittant les bancs de l'école. Après avoir professé la philosophie au collège d'Arbois, il put, en 1774, se rendre à Rome, et là, au milieu des splendeurs des bibliothèques de la capitale du monde chrétien, ses travaux de bibliographie l'ayant désigné à l'attention du public lettré, il devint une autorité qui fit rechercher son commerce par les savants les plus éminents. Non content d'avoir visité Rome, il se rendit à Naples et parcourut la Grèce. C'est à Naples qu'il fit paraître, en 1776, son premier ouvrage imprimé : *Mémoires en latin pour servir à l'histoire de quelques grands hommes du XVe siècle*, avec un supplément aux *Annales de Mattaire*, 1 vol. in-4°.

Deux ans après, il publia à Rome (1778) un second ouvrage qui traite de *l'Imprimerie en général et de son*

introduction en Italie au XV^e siècle (1). Il venait d'accepter la place de bibliothécaire du prince de Salm-Salm. Ils rentrèrent ensemble en France, mais le prince étant mort dans le cours de cette année, en cette petite ville de Senones, qui était la capitale de sa principauté et doit à un archevêque de Sens son origine et son nom (2), le Père Laire, désormais sans emploi, dut rentrer dans les couvents de son ordre. Il résidait à Dôle et se livrait au travail tout en cherchant à retrouver une place analogue à celle que la mort du prince lui avait fait perdre. La lettre suivante, qui remonte à l'époque où Monsieur, comte d'Artois, se rendit acquéreur de la riche bibliothèque du marquis de Paulmy (3) (1785), qui n'est autre que la bibliothèque actuelle de l'Arsenal, va

(1) *Specimen historicum typographiæ Romanæ xv sæculi opera et studio P. Francisci Xaver. Laire Sequano. Burgundi in familia Minimorum S. T. Lectoris et Serenissimi Principis de Salm-Salm bibliothecarii.*

ROMÆ MDCCLXXVIII

SUMPTIBUS VENANTII MONALDINI.

(2) Dom Auguste Calmet, savant abbé de Senones au xviii^e siècle commence ainsi la liste des abbés : « L'abbaye de Senones fut fondée vers l'an 640 par saint Gundebert, archevêque de Sens, qui obtint, en 661, du roi Childéric, un privilège qui confirme les biens que l'abbaye avait alors, il y ajouta ce qu'on appelle le val ou le ban de Senones. Saint Gundebert mourut vers l'an 673. »

(3) Antoine-René Voyer d'Argenson, marquis de Paulmy.

M. Jules Richard (*l'Art de former une bibliothèque*, p. 30 et 31) donne un curieux portrait de cet amateur : « N'oublions pas de signaler les livres de M. le marquis de Paulmy, qui écrivait l'analyse critique de tous les ouvrages en sa possession sur leurs feuilles de garde. Tout grand seigneur qu'il était, ses notices n'en sont pas plus bêtes ; elle doublent même la valeur vénale de l'exemplaire au lieu de le diminuer. Son sans gêne avec ses livres en a fait des morceaux recherchés par les amateurs. Disons-le bien haut en l'honneur de sa caste et des bibliophiles en général, qu'on accuse d'un trop grand respect pour leurs richesses. »

nous initier à ses désirs, et en même temps nous le montrer sous cette apparence trop détachée, à mon gré, de l'habit qu'il portait.

« Une nouvelle littéraire annoncée dans les journaux m'a fait naître un projet et les offres gratuites (*sic*) que vous m'avez fait m'encouragent à vous en faire part. La place d'ailleurs que vous occupés vous rendant le Mécène des gens de lettres, en particulier des bibliographes, votre médiation pourroit en procurer le succès. C'est la vente de la bibliothèque de M. de Paulmy à Monsieur, frère du roi. Elle suppose qu'on y nommera un bibliothécaire. Si cette place n'étoit pas donnée pourrais-je me flatter que vous voudriez bien vous intéresser pour moi. Le succès feroit qu'avec ses lumières et ses secours je pourrois mettre à profit ce recueil immense d'anciennes éditions que renferme votre bibliothèque et celle de Paris. Ma santé se rétablissant, à l'âge de 47 ans, — infatigable en ce genre d'études, avec l'usage que j'en aie et mon ardeur, j'aurois encore le temps de mettre en œuvre ces matériaux.

« L'obstacle de l'habit de moine, si c'en étoit un, est une bagatelle qu'une seule velléité de Monsieur, connue de M. de Bernis, jadis mon protecteur, feroit éclipser sur-le-champ; je peux, sans me flatter, dire que vous n'auriez à craindre aucun désagrément de ma part en vous intéressant à moi; du moins je ne retiens que l'habit, avec de la modestie et sans cafarderie. Une place pareille me fut offerte à Rome, chez le prince Borghèse, peu avant le départ auquel la maladie me força, et si le prince de Salm-Salm, qui m'a-

voit honoré de ce titre, ne fut pas mort, j'aurois récupéré par la même occasion une liberté que je désirerois aujourd'hui uniquement pour me livrer à ce genre d'étude qui m'est rendu impossible par ma retraite en province. Ayant lieu d'ailleurs d'être très satisfait de mon état ce seroit une témérité de le quitter sans au préalable en avoir un autre assuré et honorable.

« Si je n'aie pas cherché et trouvé quelques vieux monuments typographiques, vous pouvez l'attribuer à cette maladie de trois mois que je viens d'essayer.

« Pardonnez-moi, je vous prie, ma témérité, et continuant de m'honorer de vos bontés faites-moi la grâce de me croire, avec tout le respect possible,

» Monsieur,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le P. LAIRE, »

« *Sup^r des Minimes de Dôle* (1). »

» P. S. Quelquefois, dans le monde, les titres font ce qui devrait faire le seul mérite. S'il falloit pour réussir en alléguer, j'ai été bibliothécaire du prince défunt de Salm-Salm et des académies de Rome, de Florence et de celle de Besançon. »

Quel était ce « Mécène des gens de lettres et en particulier des bibliographes. » Je l'ignore. Du reste, la place ne fut point obtenue. Elle était assurément enviable puisque, si nous en croyons Edmond Bonaffé, il s'agissait de cent mille volumes et de dix mille manuscrits (2). Deux ans après, le Père Laire était en-

(1) L'autographe fait partie de ma collection.

(2) *Collectionneurs de l'ancienne France*, ch. XL, p. 68.

core à Dôle lorsque l'archevêque de Toulouse lui fit demander de venir passer deux ou trois ans à Brienne pour travailler à sa bibliothèque. Il allait se trouver en présence d'un prélat déjà fort discuté comme théologien, mais doué d'aimables qualités privées que son ambition et sa faiblesse ont fait oublier. Le goût commun qu'ils avaient pour les livres fit qu'ils se plurent dès la première entrevue. Il faut admettre que la bonne grâce avec laquelle fut accueilli le Père Laire avait du charme et qu'elle fut constante. Quand le prélat fut tombé du pouvoir, son bibliothécaire préféra sa place auprès d'un archevêque disgracié à celles assurées et tranquilles que lui offrirent deux augustes appréciateurs de son mérite : l'empereur Léopold(1) et le pape Pie VI.

Le Père Laire dut arriver à Brienne dans les premiers mois de 1787. Le château qu'on admire encore venait d'être fastueusement reconstruit par l'archevêque de Toulouse, qui l'habitait plus que son palais

(1) L'empereur Léopold était grand-duc de Toscane lorsqu'il connut le Père Laire. M. Théodore Tarbé rappelle à peu près en ces termes l'anecdote suivante au sujet de l'intimité qui existait entre le grand-duc et notre savant : « Ce prince, ami des arts et protecteur des vrais savants, recherchait le Père Laire, le faisait souvent manger à sa table et goûtait singulièrement sa conversation. Il lui donna un jour une grande preuve d'attachement. Il avait appris indirectement que le Père Laire venait de perdre son portefeuille qui, outre quelques billets de banque, contenait plusieurs notes précieuses pour leur auteur. Le grand-duc fait venir le magistrat chargé de la police à Florence et lui dit : « Si, d'ici vingt-quatre heures, « vous ne faites pas retrouver le portefeuille du Père Laire, vous perdez « votre place. » Le lendemain, un sbire, aux ordres de ce magistrat, se rend chez le Père Laire et lui remet son portefeuille qu'il était parvenu à retrouver »

épiscopal, trop éloigné de Versailles, où l'ambitieux prélat aspirait à renverser et à remplacer les ministres. La magnifique bibliothèque du propriétaire actuel du château (1) peut donner une idée de ce qu'était celle à laquelle le Père Laire allait donner ses soins en même temps qu'au cabinet de minéralogie du comte de Brienne, réputé l'un des plus complets de l'Europe. Tout en consacrant son temps à ces travaux, le Père Laire ne voulut cependant pas accepter l'hospitalité entière du châtelain. L'école militaire était dirigée par des religieux de l'ordre auquel il appartenait; il voulut habiter avec ses frères en religion et conserver ainsi une indépendance plus entière à l'égard de la famille de l'archevêque dont il semble avoir redouté la sourde hostilité. M. Th. Tarbé, dans une note jetée au dos d'une lettre de M. Choppin de Merey, est catégorique à ce sujet et nous apprend que, parmi les membres de la famille, certains héritiers présomptifs craignaient que le bibliothécaire n'entraînât en trop de dépenses le prélat dont ils escomptaient l'héritage. La méprisable race de ces gens-là se retrouve partout et en tous les temps !

M^{gr} de Loménie venait d'acquérir une partie de la bibliothèque du prince de Salm-Salm. Tout en suivant de près et en se mêlant trop aux intrigues qui préparaient la chute de M. de Calonne, il s'occupait avec le Père Laire de classer les livres rares et magnifiques qu'il ajoutait ainsi à une collection déjà considérable, lorsqu'un événement prévu et préparé par lui et ses amis politiques put faire croire que d'autres soucis

(1) Le prince de Beaufremont-Courtenay.

allaient pour longtemps l'enlever à ses livres et à ses études. M. Bouvard de Fourqueux (1), éphémère successeur de M. de Calonne, prit sa retraite en décembre 1787, et, sous l'inspiration de la reine (2), M^{gr} de Loménie de Brienne fut appelé au contrôle général (3). Peu de jours après (30 janvier 1788), il fut promu à l'archevêché de Sens, vacant par la mort du cardinal de Luynes. Le titre de principal ministre qu'il obtint quelques mois après ne lui donna ni l'autorité ni le génie qui eussent été nécessaires pour entraver la marche des événements. Au bout de huit mois d'une administration que tout concourut (même l'attitude du

(1) « Jamais perruque du conseil d'Etat n'avait couvert une plus pauvre tête. » (*Mot de M^{me} de Staël.*)

(2) Il serait injuste de ne pas remarquer que la reine ne fut pas seule à s'engouer de l'archevêque de Toulouse. Elle cédait à l'entraînement général. « La dignité de prêtre, jointe au désir constant d'arriver au ministère, lui avait donné l'extérieur réfléchi d'un homme d'Etat ; et il en avait la réputation avant d'avoir été mis à la portée de la démentir. » (M^{me} DE STAËL. *Considérations sur la Révolution française*, t. 1^{er}, p. 99 et 200.) Lafayette n'était pas moins favorable : « L'archevêque de Toulouse, écrivait-il à John Jay, est le plus capable, et l'un des hommes les plus honnêtes qui pourraient être mis à la tête de l'administration. Il aura la haute influence en tout et nous pouvons compter sur lui, comme sur un homme également éclairé et libéral. » De son côté, Mirabeau écrivait : « L'archevêque de Toulouse que vous devez regarder comme un premier ministre est un homme d'un grand talent et d'une grande suite »

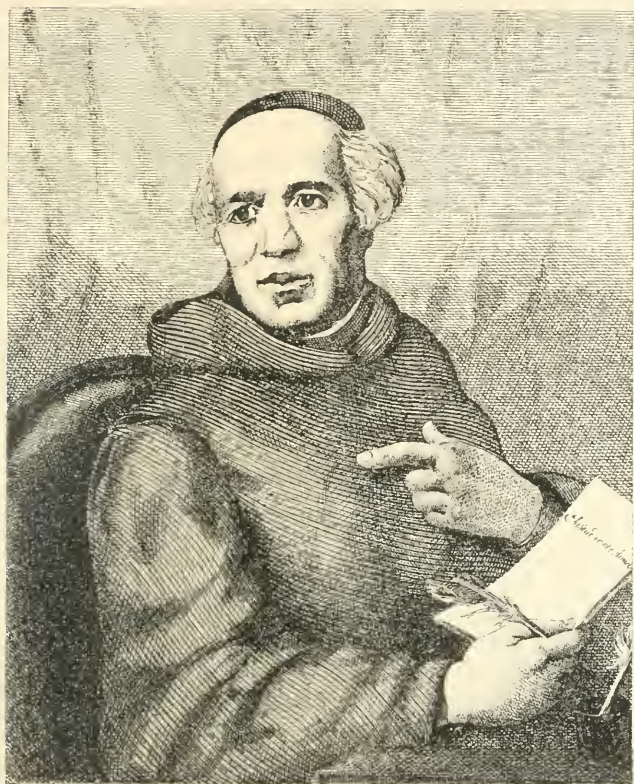
(3) Dom Grappin et d'autres biographes rapportent que, lors de la nomination de M. de Brienne au ministère, le prélat avait écrit à son bibliothécaire pour l'informer de son élévation et que ce dernier lui répondit : « Vous avez de grands talens, des talens bien variés, mais vous n'avez pas celui de la chose. Votre promotion me désespère : je ne puis donc vous faire qu'un compliment de condoléance. Je vous regarde comme un homme perdu. Vous verrez un jour, que malheureusement pour vous et pour moi, j'ai su bon prophète. »

clergé) à rendre déplorable, il dut quitter le ministère. Il reçut, comme compensation, de nombreux bénéfices, et, le 15 décembre 1788, le chapeau de cardinal (1).

Les soucis de l'administration ne lui avaient cependant pas fait perdre de vue ses collections. Tout au contraire, dès le mois de février 1788, il avait obtenu du roi, pour le Père Laire, une mission scientifique en Italie, et il l'avait lui-même chargé d'en rapporter les livres qu'il convoitait et qu'il savait exister dans certaines bibliothèques particulières ou dans celles de couvents d'où ils ne seraient jamais sortis s'ils n'eussent été demandés pour un puissant ministre. Après avoir donné sa démission le 25 août, l'archevêque de Sens, fuyant Versailles et Paris où il avait été brûlé en effigie, le 26, sur la place Dauphine, n'osa pas se fixer dans son diocèse et partit pour l'Italie. Il y retrouva le Père Laire (2) et ils parcoururent ensemble la Toscane et la République de Venise, visitant toutes

(1) La reine envoya chercher l'archevêque de Sens et lui déclara qu'il fallait absolument céder à l'orage. Le roi survint au milieu de l'entretien. Le ministre pleura, excita la sensibilité de ses maîtres et en abusa. Il voulut être consolé de sa retraite en obtenant pour lui-même le chapeau de cardinal, pour son neveu, à peine d'âge, la coadjutorerie de son archevêché jointe à une des plus riches abbayes de France, et, pour sa nièce, une place de dame du palais. Il s'était composé, pendant son court séjour au ministère, une fortune de cinq à six cent mille livres de rente sur les biens de l'Eglise. Il laissait son frère ministre de la guerre, après l'avoir fait nommer chevalier des ordres du roi et gouverneur de province. Les plus éclatants, les plus heureux services n'auraient pas pu être mieux récompensés. (*Mémoires de Weber*, p. 154.)

(2) Ceci n'est pas tout à fait exact. Le Père Lair fit, en 1788, un premier séjour à Sens et il repartit pour l'Italie avec le cardinal. Cela ressort d'une lettre de lui datée de Sens, 20 septembre. Il bénit, dit-il, le moment qui



Le C^d L. Laire
d'après le tableau du Musée d'Autriche

les villes et tous les monastères. Leurs recherches furent d'autant plus fructueuses que le cardinal ne regardait pas à la dépense et que, notamment à Venise, il ne craignit pas d'user de l'entremise du nonce et de l'ambassadeur d'Espagne pour vaincre la résistance de moines qui ne voulaient pas laisser dépouiller, même à prix d'or, la bibliothèque de leur couvent. Je regrette de ne pouvoir citer textuellement M. Théodore Tarbé, dont j'ai possédé une notice de quelques pages. Ce cahier a été prêté mais jamais rendu ; il avait été composé pour servir d'indication à M. Bernard d'Héry chargé de prononcer l'éloge funèbre du Père Laire à la séance du lycée de l'Yonne qui suivit la mort du savant bibliographe. D'un rare désintéressement lorsqu'il s'agissait de lui (1), le bon minime devenait peu scrupuleux dès qu'il fallait assurer à son cardinal un ouvrage convoité. J'écris ceci sur une note prise sur le manuscrit Tarbé : les mots peuvent n'être pas les mêmes, je ne dénature pas le sens. Dans le couvent des Capucins della Val Ombrosa, ils trouvèrent un volume imprimé au xv^e siècle, bien complet, qu'ils témoignèrent au bibliothécaire avoir le grand désir d'acquérir. Le cardinal avait ce même ouvrage, mais il y manquait plusieurs feuillets. Il en offrit six sequins (environ

l'a éloigné de Versailles et s'apprête à aller rejoindre Monseigneur à Brienne : « ...Repartirai à la fin du mois rejoindre notre prélat et me disposer au voyage d'Italie. »

(1) Dom Frappin avance qu'il « accepta un bénéfice pour en consacrer les fruits à sa bibliothèque particulière et aux pauvres, et que M. de Brienne, transféré de Toulouse à Sens, le fit nommer à un canonicat de sa nouvelle métropole, faveur que refusa M. Laire pour avoir plus de temps à donner à l'étude. »

69 livres); le bibliothécaire s'y refusa constamment. A la fin le Père Laire emprunte le volume, en arrache les feuillets qui manquaient à l'exemplaire de Son Eminence, le reporte ensuite et donne au bibliothécaire, à titre de gratification, les six sequins offerts pour le volume entier. « Le massif in-folio, dit Tarbé, fut ainsi remplacé sur les rayons poudreux de la bibliothèque du couvent pour rester sans être ouvert peut-être encore un siècle ou deux. »

M. Théodore Tarbé était l'ami du Père Laire, c'était, de plus, un ardent bibliophile. Ces deux titres lui font trouver le procédé plaisant. Nous serons plus sévère et n'excuserons pas le larcin commis même en faveur du plus avide des amateurs de son temps. Je pouvais cacher cette épisode, mais je n'entends pas faire un panégyrique. Je montre mes deux hommes tels qu'ils étaient, reconnaissant du reste que le Père Laire avait de telles qualités d'obligeance et de bonté qu'on peut lui pardonner une faute.

Pour le réhabiliter, s'il en est besoin, j'emprunte à dom Frappin le récit du témoignage d'estime et d'intérêt qui lui furent donnés par le pape Pie VI dans une circonstance mémorable. Le secrétaire perpétuel de l'Académie de Besançon tenait cette anecdote du Père Laire lui-même, avec qui il avait passé chez lui plusieurs jours la dernière année de sa vie. Elle est d'autant plus frappante que la condescendance du pape pour le cardinal de Loménie de Brienne fait contraste avec la conduite de celui-ci quelques années plus tard.

« Après la chute de son Mécène, M. Laire lui proposa des voyages, et celui d'Italie fut arrêté. Le départ sui-

vit de près, parce que la France n'offrait plus à M. de Brienne que le spectacle humiliant pour lui de la joie qu'y occasionnait sa disgrâce.

« Retenu à Nice par une maladie qui paraissait devoir être de longue durée, et qui le fut en effet, il engagea le Père Laire à aller passer quelques jours à Rome et à venir le rejoindre à Gènes, où il avait le projet de se rendre lorsqu'il serait en état d'en prendre la route.

« Ce fut avec une satisfaction bien douce que M. Laire vit pour la seconde fois une ville qui avait tant d'attraits pour lui. Son premier soin fut d'aller présenter ses hommages au Saint-Père, et il remplit ce devoir le lendemain de son arrivée, dans la bibliothèque de Sa Sainteté où M. Laire savait qu'Elle se rendait tous les jours à onze heures précises. Il en fut reconnu d'abord, et la conversation s'engagea sur les affaires de France. « La terre commence à trembler
« chez vous, lui dit le Saint-Père; on ne peut encore
« bien prévoir les suites de la lutte que je vois s'y établir. Peut-être un jour aurez-vous besoin d'un asile,
« aussi bien que le cardinal de Brienne, vous le trouverez à Rome, ne retournez pas en France et pressez
« le cardinal de se fixer aussi dans cette capitale.
« Peut-être aura-t-il peine à y consentir, et j'en serai
« fâché, mais du moins que je vous garde; vous serez
« mon bibliothécaire, et je placerai avantageusement
« celui qui en a le titre aujourd'hui. » — « Je rends à
« Votre Sainteté, répondit M. Laire, de très humbles
« actions de grâces. Ce qu'elle vient de m'offrir comblerait mes vœux, si j'étais libre; mais elle sait tout

« ce que je dois au Cardinal, et le Cardinal s'est persuadé que je lui étais nécessaire. Pourrais-je le quitter dans les circonstances ! et je sais qu'il ne s'établira jamais à Rome. La reconnaissance n'est pas un vain nom pour Votre Sainteté. Eh bien ! j'ose la supposer un instant à ma place ; abandonnerait-elle un bienfaiteur, quelques avantages qui lui fussent offerts loin de lui ! »

« Le Pape n'en parla plus ce jour-là, seulement il dit à M. Laire qu'il voulait le voir encore avant son retour en France dans le même lieu et à la même heure.

« M. Laire ne manqua point, la veille de son départ à cet honorable rendez-vous. Sa Sainteté lui fit les mêmes propositions que dans la première audience et lui répéta avec le plus tendre intérêt tout ce qu'elle lui avait dit du bouleversement prochain de la France, qu'elle prévoyait, et des craintes qu'elle avait pour le cardinal et pour lui : mais cette conversation n'eut pas d'autre résultat que la première.

« Avant que M. Laire prit congé du Pape, le Saint-Père lui mit au doigt un anneau d'un grand prix en lui adressant ces paroles, qui ne sont jamais sorties du cœur de M. Laire : « Puisque je ne puis rien obtenir de vous, acceptez du moins cet anneau comme gage de mon estime et de mon amitié. »

Toute la bonté du Père Laire est dans cet entretien. C'est cette qualité qui nous le fait aimer et passer sur certains écarts. Pour compléter le portrait, nous rappellerons ce que fut le savant minime que Brunet a pu, avec justice, citer comme un des plus illustres bibliographe de notre pays, en même temps que les Lelong,

les de Bure, les van Praet, les Barbier et les Renouard (1).

Il faut reconnaître d'abord qu'il ne fut pas un littérateur. Ses essais, lus à l'Académie de Besançon, le prouvent surabondamment, mais il fut : bon théologien, puisqu'on l'admit à professer dans les couvents de son ordre ; bon naturaliste : l'organisation du cabinet de minéralogie du comte de Brienne en fut la preuve ; il avait des connaissances profondes en astronomie, en médecine, en anatomie, en peinture et en géographie. Il possédait plusieurs langues mortes et vivantes et connaissait, dit M. Th. Tarbé, « le mérite des livres écrits dans toutes. »

Il s'occupa avec beaucoup d'ardeur de l'histoire de l'invention de l'imprimerie, de sa perfection, et des ouvrages sortis des presses des premiers imprimeurs du monde (2). Il savait à qui il fallait attribuer l'usage primitif de tous les signes et ornements typographiques, quel imprimeur avait employé le premier les réclames (3), quel autre les signatures (4), quel autre les

(1) Ces quatre derniers furent les amis et les correspondants du Père Laire.

(2) Il regardait comme les trois meilleurs imprimeurs du monde jusqu'en 1800 : Didot, à Paris ; Bodoni, à Parme ; et Ibarra, à Madrid. Il trouvait que Didot l'emportait pour le choix, la blancheur et la perfection du papier, mais que Bodoni le surpassait pour la netteté et la pureté du tirage.

(3) La réclame (un mot ou quelques syllabes d'un mot) se trouve placée à droite sous la dernière ligne d'une page verso ; ce mot ou ces quelques syllabes de mot sont les mêmes qu'on réitère au commencement de la page suivante, pour faire connaître l'ordre exact des pages et des feuillets. Cet usage, qui est devenu inutile depuis qu'on a adopté celui des folios, n'en a pas moins persisté longtemps dans la typographie.

E. ROUYEYRE, *Connaissances nécessaires au bibliophile*. Note du t. I, p. 40.

(4) On entend par signatures les signes particuliers qu'on employe pour

titres courants (1), quel autre les frontispices (2) et les faux-titres (3), quel autre, enfin, avait mis le premier une souscription (4) à la fin d'un ouvrage et quel autre au commencement. Il savait à quel imprimeur on devait l'usage du millésime au frontispice, des folios des pages, des vignettes, cul-de-lampes, fleurons, lettres de sommes, lettre de forme, lettres grises, etc. Les époques de toutes ces origines étaient gravées dans sa tête et lui servaient au premier coup d'œil à décider de quelle presse sortait un ouvrage qu'on lui mettrait sous les yeux.

Il arriva un jour qu'on lui présentait des feuillets détachés de divers volumes imprimés au xv^e siècle. Il les considéra d'un œil attentif et nomma, sans se tromper, l'imprimeur et l'auteur auquel on devait les ouvrages d'où ces feuillets étaient tirés.

Outre ses ouvrages imprimés, il en a composé beaucoup d'autres qui sont restés manuscrits. Il a travaillé

distinguer les différentes feuilles dont se compose un ouvrage. Autrefois on se servait des lettres de l'alphabet, mais depuis longtemps on ne se sert plus que des chiffres.

Id., id. Note du tome I, p. 41.

(1) Titre courant. Titre qui est mis au haut des pages pour indiquer le sujet d'un livre et quelquefois des chapitres.

(2) Frontispice. Titre d'un livre orné de figures gravées ou imprimées.

(3) Faux titre. Premier titre abrégé, imprimé sur le feuillet qui précède celui où est le titre entier de l'ouvrage.

(4) La souscription, dit Boulard, est la formule par laquelle finissent tous les ouvrages imprimés au xv^e siècle ; elle était ordinairement conçue en ces termes : *Explicit liber qui dicitur*, etc. ; ensuite se trouvait le nom de la ville, celui de l'imprimerie, la date de l'année et du mois où il avait été imprimé.

E. ROUYEYRE, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*. T. I, p. 109,

sur l'histoire particulière de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Il s'occupait d'une histoire de du Guesclin et de celles des Grandes Compagnies, dont les incursions désolèrent la France sous les rois Jean II et Charles V. Il a fait aussi un ouvrage curieux sur une matière traitée brièvement avant lui par Paul Colomier, et plus amplement depuis par l'un de ses correspondants, Barbier : c'est un catalogue raisonné et historique de tous les auteurs pseudonymes, c'est-à-dire de ceux qui ont publié des ouvrages sous des noms empruntés. Il a recueilli une infinité d'observations critiques sur la bibliothèque instructive de Debure, sur les annales typographiques de Mattaire, la bibliothèque de Lacroix du Maine, etc., etc. La plupart de ses manuscrits et sa correspondance doivent se trouver à la bibliothèque de Besançon où M. Coste les emporta après son décès ; toutefois, dom Frappin nous apprend que le plus volumineux de ses ouvrages, un traité complet de bibliographie, auquel il travailla sans relâche dès qu'il fut désigné pour en ouvrir un cours à l'école centrale de l'Yonne, fut vainement réclamé par M. Coste et resta la propriété du « Lycée de l'Yonne. » J'ignore si ce traité figure parmi les manuscrits non classés de la bibliothèque d'Auxerre, mais il me semble perdu.

Nous avons suivi le Père Laire dans la période heureuse de son existence, au temps où un empereur et un pape le disputaient au cardinal de Brienne ; nous avons été touchés de constater le dévouement qui lui a fait préférer à des honneurs enviés le poste plus humble de confident et d'ami d'un ministre impopulaire et disgracié.

A Sens, puis à Auxerre, nous le verrons désormais plus triste, assister aux chutes successives de son protecteur et ne plus trouver que dans l'étude et le commerce de quelques amis d'élite l'adoucissement de ses chagrins.

§ II

LE PÈRE LAIRE A SENS

L'archevêque de Sens avait passé plus d'un an dans le nord de l'Italie en compagnie de son bibliothécaire et n'avait pas trouvé le temps de se rendre à Rome pour remercier le Pape qui l'avait créé cardinal. Il se décida enfin à rentrer en France et fit son entrée solennelle dans sa ville métropolitaine le 3 mai 1791 (1). Le Père Laire l'avait précédé, ramenant le butin parfois si illégitimement acquis. La vaste bibliothèque du château de Brienne était comble, c'est au palais archiépiscopal que trouvèrent place tous les livres qu'ils avaient amassés.

Trois principales collections avaient été formées. La première était celle des livres du xv^e siècle, c'est-à-dire de tous les ouvrages imprimés depuis l'année 1459, époque à laquelle on fixe l'invention de la typographie jusqu'au commencement du xvi^e siècle. Cette réunion était des plus intéressantes, puisqu'elle présentait à l'observateur depuis les timides essais des Guttem-

(1) Il s'était installé à l'archevêché dès le mois d'août 1790.

berg (1), des Schœffer (2) et des Fust (3), jusqu'aux belles impressions obtenues par Nicolas Jenson (4), à Venise, et par Ulric Gering (5), à Paris. Le département de l'Yonne ne figurait dans cette collection que pour un volume imprimé non pas dans la ville métropolitaine qui eut son premier imprimeur, François Girault, en 1552, non pas dans la ville épiscopale d'Auxerre qui n'eut le sien, Pierre Vatard, qu'en 1582, mais dans la petite ville de Chablis (6), où Pierre Lerouge (7) imprimait, dès 1478, le *Livre des bonnes mœurs*, du frère Augustin Jacques Legrand. Le Père Laire connaissait la bibliographie du xv^e siècle mieux qu'aucun savant de l'Europe et il l'a prouvé en rédigeant l'*Index librorum ab inventa typographia ad*

(1) Gutenberg (Jean), inventeur de la typographie, né à Mayence vers 1400, mort en 1468.

(2) Schœffer (Pierre), né à Gernzheim (landgraviat de Darmstadt), mort en 1560. Profita, avec son beau-frère Fust, de l'invention de Gutenberg, qu'ils évincèrent.

(3) Fust Jean), riche orfèvre de Mayence. On le croit mort à Paris. Est considéré comme l'un des inventeurs de l'imprimerie, mais il ne semble avoir aidé Gutenberg que de son argent. Il profita, avec son gendre Schœffer, de l'invention de leur associé.

(4) Jenson (Nicolas), imprimeur français, né en 1420. Envoyé à Mayence par Louis XI pour étudier la nouvelle invention, il ne revint pas en France et se fixa à Venise vers 1469.

(5) Gering (Ulric), né en Suisse, mort vers 1510, vint à Paris en 1469 et y fonda, dans les bâtiments de la Sorbonne, la première imprimerie française.

(6) Chablis est la cinquième ville où on ait imprimé en France : Paris, 1469 ; Metz, 1471 ; Lyon, 1473 ; Angers, 1477 ; Chablis, 1478.

(7) Pierre Lerouge était originaire de Chablis. Il semble y avoir exercé son art de 1478 à 1483, puis avoir voyagé. M. Monceaux, vice-président de la Société des sciences de l'Yonne, a consacré à Pierre Lerouge et à sa famille un livre des plus remarquables.

annum 1500, imprimé à Sens, chez M^{me} veuve Tarbé, en 1791 et qui devait servir de catalogue à une vente que le malheur des temps rendait nécessaire. « Ces livres seront rendus, disait l'auteur, ou en totalité ou en détail. En totalité, d'ici à six mois et, s'il se présente des acquéreurs; en détail, si après ce temps écoulé personne n'a fait l'acquisition. A l'égard de la bibliothèque, elle est à Sens. Ceux qui voudront la voir ou prendre des éclaircissements, s'adresseront à M. l'abbé Laire, à Sens, ou à M. de Bure, à Paris. »

La seconde collection était celle des Aldes, comprenant tous les livres sortis des presses des Alde et Alde-Manuce, fameux imprimeurs de Venise. De concert avec le cardinal, le Père Laire en rédigea le catalogue en 1790 pendant leur séjour en Italie. Cet ouvrage est encore recherché. Il eut quatre éditions : la première, imprimée à Pise en 1790; la seconde, à Padoue, la même année; la troisième, à Venise, en 1799; et la quatrième, à Florence, en 1800 (1). Le cardinal s'est occupé passionnément de cette collection. Un billet non signé, daté de Parme, 26 mars 1790, qui fut donné par M. Weiss, bibliothécaire de Besançon, le 15 décembre 1835, au chevalier de Saint-Thomas, nous le montre heureux d'acquisitions de livres, sortis des presses de ces imprimeurs, qu'il venait de faire à Parme. Il se loue aussi d'avoir obtenu de l'ami du Père Laire, le

(1) Serie dell'edizioni Aldine. Pisa 1790. — Serie dell'edizioni Aldine à con addizioni. Padua 1790. — Venezia 1799. — Firenze 1800. L'exemplaire que je possède est un in-8° daté de Firenze 1803 terzo edi 8. Il semble y avoir une erreur dans l'indication et que l'édition 1803 serait une quatrième.

célèbre imprimeur Bodoni, la promesse de ne pas l'oublier dans tout ce qu'il imprimerait. « Vous trouverez, dit M. Weiss, ci-joint un billet de M. le cardinal de Brienne au Père Laire dont je vous ai parlé dans ma dernière. Vous verrez que Son Eminence ne se piquait pas de mettre toujours l'ortographe, quoiqu'il fut homme d'esprit et, de plus, membre de l'Académie française. » Le Père Laire ne connaissait pas moins les éditions aldines que celles du xv^e siècle et nous pourrions nous en convaincre en parcourant sa correspondance avec Auguste Renouard (1), à qui elle servit beaucoup pour publier à son tour, après la mort de son correspondant, les *Annales de l'imprimerie des Aldes ou Histoire des trois Manuce et de leurs éditions* (2).

La troisième collection était celle des petits formats, comprenant tous les volumes au-dessous des formats in-12, imprimées n'importe dans quelle langue ni sur quelle matière. Elle était considérable, et M. Théodore Tarbé nous apprend « qu'un particulier d'une fortune médiocre n'aurait jamais pu la former et qu'elle avait

(1) Renouard (Antoine-Augustin), né à Paris en 1765, mort à Saint-Valery (Somme), en décembre 1854. Sa magnifique bibliothèque fut vendue en novembre et décembre 1854. Brunet est injuste lorsqu'il écrit, dans la notice qu'il a consacrée à Renouard, qu'il n'existait jusqu'au travail de ce savant sur les Alde « que quelques notices dispersées et incomplètes, rien de suivi, rien d'exact. » S'il eût connu la correspondance du Père Laire avec Renouard, s'il eût même parcouru le travail publié en collaboration par le cardinal de Brienne et le Père Laire, il eût au contraire reconnu que Renouard s'est beaucoup servi, peut-être sans les nommer, des recherches de ses devanciers.

(2) 1^{re} édition, 1803, 2 vol in-8; 2^e édition, 1825; 3^e édition 1834. 3 vol. in-8.

été la cause d'autant de recherches que de voyages et de travaux. « Je ne me rends pas bien compte de son utilité, mais lors de la mort du cardinal elle se trouvait en grande partie à Saint-Pierre-Vif.

L'orage prévu depuis le ministère de M. de Brienne avait éclaté, les institutions s'étaient écroulées avec le trône, le roi Louis XVI avait payé de sa tête son excessive bonté; le temps vint vite où, de chute en chute, l'ex-cardinal, tombé évêque assermenté de l'Yonne, dut quitter son palais archiépiscopal et cacher sa déchéance dans l'ancienne abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, achetée sous un nom d'emprunt comme bien national! C'est là qu'il mourut le 19 février 1794. M. Joseph Perrin, en des pages qui font autorité, éditées sous vos auspices, a rappelé ces tristes et douloureux épisodes de notre histoire. La plus grande partie des livres de l'évêque de l'Yonne, déménagés en hâte, remplissait les appartements de cette vaste demeure occupée par lui et sa famille, notamment par son coadjuteur et par sa nièce, M^{me} de Canisy.

Le Père Laire était resté, jusqu'à la fin, fidèle à celui dont il n'était plus que l'ami; et de même qu'il avait refusé autrefois de le quitter pour se fixer, soit à Londres auprès de riches seigneurs, soit à Vienne auprès de l'empereur, soit à Rome auprès du Pape, il avait encore refusé des offres, cette fois plus modestes, que lui avait faites, par l'intermédiaire de M. de Brienne lui-même, le département de l'Aube. Les lettres du cardinal ne sont pas communes, je citerai celle-ci :

« Je suis chargé, mon cher Père, de vous faire une

proposition de la part du département de l'Aube, qui, je crois, pourroit vous être avantageuse et que je désirerois bien que vous acceptassiez, tant pour vous que pour la chose elle-même.

« Le département va faire transporter à Troyes la superbe bibliothèque de Clairvaux (1). Il veut la confier à un homme éclairé et en état de la soigner comme elle le mérite. Ils ont jetté les yeux sur vous et m'ont prié de vous écrire et de vous engager à accepter leur choix. Ils vous offrent du premier mot cent louis, non compris votre pension de religieux, et je crois qu'ils y ajouteront un logement. Le dépôt qu'il veulent vous confier est digne de vos soins, cela doit vous tenter. Je serois charmé de le voir entre vos mains, et surtout si, comme je le crois, cela rend votre sort plus agréable de toutes les manières.

« Je vous prie de me mander ce que je puis répondre et de recevoir l'assurance de tous les sentimens avec lesquels je suis, mon cher Père, votre concitoyen.

« LOMÉNIE BRIENNE.

« A Brienne, ce 9 août 1793. »

Cette lettre n'avait pas décidé le Père Laire. Satisfait de ce que la fortune singulièrement diminuée de l'évêque de l'Yonne lui avait permis de faire en sa faveur, en lui assurant, à Sens, l'usufruit d'une mai-

(1) La bibliothèque de l'abbaye de Clairvaux se composait, notamment, de la collection des livres fournis par le président Bonier, et vendue à l'abbaye par le comte d'Avaux, héritier du gendre du président, M. Chartraire de Bourbonne.

son et toute la propriété d'un jardin (1), il attendait les événements et avait accepté la place de bibliothécaire du district (2). Ce n'était pas une sinécure, quoique les appointements, primitivement fixés à 600 livres, puis élevés à 800, fussent minimes. Il s'agissait, en effet, de recueillir et de classer tous les livres et manuscrits provenant des chapitres, abbayes et couvents supprimés en 1790.

Le Père Laire se mit à l'œuvre avec d'autant plus d'ardeur que le travail était de sa compétence et allait lui permettre de poursuivre des études qui avaient fait la joie de toute sa vie.

Le local choisi pour recevoir le dépôt de la bibliothèque à former fut le palais synodal. D'anciennes gravures nous font assez bien connaître ce qu'était devenu ce monument à l'extérieur, mais on se ferait difficilement une idée de ses dispositions intérieures, car le temps et surtout les hommes avaient outrageusement métamorphosé la belle salle du premier étage. C'est à M^{sr} Mellon Jolly, de si pieuse et si digne mémoire, qui fit apprécier, en archéologue, à l'empereur Napoléon III, au temps de sa présidence, la splendeur de ces ruines, que nous devons la restauration de ce monument « unique en France, » selon l'expression de

(1) En s'attachant le Père Laire, M. de Brienne, qui devait obtenir sa sécularisation, lui avait promis de lui faire un sort honnête lorsqu'il voudrait se reposer de ses travaux. Le cardinal tint sa promesse en faisant ces acquisitions quand le Père Laire cessa de s'occuper de sa bibliothèque et il eut fait plus si ses ressources n'eussent diminuées d'une manière effrayante par suite de la Révolution. En abandonnant l'homme public à de justes critiques, rendons justice aux qualités de l'homme privé.

(2) Sa nomination est du 15 août 1791.

Viollet le Duc (1). Le Père Laire trouvait dans cet édifice mutilé la place suffisante pour emmagasiner les richesses qu'il recueillait.

La bibliothèque du Chapitre métropolitain, donnée par le doyen Fenel en 1725, fut, avec ses accroissements, le premier fond du nouveau dépôt.

D'après le catalogue du Père Laire, elle contenait 3 324 ouvrages, dont 554 in-folios.

On trouve aux archives de l'Yonne un catalogue antérieur dressé en 1760 par le chanoine Mahiet, bibliothécaire du Chapitre. Il est divisé en sept classes :

1^{re} Théologiens. — 2^e Jurisconsultes. — 3^e Historiens. — 4^e Belles-lettres, orateurs, poètes. — 5^e Philosophes. — 6^e Savants. — 7^e Médecins, etc.

Nous y voyons mentionnés :

Un missel de Sens de Sallazar, Paris, 1485. — Un autre du cardinal Duprat, Paris, 1529. — Un évangélier de Sens, Sens, 1561. — Un missel de Sens du cardinal de Pellevé, Sens, 1575. — *Calvini Institutio Christianæ religionis*, Genève, 1550. — *De Imitatione Christi*, Paris, 1489, in-12. — *Decreta concilii Senon*, Paris, 1529. — *Coustumes de Sens*, Sens, 1556, etc.

Les importants manuscrits de cette collection avaient été soigneusement catalogués sous ce titre bizarre : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Chapitre de Sens que le fondateur, par son testament, avait léguée pour l'usage de la ville de Sens et qui était en possession de la fréquenter*. Il pensait ainsi consacrer les droits de la ville de Sens sur les livres et manuscrits du fond Fenel. M. Salmon a publié ce catalogue dans le *Cabinet*

(1) Cette restauration a coûté 445 000 francs.

historique de mars 1859. De cette pièce il résulte qu'en dehors du célèbre *Missel de la Fête des fous*, qui provenait du Trésor de l'église métropolitaine, les manuscrits de la donation Fenel étaient au nombre de quatre-vingt-sept. Trente-cinq seulement sont restés à Sens. Cinquante-deux ont été enlevés et dispersés. Plusieurs (dix-sept, je crois) se trouvent à Auxerre; d'autres (quatre au moins) sont à Montpellier; mais beaucoup sont perdus. Ce n'est pas ici le moment de parler de la fameuse mission de MM. Prunelle et Chardon de la Rochette, mais puisque j'ai cité le *Missel de la Fête des fous*, qui, entre les dyptiques qui lui servent de couverture, est une des pièces inestimables du musée sénonais, je ne puis passer sous silence les noms des deux fonctionnaires à qui nous en devons la conservation : M. l'abbé Roger, principal du collège et successeur du Père Laire comme bibliothécaire, et M. Boulley, deuxième sous-préfet de l'arrondissement. On sait que Prunelle, avec l'assentiment du ministre Chaptal, a enlevé des bibliothèques de Sens, Auxerre et Troyes de nombreux manuscrits et livres qui ont été donnés en partie à la bibliothèque de l'école médecine de Montpellier, mais sans la courageuse conduite de MM. Roger (1) et Boulley (2) il eût complété la spo-

(1) M. l'abbé Roger avait fait partie de l'ancien Chapitre. Il était, en 1768, chanoine et archidiacre de Provins en l'Eglise de Sens. Il conserva cette dignité jusqu'à la suppression du Chapitre. Arrêté pendant la Terreur, il n'avait pas été élargi par suite de l'arrêté du département du 19 juin 1793 qui, au contraire, maintint son arrestation en même temps que celle du doyen Lhermitte de Champbertrand et de l'abbé Séguier, qui lui fut plus tard adjoint comme principal du collège. M. l'abbé Roger est mort à Sens, le 30 décembre 1807. — Voir son éloge imprimé dans la *Bibliothèque d'un Sénonais*, tome VII.

(2) M. Boulley fils, sous-préfet de Sens, de 1802 à 1813.



LOU.^{IS} GABRIEL PLANELLI
MARQUIS DE MAUBEC

Né à Lyon le 13 Janvier 1744

Député de la Noblesse du Bail^e de Sens
aux Etats Généraux de 1789.



Perrin del.

Couplet de

*A Paris chez le S^r Dejabin éditeur de cette Collection
Place du Carrousel N^o 4*

liation en faisant enlever le missel et ses dyptiques (1).

A cette bibliothèque remarquable, le Père Laire eut de suite à en réunir d'autres. Les maisons religieuses d'hommes, existant à Sens et dans le district au moment des suppressions de 1790, étaient nombreuses. Outre les deux grandes abbayes bénédictines de Saint-Pierre-le-Vif et de Sainte-Colombe, où, grâce à la réforme de Saint-Maur, la vie intellectuelle n'était pas éteinte et où, par conséquent, il allait faire une abondante moisson, il avait encore à récolter des livres, des chartes et des manuscrits : à l'abbaye de Saint-Paul, ordre de Prémontré; à l'abbaye de Saint-Jean, ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et dans les couvents des Dominicains, des Cordeliers, des Capucins et des Pénitents, et enfin hors de la ville dans la grande abbaye de Vaultuisant.

Je ne veux consigner que des renseignements certains. Je mentionnerai seulement les bibliothèques au sujet desquels j'en ai de précis.

Elles sont au nombre de six :

1^o La bibliothèque de l'abbaye des Bénédictins de Saint-Pierre-le-Vif comprenant plus de 1600 volumes, parmi lesquels : la *Gallia Christiana*, l'*Histoire littéraire*, les *Annales de Baronius*, les *Conciles*, le *Spicilège*, et plusieurs manuscrits relatifs à l'histoire du pays sénonais. Elle avait été plus importante avant le pillage des huguenots.

2^o La bibliothèque des Bénédictins de Sainte-Colombe, qui renfermait de précieux manuscrits, titres et livres

(1) Ce manuscrit orne une des vitrines de la grande salle du musée de Sens.

réservés lors de la vente des bâtiments claustraux, le 30 décembre 1790. Le catalogue doit exister à Sens ou à Auxerre, mais je n'ai pu le découvrir. Nous savons que les Bénédictins prenaient un soin spécial de leurs livres, que les Pères visiteurs veillaient scrupuleusement à la bonne tenue et à l'entretien des « librairies » et nous en trouvons la preuve dans cette recommandation faite par l'un d'eux en l'abbaye même de Sainte-Colombe : « De s'adresser, pour acheter des livres, à Paris, au Père dom Luc d'Achery, à Saint-Germain, parce qu'il a grande cognoissance et des prix et des bonnes impressions. » On ne pouvait donner un meilleur avis. Les Bénédictins de Sainte-Colombe possédaient de beaux et bons livres, ils possédaient aussi de précieux manuscrits. « On en voit encore quelques-uns, dit l'abbé Brullée, à la bibliothèque de la ville de Sens, parmi lesquels brille surtout un missel, sur vélin, du XIII^e siècle, d'une étonnante perfection. » Nous pouvons citer : la magnifique bible en deux volumes grand in-folio, avec enluminures de majuscules, datée de 1163, un *Ceremoniale*, un *Epistolare Senonense* et un *Nécrologe de Sainte-Colombe*, tous trois du XII^e siècle, et qui sont encore à notre bibliothèque.

3° La bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Augustin, à l'abbaye de Saint-Jean. Ces religieux suivaient le mouvement littéraire et recevaient, au XVIII^e siècle, les principales publications du temps, mais j'ignore quelle était l'importance de leur bibliothèque en 1790. Nous savons que les chanoines Fenel et Lebeuf se plaignaient de leur peu d'empressement à prêter leurs livres ou seulement à laisser faire des recher-

ches. Peut-être avaient-ils peur des emprunteurs ?

4° La bibliothèque du collège. Elle devait comprendre les livres provenant du couvent des Célestins de Sens, donnés par décret du cardinal de Luynes du 15 juillet 1778.

J'espérais trouver le catalogue dans l'état de recollement, en date du 18 juin 1779, dressé par Louis-Clément-Bonaventure Jodrilat, écuyer, lieutenant-général au bailliage de Sens, et Edme-Thomas Sandrier, écuyer, procureur du roi, des meubles et effets donnés par ce décret (cette pièce est en ma possession), mais elle mentionne seulement « que dans la bibliothèque se sont trouvés tous les livres portés en l'inventaire du 28 mars 1771, à l'exception d'un volume des œuvres in-4° du Père Calmet. » Il faudrait retrouver cet inventaire. Je ne pense pas qu'il y ait trace au lycée actuel de cette bibliothèque, mais je remarque que M. Francis Molard cite, parmi les raretés conservées dans le dépôt d'Auxerre, un incunable imprimé à Venise, en 1487 : *Valerius Maximus*, portant au premier feuillet de garde la mention suivante : *De conventu Celestinorum beate Marie de Senonis.* »

D'un autre côté, M. Montceaux, dans un bel ouvrage sur *Les Lerouge de Chablis*, donne le titre et la désignation de deux plaquettes reliées avec plusieurs autres incunables en un volume, coté A 2164, de la bibliothèque auxerroise, qui ont appartenu au couvent des Célestins de Sens, ainsi que l'indique l'inscription manuscrite du temps placée sur le titre : *Celestinorum Senonensium.*

1° *Les Sept Pseaumes* en fran||coys, nouvellement

imprimés, || à Provins. In-8° goth. de 12^u, contenant 26 lig. à la page, avec gravures en bois et filets rouges en bordure. Signé : A II ; A III ; B I ; B II ; B III.

2° *Les Vigiles des Mors* || en francoys. In-8° goth. de 6^u, à 32 lig. par page. Sign. : A II ; A III. On lit à la fin, l'explicit : « Cy finissent les vigilles des tre|| passez translatées de latin et fran||çoys. Imprimés à Provins, par Je||han Trumeau (1), libraire, demeurant || sur le Pont-au-Poisson.

On trouvera dans ma bibliothèque un livre curieux ayant la même provenance :

Les Triumphe de la noble et amoureuse dame en l'art de honnestement aymer, composé par le Traverseur des voyes périlleuses (Jean Bouchet), nouvellement imprimé à Paris. On le vend à Paris, au Clos-Bruneau, à l'enseigne de la Corne-de-Cerf, 1537, in-8° gothique.

Ce précieux exemplaire porte sur le titre, écrit de la main de l'auteur, un envoi aux Célestins de Sens et un quatrain, aussi autographe, ainsi conçu :

Cognoistre et puis aymer,
Entendre, devant juger,
Penser, devant parler,
Prouver son amy devant s'y fier.

A la dernière page du volume on lit encore :

Celestinorum Senonensium.

et plus bas :

Ce livre est aux Célestins de Sens.

Je suppose que la bibliothèque du collège fut réunie à celles des couvents supprimés et que le Père Laire a

(1) D'après M. Monceaux, ce Jehan Trumeaux serait fils et successeur d'un premier imprimeur du même nom, établi à Provins, à l'enseigne de l'homme-Sauvage, dès l'année 1451.

emporté ces volumes précieux à Auxerre pour la bibliothèque de l'Ecole centrale avec d'autres, notamment les *Grandes Chroniques de France*, éditées en 1476, provenant du Chapitre métropolitain après avoir appartenu au doyen Fenel, en 1713, et antérieurement à « Monseigneur l'arcidiacre de Provins, maistre Loys La Hure, 1508. »

C'est encore de cette bibliothèque que doivent être sortis :

Le Chartier des Célestins, manuscrit du xv^e siècle.

Et les deux manuscrits, n^{os} 60 et 61, du religieux Bureteau, qui a composé, vers 1520, une histoire en latin des archevêques de Sens, qui s'arrête à l'élection de Louis de Melun, en 1433.

5° La bibliothèque des Frères Mineurs ou Cordeliers qui avait beaucoup perdu de son importance. Cependant l'incunable de Vincent de Beauvais : — *Speculum historiale*, — dont il sera ci-après question, devait provenir de ce couvent, et nous savons que le manuscrit de la *Chronique de Geoffroy de Courlon*, qui existe encore à la bibliothèque de Sens, avait été acheté à ces religieux par le doyen Fenel.

6° La bibliothèque de l'abbaye de Vaultisant qui, d'après l'inventaire dressé le 17 mai 1790, contenait 3036 volumes, se décomposant en 578 in-folios, 413 in-4^o, 917 in-8^o, 210 manuscrits et 836 volumes de divers formats.

Le 24 janvier 1791, les administrateurs du district de Sens procédèrent à un nouvel inventaire et firent « encaisser les volumes pour être conduits à Sens en la salle du directoire. » Un véritable trésor, presque aussi

important que la bibliothèque du Chapitre, tombait ainsi aux mains du Père Laire.

On peut consulter à Sens les deux volumes manuscrits : « Extraits des chartes, titres et autres pièces et papiers qui se trouvent au *Chartrier de Vaultuisant*. » Ils portent les n^{os} 129 et 130.

A la fin de 1791, la bibliothèque du district de Sens était à peu près organisée et le bibliothécaire se préoccupait d'échanger ses doubles, car naturellement, par suite des provenances, il avait en mains plusieurs éditions des mêmes ouvrages. Il semble, du reste, avoir trop aimé cette pratique des échanges, qui doit être bornée. Il s'occupait en même temps de la vente des incunables du cardinal de Loménie de Brienne, qui n'avait pu être réalisée en bloc et allait se faire à Paris. L'épreuve fut aussi dure pour le Père Laire que pour le cardinal lui-même. Rentré à Sens après la dispersion de la meilleure des collections formées par ses soins, il reprit tristement ses travaux de bibliographie dans les salles où il était parvenu à disposer tout ce qu'il avait trouvé de plus remarquable. Non content d'avoir réuni avec un soin extrême des livres, des manuscrits et des tableaux, il avait encore arraché à l'inintelligence des fanatiques qui administraient le district de Sens et voulaient les brûler, le plus grand nombre qu'il put de chartes relatives à la ville, à l'archevêché et aux corporations religieuses. C'est à lui seul que nous devons la conservation des quatre mille pièces que nous pouvons appeler « le trésor des chartes sénonaises. » Sans doute, les archives départementales, même au point de vue sénonais, sont plus riches que les nôtres ; mais si

les travailleurs et les érudits peuvent encore étudier ici-même, sans un déplatement long, coûteux et pénible, c'est à la sagacité du Père Laire qu'ils en sont redevables. Un juste hommage a été rendu à cet égard à notre bibliothécaire par deux membres de la commission chargée par la Convention de veiller à la conservation des objets qui pourraient intéresser les arts : les citoyens Pierre Cossard et François-Valentin Mulot (1), qui dressèrent, le 19 août 1793, procès-verbal de leur visite et s'exprimèrent ainsi :

“

” De l'église, nous avons été, toujours en vertu de nos pouvoirs, à la bibliothèque que nous avons trouvée confiée aux soins du citoyen Laire, savant digne de cette confiance. Il a déjà mis en ordre la plus grande partie des livres qui sont entre ses mains et parmi lesquels nous avons remarqué plusieurs manuscrits précieux par leur antiquité, un entr'autres du ix^e siècle et plusieurs du xiii^e. Il y a une Chronique de la ville de Sens, par Geoffroy de Colon, moine de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens (2).

(1) Je n'ai pas de renseignements sur le premier délégué. Le second est l'abbé François-Valentin Mulot, docteur en théologie de la faculté de Paris, chanoine régulier de l'abbaye royale de Saint-Victor, président de l'assemblée des représentants de la commune de Paris, membre de l'assemblée législative, membre de la commission des monuments sous cette législation ; plus tard, professeur de belles lettres à Mayence, membre du lycée des arts de Paris, né à Paris le 29 octobre 1749, où il est mort le 9 juin 1804.

(2) Ce manuscrit existe à la bibliothèque de Sens. Il porte le n^o 62. Il a été publié en 1876, au nom de la Société archéologique de Sens, par M. Gustave Julliot, son président.

Il existe plusieurs manuscrits de cette *Chronique* :

1^o Celui de Sens ;

« On nous a montré encore un livre oblong, relié, contenant la fameuse messe de la fête de l'âne, notée. Sur les côtés de la couverture sont des plaques d'ivoire où l'on a sculpté d'une part un triomphe ou fête de Bacchus, et de l'autre une Diane.

« Parmi les livres imprimés, il s'en trouve plusieurs connus sous le nom d'Edition princeps : l'*Historiale*, de Vincent, imprimé par Mentelin en 1473 (1); une édition de *Turrecremata*, faite par Schœfflin en 1466 (2),

2° Deux copies qui ont fait partie de la collection de M. Th. Tarbé, l'une du xiii^e siècle, in-f^o de 153 feuillets, a été vendue, en 1849, à M. de Salis, alors député de la Moselle, moyennant 175 francs : elle doit être actuellement à la bibliothèque de Metz ; l'autre du xiv^e siècle, vendue à M. Pottier, libraire à Paris ;

3° Deux autres du xiii^e siècle, conservées à la bibliothèque du Vatican (fonds de la reine Christine), sous les n^{os} 455 et 480 ;

4° Enfin celle qui faisait partie de la bibliothèque Firmin Didot, vendue, en 1881, moyennant 1850 francs, à la Bibliothèque nationale, et inscrite sous le n^o 311 des nouvelles acquisitions. C'est vraisemblablement le manuscrit acheté par M. Pottier à la vente Th. Tarbé.

(1) Vincentius bellovacensis speculum quadruplex, naturale, doctrinale, morale, historie.

Argentiniæ. Joannes Mentelin (1473-1476).

Cet incunable est actuellement à la bibliothèque d'Auxerre.

Mentelin, qui a été considéré comme un des inventeurs de l'imprimerie, fut le premier imprimeur de Strasbourg. Ses impressions sont fort recherchées.

(2) Je crois qu'il faut lire 1470 et non 1466. C'est du reste à cette année que le Père Laire inscrit ce livre à son Index.

N^o 17. — « Joan. de Turre^b cremata expositio brevis super toto psalterio. In-4^o M. R. »

« In line legitur : Reverendissimi cardinalis Sancti Sixti expositio brevis et utilis super toto psalterio. Rome impressa die quarta mensis octobris per honorabilem virum magistrum Ulabrieum Gallum de Brienna Anno domini millesimo quadragesimo septuagesimo. Laus Deo. » Editio princeps.

Je ne crois pas que ce volume ait été emporté à Auxerre, cependant il n'est plus à la bibliothèque de Sens.

une première édition de Sénèque, Paris. 1475, malheureusement incomplète (1).

« Nous avons appris du citoyen Laire que toutes les chartes étoient en ordre entre ses mains.

« On nous a montré quelques tableaux qui, sans être à dédaigner, ne peuvent être classés parmi les monuments des arts qui méritent l'attention publique,

“ , ...

« Fait à Sens, les jour et an que dessus.

« Signé : P. COSSARD et F.-V. MULOT. »

Quelques mois après, une visite d'un tout autre genre allait terrifier la ville de Sens et son district. Le 25 pluviôse an II (12 février 1794), on vit arriver l'exécrable agent de Robespierre, Guesnot, dont j'ai parlé ailleurs (2), et de nombreuses arrestations, suivies des exécutions du 10 mai, décimèrent la noblesse de la contrée. M. Martial de Loménie, M^{re} de Canisy, M^{me} de Rossel, MM. Mégret de Sérilly et Mégret d'Etigny, M. de Champmillon, le doyen Lhermitte de Champbertrand, M^{me} de Montmorin et son fils Calixte, moururent sur l'échafaud. D'autres prirent la fuite.

En vertu du décret de la Convention nationale du huitième jour de pluviôse an II, les administrateurs des

(1) Le Père Laire indique ainsi cette édition princeps de Sénèque. T. I^{er}, p. 373.

« Lucii annaei Senecae opera. Neapoli. Moravus. M LXXIII. In-fol.

Brunet dit qu'elle est fort recherchée et que l'exemplaire (gâte) du cardinal de Brienne fut vendu 212 francs. Je ne sais où on a pris que cette édition était de Paris. »

(2) *M^{me} de Sérilly échappée à l'échafaud sous la Terreur*. Sens. Paul Duchemin, 1893.

districts furent tenus de faire dresser un récolement des inventaires qu'elles avaient dû faire des livres et manuscrits des ci-devant corps et communautés ecclésiastiques et de ceux qu'elles étoient tenues de faire encore des livres des émigrés, ainsi que des condamnés dont les biens étoient confisqués, ensemble des objets d'histoire naturelle, des instruments de physique et de mécanique, des antiques, médailles, pierres gravées, tableaux, dessins, gravures, plans, cartes et autres monuments des arts et d'instruction qui leur appartenaient.

Les hôtels de la noblesse de Sens et les châteaux du district contenaient plus de 40 000 volumes et de nombreux objets d'art. Le Père Lairé étoit tout désigné pour exécuter les nouveaux travaux ordonnés par la Convention. Au besoin, l'abbé Grégoire l'aurait désigné, car il savoit qu'un arrêté ayant été pris par le district de Sens pour la destruction des chartes, (le citoyen Laire) zélé pour la gloire des arts avoit fait défoncer les tonnes qui les contenaient et allaient être livrées aux flammes et qu'il en avoit lui-même retiré les pièces intéressantes et notamment la Chronique de Vézelay (1) qui provenoit du doyen Fenel. Il savoit encore que si le citoyen Laire n'avoit pu empêcher l'armée révolutionnaire, à son passage à Sens, de détruire le beau mausolée du cardinal-chancelier Duprat, c'étoit du moins à lui qu'on devoit la conservation de quatre

(1) Ce manuscrit a été emporté par le Père Laire à Auxerre. Il est coté sous le n° 227.

xii^e siècle. Parchemin, 187 feuillets. Il avoit appartenu au doyen Fenel et faisoit partie de sa donation au Chapitre métropolitain.

précieux bas-reliefs qui sont intacts et que nous pouvons admirer dans une des chapelles de la métropole (1).

Le *Magasin encyclopédique* de Millin (tome III, p. 442, an III de la République) donne un bon article du P. Laire intitulé : *Recherches et observations historiques sur un monument des arts qui existait dans l'église de Sens et détruit au XVIII^e siècle*. C'est la description du tombeau de Duprat. Il serait à reproduire ainsi que quelques pages dont je possède une copie dans un Recueil formé par M. Th. Tarbé et qui a pour titre *Recherches sur un ouvrage en mosaïque et une petite statue de cuivre trouvée à Sens en 1791 par les ouvriers employés à la plantation de la nouvelle promenade*. Il y est incidemment question de la mosaïque de la maison des (ci-devant Annonciades) que le citoyen Tarbé, acquéreur de cette maison, avait soigneusement fait recouvrir sans être endommagée et qui est celle que notre président M. Gustave Julliot, a dessinée en 1878.

Aux livres, monuments, chartes et objets d'art provenant des établissements religieux susindiqués, le citoyen Laire fut donc chargé de réunir les collections des condamnés à mort et des émigrés.

La plus importante était encore celle du cardinal de Loménie de Brienne même après la vente du mois de mars 1792. Ses livres devaient avoir été réunis à ceux des archevêques, ses prédécesseurs, car il est certain qu'une bibliothèque existait à l'archevêché avant son arrivée. Je lis, en effet, dans le testament de M^{sr} Lau-

(1) Rapport du Père Laire au district de Sens, du 18 brumaire an III.

guet, mort en 1753, cette clause relative à ses livres :
« Je veux et entends que ma bibliothèque reste dans l'état où elle est pour l'usage de mes successeurs. Je veux que mes armes soient mises sur chaque volume, ainsi que j'ai déjà commencé à le faire faire et qu'à ma mort, à la diligence de mes exécuteurs testamentaires, il soit fait un catalogue des livres qui la composent pour que lesdits livres ne puissent être détournés par mes successeurs.

Le successeur de M^{sr} Languet s'était noblement vengé de sa méfiance. Cette bibliothèque fut estimée 24 000 livres, mais la succession n'avait été acceptée que sous bénéfice d'inventaire et il eut fallu la vendre pour en payer les dettes si le cardinal de Luynes n'avait soldé de ses deniers les 13 600 livres restées.

L'accord intervenu entre M^{sr} de Luynes, M. Languet de Rochefort, président au parlement de Dijon, et les autres héritiers est de 1756. Cette bibliothèque ne pouvait toutefois pas être considérée comme l'entière propriété du cardinal, puisque Son Eminence n'avait remboursé qu'une partie de sa valeur.

Venaient ensuite les collections très riches et très remarquables de M. Planelli, marquis de Maubec, député de la noblesse du bailliage de Sens aux Etats Généraux de 1789, réunies au château de Thorigny. Le marquis avait émigré et servait dans l'armée des princes. Notre collègue, M. l'abbé Bouvier, dit avec raison que, dès 1789, M. de Maubec avait fait transporter une partie de ses livres en son hôtel Planelli, à Paris, mais il en était resté beaucoup au château avec les manuscrits, les archives, de nombreux ta-

bleaux et objets d'art. Dans sa lettre du 23 janvier 1793 aux administrateurs du département, le citoyen Laire dit « qu'il est occupé depuis trois semaines à faire enlever de ce château, au milieu des boues et pluies, 5 000 volumes, quantité de tableaux, gravures et monuments antiques. » J'ai lieu de croire que lors des restitutions accordées aux émigrés en vertu des lois et décrets des 9 floréal an IX, 6 floréal an X et 5 décembre 1814, le marquis de Maubec qui avait été nommé maréchal de camp en 1816, commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1823, et vivait encore en 1830 rentra dans la partie de ses biens non aliénés, mais il ne réclama pas sans doute ses objets mobiliers. Nous retrouvons plusieurs tableaux au musée de Sens et certains de ses livres et manuscrits à la bibliothèque d'Auxerre et à celle de l'école de médecine de Montpellier.

A la suite de ces bibliothèques, nous citerons celles de M. Megret de Sérilly, au château de Passy, de Megret d'Etigny en son hôtel à Sens, de M. de Montmorin, au château de Theil, de Madame de Canisy, à Saint-Pierre-le-Vif, du doyen Lhermitte de Champbertrand, de M. de Rossel et d'autres émigrés, à Sens.

Je n'ai pas l'état exact et complet de tous les livres et objets d'art qui entrèrent alors dans le dépôt confié au citoyen Laire, mais nous pouvons nous faire une idée de son importance. Je cite seulement deux pièces écrites de sa main et une signée de lui qui peuvent servir d'indication pour ce qui échet à la bibliothèque et au musée du chef de la famille de Loménie.

D'autre part, nous trouvons aux archives de l'Yonne :

1° L'inventaire des meubles et effets transportés de Passy outre les livres qui concernent les sciences et les arts déposés dans la bibliothèque et le chapitre.

2° Le catalogue des marbres, bustes, statues, bas-reliefs et inscriptions du district de Sens.

3° Le catalogue des gravures de Planelli et de la famille de Loménie.

Ces inventaires et catalogues ont été dressés par le P. Laire.

Enfin M. Auguste Bernard a donné dans le *Cabinet historique* (tome II), le catalogue également dressé par le Père Laire, des manuscrits confisqués sur le marquis de Maubec et emportés à Auxerre. Sur 42 numéros, 6 seulement sont restés à Auxerre, les autres sont à Lyon, Montpellier, Montbrison, Turin et à la bibliothèque nationale. Dix-huit paraissent perdus.

Je renonçais à déchiffrer l'état concernant les beaux-arts provenant du cardinal de Loménie et de sa famille lorsque je le fis voir à notre collègue M. le commandant Balézeaux, qui, plus patient, s'est chargé non seulement de lire, mais de copier le travail hâtif du Père Laire. Je puis, grâce à son obligeant concours, résumer ce qui vint à la bibliothèque de Sens de cette famille, c'est-à-dire environ 9600 volumes, dont nombre d'éditions princeps ou rares, 330 cartons et 400 portefeuilles remplis de pièces fugitives.

C'était le produit de la confiscation de Sens. Pour nous rendre compte de ce qu'aurait été la bibliothèque formée par le Père Laire pour le cardinal, il faut nous

rappeler que le lundi 12 mars 1792 et jours suivants avait eu lieu une vente : 1° des éditions du xv^e siècle pour laquelle l'Index du Père Laire servit de catalogue ; 2° « des superbes livres imprimés par les Baskerville, Ibarra, Didot et Boloni, des meilleures et plus belles éditions des auteurs classiques, grecs, latins et françois, » dont Guillaume de Bure, l'ainé, rédigea le catalogue. Le nombre des ouvrages vendus fut de 1371, celui des exemplaires retirés de 58 et le produit de la vente fut de 106 324 livres 19 sous.

Une seconde vente eut lieu à Paris, maison de Brienne, rue Saint-Dominique, trois ans après la mort du cardinal, du 26 août au 20 septembre 1797, suivant un catalogue dressé par Maugé, contenant 2754 numéros. Le libraire prévenait, dans un avertissement où il osait rendre justice au goût éclairé du cardinal et du Père Laire, qu'en dehors des numéros indiqués on vendrait en surplus non décrit et que ce surplus « contenoit certainement plus de la moitié des livres à vendre et en renfermoit beaucoup qui auroient mérité place dans le catalogue. »

L'importance de la bibliothèque du cardinal m'a entraîné à une digression qu'excuse la part prise par le Père Laire à sa formation. Revenons à cette année 1794, qui devait augmenter si sensiblement la bibliothèque du district et faire entrer dans le Musée qu'il avait à improviser tous les objets d'art et de luxe qui ornaient la demeure du cardinal, les châteaux et les hôtels des nobles exécutés ou émigrés.

Le Père Laire procédait aussi régulièrement qu'il le pouvait, travaillant seul. Il dressait des états des objets

qui devenaient, par suite des décrets de la Convention, des biens nationaux. Celui des objets de Saint-Pierre-le-Vif est de sa main. En le rapprochant des catalogues des marbres, bustes, statues, bas-reliefs et inscriptions du district de Sens, qui sont aussi de lui, nous saurons ce que fut le Musée de Sens, du moins jusqu'au jour où M^{me} de Sérilly, qu'on croyait avoir été guillotinée le 10 mai, apparut comme un spectre aux magistrats sénonais, venant en son nom et au nom de ses enfants réclamer les objets enlevés de Passy.

Je donnerai ici la copie textuelle de l'état des effets transportés de Saint-Pierre-le-Vif dans la bibliothèque et le Musée, puis celle du catalogue des marbres, bustes, etc., sachant que plusieurs de ces objets sont encore au Musée, tandis que d'autres ont été restitués soit aux familles au détriment desquelles ils avaient été confisqués, soit à diverses églises et notamment à l'église métropolitaine. Dans une marge de ce second état, j'indique les provenances d'après le Père Laire qui connaissait beaucoup de ces objets pour les avoir acquis en Italie; dans une autre, j'indique dans la mesure du possible le sort des objets mentionnés. Je ne puis qu'ébaucher ce travail.

ETAT DES EFFETS

TRANSPORTÉS DE SAINT-PIERRE DANS LA BIBLIOTHÈQUE

ET LE MUSÉE DU DISTRICT DE SENS

Y COMPRIS TOUS LES LIVRES, GRAVURES ET MARBRES

PORTÉS SUR L'INVENTAIRE GÉNÉRAL

FAIT PAR LE DISTRICT

CHAMBRE DU COADJUTEUR

- 1^o Une sphère, un globe céleste et un planisphère ;
- 2^o Un portefeuille renfermant quelques études de dessin ;
- 3^o Une petite boîte contenant un jeu d'enfant en ivoire.
- 4^o Un trépied en jaune antique avec son piédestal ;
- 5^o L'Hermaphrodite, marbre de Carrare ;
- 6^o Le Laocoon en bronze ;
- 7^o Petit enfant, marbre de Carrare ;
- 8^o Coupe d'albâtre oriental ;
- 9^o Coupe en améthiste ;
- 10^o Coupe en pierre factice. couleur cendre ;
- 11^o Vase servant aux sacrifices, antique et en marbre de Paros ;
- 12^o Buste d'Homère en marbre ;
- 13^o Un piédestal en marbre, de Carrare, sans statue ;
- 14^o Une Diane en plâtre, couleur de rose, avec son bocal ;
- 15^o Les cinq livraisons de l'*Anatomie*, de VING D'AZIR.
- 16^o Trente et une gravures, tant grandes que petites, sous glace, avec une autre bordure et sa glace sans gravure ;
- 17^o Une petite échelle dans la garde-robe.

CHAMBRE DE LA CANISY

- 1^o Une petite commode à plusieurs tiroirs ;
- 2^o Six petits tabourets et un plus grand en maroquin vert ;
- 3^o Douze plâtres placés sur les armoires de la bibliothèque ;
- 4^o Trente gravures et dessins, tant grands que petits ;
- 5^o Une grande coupe à l'antique et deux roses en albâtre, dont un cassé et l'autre en albâtre fleuri ;
- 6^o Un pot à eau dans le goût toscan ;
- 7^o Huit pièces des loges de Raphaël, enluminées et sous glaces, avec huit petites peintures dans le goût toscan ;
- 8^o Cinq petites boîtes de médailles souffrées ;
- 9^o Une petite écritoire en porcelaine blanche ;
- 10^o Deux boîtes pleines de couleurs pour peindre à la détrempe.

CHAMBRE N^o 6

- 1^o Quinze cartons remplis de pièces fugitives ;
- 2^o Huit plans et dessins de villes sous glace et une mosaïque ;
- 3^o 350 cartons en bois, façon de livres, remplis de pièces.

CHAMBRE N^o 3

Quatre cents portefeuilles et dix-sept cartons remplis de pièces fugitives.

CHAMBRE N^o 4

Dix grandes gravures de Vernet sous glaces et les vues du palais de la czarine et place de Moscou et de la Newa, en douze pièces gravées sur satin et cadre noir ;

Grande commode.

DANS LA GALERIE

Vingt et un rouleaux de plans et cartes géographiques, avec douze volumes de vues et gravures italiennes ;

Le plan de Versailles et ses environs ;

Deux cartes ;

Minerve voyageant dans le désert. La mort de Germanicus et deux copies d'après Vanloo. En tout, quatre grandes gravures ;

La grande bibliothèque qui s'y trouvait avec sa pendule a été placée dans le district.

CHAMBRE DE LA DROUIOT

- 1^o Un feu, chenets, porte-pincettes, soufflet et un petit balai ;
- 2^o Une table de toilette ;
- 3^o Une chiffonnière ;
- 4^o Cinq gravures d'après le Vernet.

CHAMBRE DES ENFANTS

Une cheminée à l'anglaise et une gravure en rouleau sur satin ;

Un portefeuille renfermant quelques dessins.

CHAMBRE DE L'ÉVÊQUE

- 1^o Un cylindre à lisser le papier, avec sa table en bois d'acajou ;
- 2^o Deux vases en albâtre ;
- 3^o Une petite table à pupitre ;
- 4^o Un fauteuil en paille et six chaises de même ;
- 5^o Une petite commode peinte ;
- 6^o Quatre petits animaux en bronze pour placer sur un bureau ;
- 7^o Un bureau en façon acajou ;
- 8^o Une échelle roulante ;
- 9^o Toutes les tablettes des bibliothèques et deux paires de rideaux de coton.

CHAMBRE DE LA VIEILLE LOMÉNIE

1^o Quatorze gravures, grandes et petites, sous glaces et bordures ;

2^o Trois petites médailles et monnaies dans une petite table ;

3^o Sur la cheminée : deux petites figures, sous bocal, en biscuit, un pot à fleurs en émail, un petit portrait de la famille de Loménie, une Vierge donnant un raisin à son enfant, une tête en relief par du Bouchet, une petite miniature en portrait de fantaisie ;

4^o Un petit marbre en albâtre (*sic*) pour mettre sur le papier ;

5^o Quatre petites figures en biscuit et deux petits bustes de même placés sur la cheminée ;

6^o Un chandelier à trois branches en émail allemand ;

7^o Quatre pièces des loges de Raphaël sous glace ;

8^o Portrait du cardinal de Loménie ;

9^o Une Vierge, peinte par le Fiamingo ;

10^o Un saint François, peint par le Guide ;

11^o Une bordure avec sa glace sans estampe ;

12^o Une horloge à secondes avec sa cuvette ;

13^o Un fauteuil de paille ;

14^o Dix portes feuilles et livres d'estampes ;

15^o Henri IV et Sully, en bronze, sous glace avec bordure en écailles ;

16^o Une table, représentant les 120 espèces de marbre ;

17^o Trois tableaux de famille ;

18^o Un baromètre très gros, mais dont le tube a été cassé par les commissaires ;

19^o Un rouleau de parchemin pour relier les livres ;

20^o Une petite armoire, avec rideaux de satin vert, provenant de la galerie ;

21^o Une grande échelle roulante provenant de la galerie.

Lequel état reconnais et certifie véritable et tous les objets ci-dessus reconnais avoir déposé dans le Musée et Dépôt du District de Sens, le 4 fructidor. A Sens, l'an II^e de la République.

LAIRE, *biblioth^{re}*.

Il serait inutile et trop long de transcrire l'inventaire dont il est question ci-dessus dressé par le District et écrit de la main du P. Laire, parce qu'en dehors des 9 600 volumes et des 730 cartons et portefeuilles remplis de pièces, c'est la répétition de la description des objets indiqués dans l'état ci-dessus et que nous retrouvons ces objets plus amplement décrits dans le catalogue suivant.

CATALOGUE DES MARBRES

BUSTES, STATUES, BAS-RELIEFS ET INSCRIPTIONS

DU DISTRICT DE SENS

1^o Un buste d'Homère, de de hauteur, en marbre de Carrare. — *Loménie*.

2^o L'hermaphrodite copié sur l'antique du palais Borghèse, en marbre de Carrare. — *Loménie*.

3^o Un trépied sacré, en marbre antique, trouvé dans une fouille près de Rome, d'un excellent goût et bien conservé. — *Loménie*.

Il a été payé fort cher en Italie.

4^o Piédestal, en marbre de Carrare, fait à Paris, pour placer le trépied, orné de bas-relief. Il est de figure ronde, de de hauteur. — *Loménie*.

5^o Vase antique destiné aux sacrifices, orné de sculptures d'un bon goût, en marbre blanc, de pouces de diamètre. — *Loménie*.

6^o Une urne cinéraire d'un goût antique, mais moderne, en marbre de , de pouces de diamètre. — *Loménie*.

7^o Cinq vases d'albâtre, imités de l'antique, mais modernes. — *Loménie*.

Achetés chez Mitaly, à Livourne, en 1729, ayant pouces de hauteur.

8^o Un plat ou coupe plate antique, d'albâtre oriental, placé sur un piédestal de pouces de diamètre. — *Loménie*.

9. Une autre coupe ou plat en pierre factice ou lave de volcan, couleur de cendres, ayant de diamètre. — *Loménie*.

10^o Un petit buste d'enfant, en marbre de Carrare, de 9 pouces de hauteur (moderne). — *Loménie*.

On m'a dit être un portrait du Titien enfant.

11^o Une coupe en améthyste placée sur son piédestal. Elle a 3 1/2 pouces de hauteur et 4 1/2 de largeur. — *Loménie*.

Elle a été payée, à Venise, 600 livres.

12^o Une urne cinéraire antique et romaine, sans inscription, assez bien réparée, ainsi que les génies et bas-reliefs. Elle est surmontée de son couvercle, ayant 10 pouces de hauteur et 10 de diamètre, et de largeur égale dans le haut comme dans le bas. — *Planelli*. (*Musée de Sens*.)

Cette urne a été trouvée dans des fouilles près de Lyon et achetée par Planelli, dit de Maubec, émigré. — *Note du Père Laire*.

Je pense que cette urne est celle que M. Duflot indique sur le catalogue actuel du Musée, sous le n^o 72. et que Millin signalait en 1804 :

« Entre les croisées, sur son socle de stuc, est une urne antique de marbre : elle est ronde, avec des rudentures en spirales, comme on en voit sur plusieurs sarcophages. Devant est une tablette pour y placer une inscription ; aux côtés de la tablette sont des génies ailés, qui, sans doute, tenaient des flambeaux renversés, signes du deuil et de la mort ; on en voit encore les rudimens. Le couvercle est également rudente en spirale et terminé par un bouton, qui est de restauration. Cette urne a été trouvée dans le Rhône : M. de Brienne coadjuteur de Sens en avait fait l'acquisition. »

Il y a ici contradiction. Le P. Laire dit que l'urne provient du marquis de Maubec ; Millin, sans doute, d'après MM. Roger et Tarbé, dit qu'elle vient de M. de Loménie, le coadjuteur, qu'il nomme à tort de Brienne. Je pense qu'il faut s'en tenir à l'attribution du P. Laire, qui dressait les inventaires et connaissait parfaitement les objets d'art du cardinal et de sa famille.

BRONZE ET CUIVRE

13^o Une inscription antique, sur marbre, trouvée près de Lyon, et expliquée dans une dissertation. — *Planelli*.

A été gravée. Le cuivre est également ici. — *Note du Père Laire*.

1^o Le groupe de Laocoon, en bronze, de pouces de hauteur et de largeur, placé sur un piédestal en marbre de Carrare. — *Loménie*.

2^o Deux petits chiens couchés sur un champ, le tout en bronze, de cinq pouces de largeur. — *Loménie*.

3^o Deux bas-reliefs en ovale et un bronze doré représen-

tant Henri IV et Sully, montés dans des bordures d'écaillés. — *Loménie*.

4^e Un chat et un chien en bronze doré d'or moulu, avec de charmantes bordures et cartouches, le tout en deux pièces placées sous deux bocaux.

Les deux animaux n'ont d'autre mérite que la richesse de la dorure, mais la délicatesse des ornements les rend intéressants.

5^e Deux candélabres présentant deux figures en bronze placées sur chacun un piédestal et portant chacun une touffe ou girandole en fleurs de lys au milieu desquels se plaçaient trois bougies.

Mauvais goût. — *Note du P. Laire*.

6^e Un et Apollon, petit bas-relief en bronze coulé ;

7^e Repos d'Endymion, bronze bas-relief ;

8 Autre petit bas-relief représentant une *fiction* poétique, fait en bronze coulé (1).

PLATRES

Une Diane, de Houdon, placée sous un bocal ;

Six petites statues en biscuit de porcelaine de Florence, de neul pouces de hauteur ;

Deux bustes d'un pied de hauteur, un représentant une vestale et l'autre un philosophe, en biscuit de Florence (2).

TABLEAUX

1^o Une sainte Famille, de Raphaël (original ou copie), question difficile à décider en raison de la beauté et de la hardiesse qui y règnent. Son nom est écrit ou peint sur le bord de la robe de la Vierge (3).

Ce tableau fut donné aux Bénédictines de Saint Antoine-lez-Sens par la reine Jeanne, fille de Louis XI

Ce tableau pouvait avoir 3 pieds 6 pouces dans son principe, mais les religieuses, pour l'adapter à un local, l'avaient fait agrandir par un peintre

(1) Provenance non indiquée.

(2) *Ibid.*

(3) Bénédictines de Saint-Antoine-lez-Sens. Musée de Sens.

qui, avec de la draperie et de l'architecture, a rempli le surplus et l'addition qui en tout est de 5 pieds 9 pouces. — *Note du P. Laire.*

Au sujet de ce tableau qui est fort remarquable, je copie ici la mention du catalogue du Musée actuel de Sens :

Raphaël, le plus grand peintre du temps moderne, né à Urbino en 1483, mort en 1520.

N^o 106. SAINTE FAMILLE

Toile. Hauteur, 1 mètre; largeur, 0^m 30

On lit sur la bordure du vêtement de la Vierge :

Raphael Urbinas pingebat 1518 et « Romæ. »

Ce tableau un peu moins grand que celui du Louvre lui ressemble cependant, sauf quelques détails de fond ; l'espace qui entoure les personnages est plus étendu, à droite au-dessus de saint Joseph se trouvent des draperies qui n'existent pas dans le tableau du Louvre.

Le Père Laire nous a expliqué que le tableau avait été agrandi avec de la draperie et de l'architecture. Il peut être pour le reste un original ou une copie. Dans ce cas, le copiste aurait reproduit jusqu'à la signature qu'on peut lire dans la bordure du vêtement de la Vierge.

Je remarque, d'autre part, que Millin (*Voyage dans les départements du Midi*, t. I, p. 59) dit avoir vu à Sens, en 1804, « une Sainte-Famille qui passe pour être de Raphaël et qui n'est qu'une copie qu'on attribue à Mignard. » Assurément il s'agit du même tableau et il n'en conteste pas la beauté.

Je crois que le Père Laire a raison de voir un anachronisme dans l'attribution bénédictine qui fait de ce tableau un don de la reine Jeanne de France, fille de Louis XI.

Cette sainte reine, née en 1464, morte en 1505, avait épousé le duc d'Orléans, depuis Louis XII, qui la répudia en 1498. Elle fut la fondatrice de l'ordre des Annonciades dont un couvent existait à Sens. Si le tableau est de 1518, il ne peut être un don de cette reine, encore moins si c'est une copie faite par Mignard, né en 1608 et mort en 1668.

Quoi qu'il en soit, cette toile est une des belles pièces du Musée de Sens.

2^o Un saint François, peint par Guido Reni, tableau de 24 sur 18 pouces de largeur, d'une parfaite conservation. — *Loménie.*

Acheté à Nice pour 15 louis d'or. — *Note du P. Laire.*

3^o Une Sainte-Famille, peinte sur cuivre, par Denis Calvaert, appelé le Fiamingo et maître du Guide. — *Loménie.*

Tableau très frais, de 18 pouces de hauteur sur 13 de largeur.

Payé, à Florence, 32 louis d'or.

4^o Portrait, par le Titien, d'un enfant s'amusant avec un petit chien. — *Loménie*.

Copie très bien faite dont l'original existe à Florence dans le palais Strozzi. Cette copie a été faite par Gianini à Florence en 1789. Trois pieds et demi de hauteur.

5^o Portrait de la famille de Loménie, peint par Danlo (lisez Danloup). — *Loménie*.

Tableau, *per traverso*, de 22 pouces de large sur 14 de hauteur

6^o Portrait d'une femme, peint par Danlo (lisez Danloup). Elle est peinte instruisant son enfant et dessinant. — *De Sé-rilly*.

7^o Portrait d'un homme ayant une jambe sur un tabouret, peint également par Danlo, de 1 pied de haut. — *De Sé-rilly*.

8^o Une tête de caractère de deux pieds de hauteur. — *Planelli*. — *Musée de Sens*.

Derrière, on lit l'inscription qui suit : « Ce tableau est de Salvator Rosa et a été vendu par le sieur de Saint-Germain, qui l'avait acheté du prince Carracioli en 1680. » — *Note du Père Laire*.

Ce tableau est au Musée de Sens. Le catalogue actuel porte ce qui suit : « Rosa (Salvator), célèbre peintre italien, né en 1615, à l'Arenetta, près de Naples, mort à Rome en 1673. »

N^o 110. TÊTE DE GUERRIER

Toile : hauteur, 0^m63 ; largeur, 0^m48

9^o Une vierge tenant son enfant, assistée de saint Joseph, de saint Etienne et de saint François de Paule. — *Planelli*. — *Musée de Sens*.

Tableau assez beau, mais un peu endommagé, au bas duquel on voit ce chiffre : G. pinxit 1649. Il est carré et de 16 pouces. — *Note du Père Laire*.

Je crois que ce tableau existe encore au Musée de Sens et porte le n^o 119.

Le catalogue est ainsi conçu :

Auteurs inconnus

Ecole française

119. — Saint Joseph, saint Dominique et saint Laurent adorant l'Enfant-Jésus placé sur les genoux de la sainte Vierge.

Saint Laurent, qui a son gril à ses pieds et qui porte la palme du martyre, semble parler à la sainte Vierge. L'Enfant-Jésus se penche dans les bras de saint Dominique et saint Joseph, qui se tient en arrière, contemple cette scène de tendresse.

Ce tableau est signé : G. pinxit 1669

Hauteur, 0^m 41 et largeur, 0^m 38.

A première vue on pourrait croire qu'il ne s'agit pas du même tableau, mais le doute n'est pas possible. Le Père Laire a pris saint Laurent pour saint Etienne, n'ayant pas remarqué le gril signalé par M. Duflot. Il s'est aussi trompé, prenant saint François pour saint Dominique.

Reste la date. Le Père Laire a lu : 1649 ; M. Duflot : 1659. La vérification est facile.

10^e Petit tableau, de 10 pouces, représentant deux têtes de filles adossées. — *Planelli*. — *Musée de Sens*.

Une main ancienne a écrit derrière : « Comme le Titien de M. le Blant. » — *Note du Père Laire*.

Ce tableau est au Musée de Sens, n^o 98.

Le catalogue de M. Duflot indique :

Lenain (Louis), né à Laon, vers la fin du xvi^e siècle, mort à Paris, le 23 mai 1647, membre de l'Académie de peinture.

N^o 98. — Tête de jeune femme. Étude.

Le Père Laire n'avait pas vu la signature de Lenain.

11^e Petit tableau présentant la tête d'un moine dominicain, peint sur bois. — *Planelli*. (*Musée de Sens*.)

De 10 pouces de hauteur. Il a été acheté trente livres. — *Note du Père Laire*.

Je crois pouvoir rapprocher de ce numéro ce qu'énonce M. Duflot dans le catalogue du Musée actuel de Sens pour le n^o 102 :

Murillo (Bartholomeo Esteban), l'un des plus célèbres maîtres de l'Ecole espagnole, né à Séville, en 1618, mort dans la même ville en 1682.

102. — Tête de moine.

Peinture sur bois. Haut, 0^m 24, larg. 0^m 21.

Des deux numéros, celui du Père Laire et celui de M. Duflot sont bien une peinture sur bois. Tête de moine. Les dimensions sont les mêmes. Le Père Laire ne donne pas le nom de Murillo, mais il ne faut pas oublier qu'il faisait ses inventaires hâtivement et qu'une signature lui ayant échappée a pu être lue par son continuateur.

12^e Un saint Ignace, jésuite peint en miniature par Sinson

de Massa, en 1687. Figure ovale de six pouces de hauteur.
— *Planelli* (?).

13^o Une marine. Tableau de nuit. *Per traverso* de 24 sur 18 de hauteur.

Derrière on lit : *Tempesta pinxit Romæ*. — *Panelli*. (*Musée de Sens*.)

Ce tableau est au Musée de Sens.

M. Duffot le porte au catalogue avec la mention suivante :

Tempesta. (Peter Molyn), né à Haarlem, en 1629, mort à Picenza, en 1701.
(Ecole italienne.)

N^o 113. — Eueil et clair de lune près d'un volcan.

Paysage maritime. Haut. 0^m 51, long. 0^m 67.

Signé derrière : *Tempesta pinxit Romæ*.

14^o Mercure tenant la pomme devant Jupiter et en présence de Junon, de Vénus et de Pallas. — *Planelli*.

15^o Paris donnant la pomme à Vénus. — *Planelli*.

Tableau assez frais mais sans mérite, ainsi que son pendant, sous la n^e 14.

16^o La conversation espagnole. — *Loménie*.

Copie de Vanlo (lisez Vanloo).

Haute de cinq pieds.

17^o La lecture espagnole. — *Loménie*.

Copie de Vanlo.

Hauteur : cinq pieds.

18^o Un saint François recevant les stigmates et, à côté de lui, un livre placé sur une tête de mort. — *Augier*.

Tableau sur bois ayant encore conservé un coloris assez vif. Il est d'un bon maître.

De deux pieds et demi de large.

19^o L'incrédulité ou Thomas mettant le doigt dans la plaie de son maître. — *Planelli*. (*Cathédrale de Sens*.) (?)

Tableau original composé de quatre personnages. Tableau d'un bon maître, mais ayant besoin d'être réparé. — *Note du Père Laire*.

Ce tableau est peut être à la cathédrale. Dans son opuscule sur le Trésor de l'Eglise métropolitaine, M. Th. Tarbé cite onze tableaux, dont un que l'on dit être un original de Valentin, représentant l'incrédulité de saint Thomas.

Valentin (Jean de Boullongne dit), peintre, né à Coulommiers, en 1601, mort en 1634. Le musée du Louvre a sept tableaux de cet artiste.

20^e Un tableau représentant une chasse. La figure principale est d'une femme en casaquin montée sur un cheval blanc et tournant le dos.

Ce tableau est de 4 pieds de largeur sur 3 de hauteur.

Tableau original — *Note du Père Laire*.

Ce tableau faisait encore partie du Musée de Sens, qui était alors dans une des salles du collège, sous la garde de M. l'abbé Roger, lors du passage à Sens de Millin, en 1804. Il le cite : « On remarque une chasse de Vonwermans. »

Je ne le trouve plus mentionné au catalogue actuel.

21^e Un saint Jérôme ou un hermite (*sic*) feuilletant un vieux manuscrit de parchemin. — *Loménie*. (*Musée de Sens*.)

Ce tableau présente une tête d'un caractère expressif et par sa grandeur et elle développe parfaitement ce qu'une tête grecque peut présenter d'expressif et des traits bien marqués. — *Note du P. Laire*.

Je crois pouvoir rapprocher cette description un peu confuse de ce qu'écrit M. Duflot dans le Catalogue du Musée actuel :

Auteurs inconnus

Ecole hollandaise

N^o 128. ANACHORÈTE

Toile : haut., 0^m 40 ; larg , 0^m 30

Un religieux dans un endroit très sombre est appuyé sur un petit monticule qui supporte un livre de prière ouvert. Le religieux le parcourt avec attention.

22^e Tableau de 5 pieds et demi, représentant une Minerve ou l'Architecture voyageant dans un désert rempli de fragments de colonnes et de chapiteaux, précédée d'un génie détruisant les animaux venimeux qui se rencontrent devant elle, et à côté un temple d'Appolon calqué sur le modèle du temple de la Sibille qui se voit à Tivoli. Ce tableau, excellent pour l'imagination et la composition, est faible dans le dessin et la peinture. — *Loménie*.

23^e Un grand tableau, de 6 pieds de largeur sur 4 1/2 de hauteur, représentant la mort de Germanicus dont l'original se trouve à Rome au palais Barberin, peint par le Poussain (*sic*). — *Loménie*.

Ces deux tableaux (n^{os} 22 et 23) figurent à l'état des objets transportés de Saint-Pierre-le-Vif dans le Musée du district, mais ne se trouvent pas plus au Musée actuel que les deux copies de Vanloo.

24^e Le portrait de Simphorien Champier (illustre lyonnais), peint sur bois, de l'hauteur de 7 pouces. — *Planelli*.

Ce portrait ne se trouve plus à Sens. Peut-être a-t-il été enlevé avec les manuscrits et les livres lors de la rafle opérée à Sens, Auxerre et Troyes par le fameux Prunelle. Toutefois ce serait postérieurement à la première visite, car Millin a vu au petit musée sénonais, en 1801, « un portrait de Symphorien Champier, peint en 1510. »

25^e Un petit portrait de 6 pouces, peint par Largillière, mais voulant le rétablir on l'a endommagé. — *Augier*.

M. Dutilot n'indique au catalogue aucun tableau de Largillière.

26^e Petit portrait, également peint sur bois, de 5 pouces d'hauteur. C'est celui de la mère de l'amiral de Coligny. — *Planelli*.

Ce portrait ne me semble plus être au Musée de Sens, mais il en faisait encore partie lors de la visite de Millin, qui a vu : « Un portrait d'un élève de Lebrun, peint par cet habile maître, et un portrait de Louise de Montmorency, mère de l'amiral de Coligny. »

Quand ces portraits ont-ils disparu ?

27^e Un calvaire, peint sur bois. Tableau de 3 pieds 4 pouces de largeur. Original très ancien, il conserve toute sa fraîcheur, outre les trois croix, plus de 500 têtes placées en amphithéâtre avec une variation d'attitude bizarre et singulière en rendent le coup d'œil charmant. — *Musée de Sens*.

Je crois que ce tableau, dont le Père Laire, n'indique pas la provenance, est au Musée de Sens.

Le catalogue de M. Dutilot porte, page 43 :

Auteurs inconnus

Ecole française

N^o 125. LA PASSION

Hauteur, 1^m 03 ; largeur, 0^m 74

Le Christ descendu de la Croix est entouré de sa mère et des saintes femmes.

M. Millin avait vu au collège « une Passion dans le style de Lucas de Leyde qui paraît être du temps de François I^{er}. »

28^e Un Christ de 6 pieds et demi d'hauteur qu'on dit être de van Dick. — *Religienses de Nevers*.

Je crois qu'il s'agit du beau Christ qui était encore ces années dernières dans la chapelle des Religieuses de Nevers, au faubourg Saint-Antoine.

29° Un tableau représentant saint Germain, peint par Parrocel en 1777. — *Cathédrale de Sens*.

6 pieds de hauteur.

M. Th. Tarbé dit que dans la chapelle Saint-Germain « le tableau placé sur l'autel représentant saint Germain est de Parrocel, » mais cette chapelle a été démolie par M. Lance et le tableau probablement placé ailleurs. Il avait été donné par Mgr Nicolas de Livry, évêque de Callinique et dernier abbé de Sainte-Colombe, qui avait fait décorer cette chapelle en 1778.

30° Un tableau représentant saint Thomas de Cantorbéry se présentant devant le pape et les cardinaux, peint par Bonnier, à Paris. — *Cathédrale de Sens*.

Ce tableau a été remplacé dans la chapelle de Saint Thomas de Cantorbéry au-dessus de l'autel.

Voici ce qu'en dit M. Th. Tarbé :

« Dans la chapelle de Saint-Thomas de Cantorbéry est un excellent tableau de Bonnier, où cet artiste a représenté une entrevue de l'archevêque avec le pape Alexandre III, en présence de Hugues de Toucy, prélat de l'Eglise de Sens. Thomas Becket, pour se soustraire aux persécutions de Henri II d'Angleterre, et le Saint-Père, pour éviter celles de l'empereur Frédéric Barberousse, s'étaient réfugiés à Sens en 1163. Le tableau représente le fait suivant :

« Saint Thomas ayant rendu compte au pape des contrariétés qu'il éprouvait pour soutenir les intérêts de l'Eglise, tira de son doigt son anneau pastoral et le remit au Saint Père, en le priant de vouloir bien recevoir sa démission, se déclarant indigne d'un poste si éminent ; mais le pape remplaça lui-même l'anneau au doigt du prélat et l'exhorta à continuer de combattre avec courage pour les droits du Seigneur. »

31° Un capucin lisant. Tableau original de 13 pouces d'hauteur sur 11 de long.

Ce tableau est très endommagé et s'écaille. La tête et les mains sont encore bien conservées et ont été travaillées avec le plus grand soin. On y lit : De Bocke. Serait-ce Crispin de Bock d'Anvers ? — *Note du P. Laire*.

32° Un maître de pension donnant des leçons à ses écoliers.

Copie de 17 pouces sur 13 de hauteur.

TABLEAUX PROVENANT DE PASSY

33^o Tableau de paysage de 2 pieds 8 pouces de largeur sur 2 pieds 4 de hauteur. — *De Sérilly.*

Ce tableau est moderne mais de bonne main ; on trouve au bas ces deux lettres : M. A.

34^o Un autre tableau de paysage qui paraît être du même que le n^o 33, de 2 pieds 3 pouces de largeur sur 2 pieds de hauteur, très frais et très agréable. — *De Sérilly.*

35^o Autre tableau de paysage de 23 pouces de longueur et 18 de hauteur, au bas duquel on lit : D. F. 1790. — *De Sérilly.*

Serait-il de Dupont ou de Danloup, qui a travaillé longtemps pour cette famille de Sérilly.

36^o Autre de tableau de paysage du même maître que les n^{os} 33 et 34, ayant 18 pouces de longueur sur 14 de hauteur. — *De Sérilly.*

37^o Autre tableau de paysage de 2 pieds 4 pouces de longueur sur 23 de hauteur, du même maître le n^o 35. — *De Sérilly.*

38^o Autre tableau de paysage de 18 pouces de longueur sur 13 de hauteur, du même maître que les n^{os} 35 et 37. — *De Sérilly.*

39^o Portrait au pastel du célèbre Lavater, très beau et très frais, sous glace, ayant 2 pieds de hauteur sur 18 pouces de long. — *De Sérilly.*

40^o Un grand tableau de portrait peint dans le goût de Largillière.

Celui de Mégret d'Eligny et de Sérilly qui était avec Charles XII, roi de Suède, à la journée de Stralsund.

Ayant 40 pouces de hauteur sur 34 de largeur.

41^o Autre tableau de l'Ecole flamande, très beau et très bien conservé, ayant 30 pouces de largeur sur 24 pouces de hauteur, représentant une marchande volaille. La femme est à droite avec une hotte derrière son dos, le vieux marchand

est assis et un jeune homme à côté de lui, le chapeau bas.
— *De Sérilly.*

Ce tableau n'est pas du Teniers, mais d'un très grand maître.

42^o Un tableau de la famille de Sérilly peint par Danloup.
Il a 24 pouces de hauteur. — *De Sérilly.*

43^o Un portrait de 22 pouces 8 de hauteur, peint par Sablis, à Lyon, en 1790. — *De Sérilly.*

44^o Une petite vierge tenant son enfant, peint en miniature, de 5 pouces 8 de hauteur sur 4. — *De Sérilly.*

45^o Une nativité peinte en miniature, en figure ovale, mais après Vouet, de 9 pouces de diamètre. — *De Sérilly.*

46^o La fuite en Egypte, miniature et copie servant de pendant au n^o 45. — *De Sérilly.*

En dehors de cet état, le Père Laire avait rédigé un *Inventaire des meubles et effets transportés de Passy, outre les livres qui concernent les sciences et les arts, déposés dans la bibliothèque et le Chapitre*. A cet inventaire qui comprend 37 + 2 numéros double, 14 et 15, figurent les tableaux ci-dessus décrits, mais en plus :

Sous le n^o 7, une petite miniature montée dans un cadre en cuivre doré, présentant trois nymphes sortant du bain. Le Père Laire a noté que cette petite miniature lui avait été remise par le district qui l'avait inventorié avec les bijoux.

Sous le n^o 12, deux petites figurines égyptiennes en porphyre, montées sur albâtre.

Sous les nos 14 et 15, la grande table d'acajou du salon et son tapis qui fut placé sur la table du district.

Sous le n^o 31, un piédestal en ébène et en cuivre de l'appartement de M. de Montmorin.

Sous le n^o 32, les bustes de M. et M^{me} de Sérilly, en marbre, avec leurs piédestaux en bois.

Le n^o 33 est ainsi libellé : « Enlevé les meubles suivants de la chambre de M. de Sérilly : Un tableau de sa famille en petit. — Un tableau de jeune homme en pied. — Un très

beau dessin de l'entrée d'Alexandre à Babylone. — La femme du roi d'Angleterre, Charles, gravure de Shange. — Trois belles et grandes gravures anglaises. — Deux paysages en émail. — Deux copies de tableaux représentant la Nativité, montés en cuivre, de figure ovale. — Deux gravures suisses. — La Magdeleine de Le Brun. — Une grande tête de désolée, au crayon. — Seize petites figures de comédie, sous glace, avec bordures. — Quatre dessins de Danloup, dont deux d'une classe et deux de deux des enfants de M. de Sérilly, en ovale. — Une petite vierge avec son enfant (peinture). — Deux têtes d'une femme, en dessin, de 4 à 5 pouces. — Une troisième de même hauteur et sept autres petits dessins à la mine de plomb qui paraissent être de Danloup. — Deux dessins de Boucher et un de Huet. — Recueil d'estampes servant à la guerre de l'Amérique. »

Sous le n^o 15^{bis}, un christ en ivoire et un autre plus petit. Un de 8 pouces et l'autre de 5.

Il est vraisemblable que tous ces objets furent rendus à M^{me} de Sérilly, puisqu'un certain nombre et des plus remarquables devinrent la propriété de M^{lle} Aline Mégret de Sérilly, morte à Theil, en l'année 1864, et figurèrent à la vente après son décès. Cette demoiselle avait eu des frères qui durent, comme elle, avoir une part dans les objets de famille provenant de la succession de leurs parents. Par conséquent, les uns doivent être aux mains des héritiers de M. et M^{me} Sérilly encore existant, et les autres ont été dispersés lors de la vente après décès de M^{lle} Aline de Sérilly. Aucun ne semble être resté au Musée de Sens, mais on cite comme existant à la Cathédrale, sur le rétable de l'autel de la grande sacristie, une copie de la belle Madeleine, de Le-brun, qui se voyait autrefois au Val-de-Grâce, et qui était le portrait de la duchesse de la Vallière. Or, le Père Laire cite parmi les objets décrits sous le n^o 33 « la Madeleine de Le Brun. »

J'ai sous les yeux une affiche à la main de la vente mobilière après le décès de M^{lle} de Sérilly, annoncée pour les

22, 26 et 29 mai 1864, ajournée par suite de revendications de l'Etat, mais qui eut lieu définitivement le 8 avril 1866.

Les bustes, tableaux et portraits suivants y figuraient :

1^o Deux sculptures de marbre blanc : l'une, portrait de femme, signé : Houdon, 1782 ; l'autre, portrait d'homme non achevé, signé : Rigony, 1779. Nous savons ce qu'est devenu le buste de M^{me} de Sérilly, *de Houdon*. Il fait partie des collections laissées par sir Richard Wallace, qui l'a acheté fort cher. Une très bonne copie orne le salon de M. le marquis de Pange, neveu de M^{me} de Sérilly, qui a eu la bonté de la faire photographier et de me donner les épreuves de l'opuscule publié par moi en 1893.

Je ne crois pas qu'on sache ce qu'est devenu le buste de M. de Sérilly.

Un autre catalogue dressé par le Père Laire, n'est pas moins intéressant, c'est celui des gravures provenant des confiscations opérées au château de Thorigny, chez le marquis de Maubec, à Sens, chez M. Augier (1), à Saint-Pierre-le-Vif, chez les divers membres de la famille de Loménie.

Ce catalogue comprenait 165 numéros.

Peut-être un certain nombre de ces gravures se trouvent-elles soit à la bibliothèque, soit dans diverses salles de

(1) Je n'ai sur Augier, qui devait être riche et possédait des tableaux remarquables, qu'un renseignement assez vague. M. Monceaux : *La Révolution dans le département de l'Yonne*, p. 545, reproduit des « couplets patriotiques etc. » avec cette note :

« Personne n'ignore que l'exécration Salgue, l'opprobre de l'Eglise, a dressé les échafauds de Legris, Bourbonne et son épouse, en rédigeant contre ces infortunés un mémoire qui fut leur arrêt de mort. Tout le monde sait aussi, et on en a les preuves, que les cinq victimes de la maison de Brienne, le citoyen Bérulle et deux Lyonnais ont été livrés à leurs bourreaux par feu Blaise Gauthier, d'exécration mémoire, alors maire et chef des affameurs de la commune de Sens. On connaît la main qui a livré Augier. Nous prouverons que les trente-deux victimes ne sont pas l'ouvrage du club ni du comité de ladite commune, comme le prétendent ces infâmes scélérats. »

l'hôtel de ville, mais les trois provenant du marquis de Maubec sont certainement au Musée actuel, ce sont :

1^o La *Descente de croix*, d'après le Brun, gravée par Benoist Audran ;

2^o La *Présentation au temple*, d'après le même, gravée, d'après le catalogue du Père Laire, par le même Benoist Audran, mais, suivant le catalogue actuel, par Gérard Audran, oncle de Benoist ;

3^o Le *Martyre de saint Laurent*, d'après Lesueur, gravé par Gérard Audran.

La famille Audran a produit plusieurs graveurs célèbres et entre autres :

Charles Audran, né à Paris en 1591, mort en 1674.

Gérard Audran, son neveu, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703. Graveur ordinaire du roi et conseiller en son Académie de peinture et sculpture. Les numéros 2 et 3 seraient de lui.

Benoist Audran, neveu du précédent, né à Lyon le 23 novembre 1661, mort à Ouzouer, près de Sens, le 2 octobre 1772, qui serait l'auteur du numéro 1.

Il serait curieux de connaître le sort de toutes les autres gravures comprises dans ce catalogue.

Je remarque, sous le numéro 28, les *Batailles d'Alexandre*, gravées par Audran, d'après Lebrun, en cinq pièces, savoir : le *Passage du Granique*, *Défaite de Porus*, *Défaite de Darius*, *Réception des femmes de Darius*, *Entrée d'Alexandre dans Babylone*.

Ces gravures estimées ont disparu, mais elles ont été remplacées en 1898. Après le décès de son mari, M^{me} Guérard, veuve d'un artiste distingué, dont le nom fait honneur à la ville de Sens, sa patrie, fit don au Musée d'un certain nombre de tableaux peints par lui et par quelques-uns de ses amis et y joignit sept gravures qui forment la série des batailles d'Alexandre.

Tous les autres numéros, dont trente-deux provenaient du marquis de Maubec, cinq d'Augier, quelques-uns de

M. de Sérilly et cent au moins du cardinal de Loménie, semblent avoir été restitués, cependant le marquis de Maubec n'a pas réclamé ses livres et objets d'art et ses gravures devaient se retrouver.

J'ai suffisamment indiqué les travaux du Père Laire à Sens, tant avant qu'après la mort du cardinal. Il s'est plaint souvent d'avoir dû seul y suffire. Beaucoup de ses inventaires sont perdus, mais nous voyons par ceux qui restent, que l'abbé Grégoire a rendu, dans un de ses rapports à la Convention, justice au zèle éclairé du citoyen Laire qui, à la suite de ce rapport, fut nommé, le 27 brumaire an III, l'un des commissaires pour veiller à la conservation du mausolée du Dauphin.

Tout ce qu'il avait amassé ne nous est pas resté. En l'an III, et en vertu d'une loi, il dut lui-même restituer bien des objets confisqués et délivrer notamment aux habitants de Màlay-le-Grand, Màlay-le-Petit, Theil, Pont-sur-Vanne, Villeneuve-sur-Vanne, Villenavotte, Villeblevin, Grange-le-Bocage et Villiers-Bonneux, leurs livres d'église. D'un autre côté, lors de l'établissement de l'Ecole centrale d'Auxerre, il eut à exécuter le plan qu'il avait lui-même présenté (*Mémoire sur l'usage que l'on peut faire des livres nationaux*) pour la formation des bibliothèques départementales et écrémer, pour ainsi dire, les bibliothèques des chefs-lieux de districts au profit de celle du chef-lieu du département. Il subit ailleurs des résistances passives. A Sens, personne ne pouvait lui résister. Tout ce qui subsistait était son œuvre. C'est lui seul qui prit l'initiative d'y laisser la plus grande partie des livres et manuscrits provenant du Chapitre métropolitain. « Si on retiroit les livres de cette bibliothèque, cette commune, écrivait-il à l'administration départementale, au lieu de jouir et de profiter de la révolution, se verroit dépouillée d'une ancienne propriété et verroit enlever de son enceinte un dépôt avantageux contre l'intention des fondateurs. »

Je pensais clore ici mon travail. Fixé à Auxerre, le citoyen Laire me semblait devenu un étranger pour nous et je me

serais borné à indiquer les dates de son départ et de sa mort, si la correspondance qui m'est tombée entre les mains ne m'eût prouvé qu'il avait conservé un constant souvenir de reconnaissance pour les habitants d'une ville où il avait pu traverser sans être inquiété les années de la Terreur. J'ai eu aussi la preuve que ce n'était pas sans attendrissement qu'il se souvenait qu'en un lieu, où il avait furtivement versé des larmes, lieu que rien ne signale à la postérité, il avait vu déposer la dépouille du pauvre cardinal, qu'il avait connu si puissant et si riche et qu'il avait servi et aimé, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, avec un dévouement sans limite.

§ III

DERNIÈRES ANNÉES

CORRESPONDANCE AVEC LES FRÈRES TARBÉ

1796 - 1801

Pendant les deux années terribles (1793-1794), le Père Laire métamorphosé en citoyen Laire, avait pu vivre et se faire oublier à Sens. Peut-être faut-il regretter, pour sa dignité, certaines compromissions, mais on doit lui savoir gré de s'être rendu utile, même avec l'apparence d'avoir flatté les factions victorieuses. Sa position était précaire. Nommé bibliothécaire du district le 15 avril 1791, il se fut contenté du maigre salaire affecté à cette place s'il eût été exactement payé. Il s'en fallait de beaucoup. C'est forcé par la nécessité qu'il se mit sur les rangs, lors de la création des écoles centrales, pour obtenir la place de biblio-

thécaire de celle de l'Yonne que lui disputait un Auxerrois devenu célèbre : Fourier (1). Il fut nommé le 29 floréal an IV (18 mai 1796) vendit le jardin qu'il possédait à Sens et tenait de la libéralité du cardinal de Loménie et partit pour Auxerre. Dès son arrivée, il mit son activité à recueillir les meilleurs ouvrages réunis dans les chefs-lieux de districts et parvint rapidement à posséder plus de trenté mille volumes. Six ans plus tard, les écoles centrales furent supprimées et cette belle collection fut officiellement attribuée à la ville d'Auxerre.

Le citoyen Laire laissait à Sens de précieuses amitiés. Malgré des écarts sans doute plus apparents que réels, il avait continué à être reçu dans l'intimité d'une famille que présidait avec beaucoup de dignité une mère admirable, madame Catherine-Colombe Pigalle, parente du fameux sculpteur, veuve de Pierre Hardouin Tarbé (2), imprimeur du Roi et de l'archevêque, à Sens. Elle était mère de quinze enfants dont onze lui survécurent, trois filles et huit fils qui furent des hommes de mérite. Plus familier avec Charles Tarbé (3) qui allait revenir de Rouen pour représenter

(1) Fourier (Jean-Baptiste-Joseph Baron) né à Auxerre, en 1768, mort en 1830. A porté pendant deux ans l'habit bénédictin, fit partie de l'expédition d'Égypte, préfet de l'Isère de 1802 à 1815, membre de l'académie des sciences.

(2) Pierre-Hardouin Tarbé, imprimeur du Roi et de l'Archevêque, à Sens, né à Sens, en 1728, mort en 1784. — Marié, en 1752, à Colombe-Catherine Pigalle.

(3) Charles Tarbé, né en 1756, négociant à Rouen, député de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, emprisonné en 1793, député de l'Yonne au Conseil des Cinq-Cents en 1795, mort à Cadix en 1804.

le département de l'Yonne au Conseil des Cinq-Cents, avec Sébastien-André Tarbé des Sablons (1) qui se fixait à Melun dont il fut maire, et surtout avec Grastien-Théodore Tarbé (2), qu'il avait connu adolescent et qui prenait la direction de l'imprimerie paternelle qu'il a conservé pendant plus de cinquante ans, il fut lié avec tous les membres de la famille. De 1796 à 1801, ses relations furent plus suivies d'abord avec le jeune imprimeur, ensuite avec M. Hardouin Tarbé (3), ancien ministre, dont nous allons avoir occasion de parler.

Au moment de son départ, la politique avait fait son œuvre à Sens : divisé les meilleurs amis, troublé les familles les plus unies. On n'osait plus se voir. Une lettre curieuse adressée à M. Th. Tarbé le 4 pluviôse an V, par un homme considérable de l'époque, M. Gau des Voves (4) dans laquelle il semblait prophétiser les persécutions prochaines dont lui-même serait une des

(1) Sébastien-André Tarbé des Sablons, né en 1762, prit part à la direction de l'imprimerie paternelle et publia des articles remarquables dans les *Almanachs de Sens*, de 1782 à 1788, s'établit à Melun en 1790, fut maire de cette ville pendant la période révolutionnaire, publia en 1798 le premier manuel des poids et mesures, devint chef de division au ministère du commerce et mourut en 1837.

(2) Grastien-Théodore Tarbé né en 1770, imprimeur à Sens pendant plus de cinquante ans ; collectionneur et archéologue ; mort en 1848.

(3) Louis Hardouin Tarbé, né en 1753, ministre des contributions publiques en 1791, mort en 1806.

(4) Joseph-François Gau des Voves, né à Strasbourg, le 21 août 1748, député de l'Yonne au Conseil des Cinq-Cents, mort en 1824. Proscrit en 1793, créé par le premier consul membre du conseil supérieur de la guerre, conseiller d'Etat, commandeur de la Légion d'honneur, etc., maintenu au conseil d'Etat par Louis XVIII.

victimes, nous montre l'agitation de la ville de Sens. « Que de regrets n'auriez-vous pas de voir encore le sang couler dans vos murs qui en ont été si cruellement abreuvés ? Dans la position critique où se trouve votre ville, il me semble qu'il faut moins considérer ce qu'on peut faire de ce qu'on doit faire. . . . »

« Tout doit vous prouver qu'on cherche à pousser les choses de manière à amener un nouveau 13 vendémiaire à Sens. Gardez-vous d'imiter la crédule confiance des sections de Paris ; leur exaltation leur a fait perdre de vue leur danger réel et ne pouvant plus les égorger en détail on les a égorgés en masse. La conduite des meneurs est la même aujourd'hui : que celle des menés soit ferme, prudente et sage et vous déjouerez toute leurs intrigues. »

M. Théodore Tarbé mêlé à cette lutte ardente, était le porte-drapeau du parti réactionnaire. Sous le nom de *Journal politique et littéraire du département de l'Yonne* il avait fondé le 15 nivôse an V (4 janvier 1797), une feuille locale dont le premier numéro avait pour épigraphe cette maxime de Cicéron : *Omni timore deposito, liberè Reipublicæ consulendum est*. Il se proposait effectivement d'attaquer sans crainte mais avec une violence extrême et le régime même du gouvernement directorial et les hommes qui composaient à Sens l'administration municipale, dont le président, le citoyen Moreau de Vormes (1) était son parent.

(1) Jacques-Augustin Antoine Moreau de Vormes né en , conseiller au bailliage de Sens en 1773, juge au district de Sens en 1791, président de la commission cantonale de Sens en 1796, président du tribunal criminel de l'Yonne en 1798, député de l'Yonne la même année, mort en 1806.

« Nous chercherons, disait le prospectus, à faire connaître au peuple les véritables vertus républicaines, à l'éclairer dans le choix de ses magistrats, à le mettre en garde contre l'intrigue, les suggestions et la calomnie, enfin à leur faire discerner les traits qui distinguent le magistrat vertueux de l'homme intrigant, hypocrite et ambitieux. »

On visait ainsi le premier magistrat de la ville dont on redoutait l'influence à la veille d'élections pour lesquelles l'un des frères briguaît les suffrages. Pour se défendre, les administrateurs de la ville rééditèrent de suite (le premier numéro est du 15 novembre) un journal rival : *l'Observateur du département de l'Yonne*, qui fut imprimé chez Certelet et Alexandre, anciens ouvriers de l'imprimerie Tarbé ; puis, ne pouvant, par ce moyen, triompher de leur adversaire, ils le bâillonnèrent en fermant son imprimerie, le 23 fructidor (9 septembre 1797) (1). Le citoyen Moreau de Wormes n'assistait pas

(1) Séance de l'administration municipale de Sens du 23 fructidor (9 septembre 1797), l'an V de la République française une et indivisible, tenue par le citoyen Leroux, vice-président ; Jossey, Perrin, Regley fils, Soulas et Luyt, administrateurs ; Sandrier, commissaire du Directoire exécutif, et Bouley, secrétaire en chef...

Considérant que les presses du citoyen Tarbé sont particulièrement employées à l'impression des journaux et feuilles périodiques dirigés dans des principes diamétralement opposés à ceux du gouvernement républicain.

Que la feuille qui a pour titre : *Affiches de Sens* a commencé par être, dans cette commune, l'écho du royalisme et de la calomnie, qu'elle a fait place ensuite au *Journal politique et littéraire du département de l'Yonne*, digne de figurer à côté des journaux proscrits par le corps législatif. Que ce journal qui, depuis son établissement, n'a cessé de prêcher les principes du royalisme le plus féroce, d'insulter au peuple et à ses magistrats, de vouer à la proscription les républicains par les calomnies les plus atroces, n'est pas un de ceux qui ont le moins contribué à corrompre

à la séance où fut pris l'arrêté prohibant les presses du citoyen Théodore Tarbé, mais nous trouvons la trace de l'amertume de sa rancune dans une lettre adressée à M^{me} Tarbé mère. Il avait été nommé, en vendémiaire an VII, président du tribunal criminel du département et c'est en cette qualité que M^{me} Tarbé implorait sa pitié.

« Je dois ignorer, répondait-il le 7 brumaire à celle qu'il nommait sa tante, au moment où le citoyen Théodore Tarbé est malheureux s'il a eu des torts vis-à-vis de moi.

« Non, je n'oublierai pas que vous avez reçu mes six enfants dans vos bras, et la bonté que vous eûtes pour mon épouse. Ce qui a suivi ces témoignages de votre amitié n'en peut affaiblir dans mon cœur l'expression.

« Pourquoi vos enfans ?

« Mais, pardon, j'allais oublier que vous avez bien des chagrins. »

La famille Tarbé pouvait attendre un secours plus

l'esprit public dans le département de l'Yonne, à égarer les hommes faibles et crédules et à favoriser les plans des conspirateurs royaux ; que le poison de ces feuilles contre-révolutionnaires, répandues avec profusion dans les campagnes, a été un des moyens employés par la faction pour influencer les électeurs et faire tomber le choix du peuple sur les amis de la royauté.

Qu'il est à présumer que cette imprimerie, dévouée à Clichy, a vomi, dans le sein de cette commune, ces libellés anonymes, ces placards incendiaires affichés sur nos murs, qui provoquaient à la guerre civile et à l'assassinat des républicains...

Arrête, que les presses du citoyen Théodore Tarbé, imprimeur, à Sens, rue de la Convention, demeurent prohibées pendant un an, à compter de ce jour.

efficace et plus cordial du modeste bibliothécaire d'Auxerre, en effet, le citoyen Laire suivait les événements, il écrivait à ses amis et fut, pour le jeune imprimeur, un conseiller bienveillant et autorisé. Il fut mieux qu'un conseiller, car c'est grâce à ses démarches que les scellés furent enfin levés. Ses lettres sont intéressantes, non seulement parce qu'elles nous initient à certaines phases de l'histoire de notre ville il y a cent ans, mais surtout à cause des études qu'au milieu de ces discordes suivaient les correspondants. Elles ne sauraient être publiées dans leur entier car elles renferment, sur les personnages du temps, des appréciations qu'il est préférable de taire même après un siècle, Je me borne à quelques extraits.

« Recevez bien, mon cher ami, écrivait-il le 21 thermidor an VI (8 août 1798), mes compliments sur la levée des scellés. Il est bien malheureux pour vous d'avoir été pendant onze mois victime de la malveillance, mais il faut se consoler quand on en voit la fin. Le triomphe d'Alexandre n'est pas grand et sa fortune n'en sera pas augmentée. Il continue son journal et celui cy le conduira à l'hôpital infailliblement. »

En certaines circonstances, un ami véritable ne craint pas de donner un conseil; il sent que c'est un devoir. Ainsi le comprenait M. Laire. « Allez tout doucement votre chemin, ajoutait-il, ne prenez part à aucune querelle, resserrez-vous dans votre famille bien assez nombreuse et assez aimable pour vous procurer une société choisie et sûre, car c'est la première et la plus sûre des sociétés actuelles. »

Je crois que M. Théodore Tarbé avait besoin de ces

avis, qu'il se fut volontiers laissé entraîner à des luttes nouvelles, qu'il eût fait reparaitre le journal politique et littéraire ou son équivalent. Il fallait modérer son zèle. M. Laire n'y manqua pas et c'est lui qui me semble avoir inculqué à son jeune ami ce goût des études historiques et locales qui fut le dérivatif de ses ardeurs belliqueuses. Il commença dès lors à former ce cabinet, ou pour mieux dire, « ce musée véritable, dont, a dit excellemment M. Téchener, aurait dû s'enorgueillir la ville au sein de laquelle il avait été fondé. » Cependant, de 1798 à 1801, il eut d'autres soucis. La librairie ne marchait pas plus à Sens que dans le reste de la France. « Ceux qui aimaient les livres, remarquait M. Laire, pouvaient à peine vivre, et ceux qui auraient pu en acheter les détestaient. » L'almanach de Sens n'avait pu être terminé en l'an VI, celui de l'an VII parut. C'est à son occasion que nous voyons paraître pour la première fois M. Hardouin Tarbé, l'ancien ministre, qui avait charmé ses loisirs forcés en composant l'article sur Jean Cousin, contenu dans cet almanach. Effectivement, M. Laire, dans sa lettre du 13 fructidor (30 août 1798), parle de cette étude. « Je verrai ces jours-ci à envoyer à M. votre frère ce que je pourrai trouver sur Jean Cousin et je verrai, dans un ouvrage d'édition originale de lui qui vient de la bibliothèque de Pontigny, et imprimé en 1560 in-f^o, si je ne pourrais pas, dans la préface au lecteur, extraire quelques renseignements. J'ai le *Félibien*, dernière édition, et il n'y a que ce qu'en a extrait M. votre frère. Voici ce qu'en dit l'abbé de Fontenai dans son *Dictionnaire des artistes*, Paris, 1782, in-8° :

« Ce peintre doit être regardé comme le premier en France qui se soit distingué dans le genre de l'histoire. Il dessinoit bien, mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes, beaucoup de noblesse dans ses pensées et le tour de ses figures tient du Parmesan. Son plus fameux ouvrage est le *Jugement universel*, placé chez les Minimes de Vincennes. On voit son portrait dans un coin du tableau. Un voleur en avoit déjà coupé la toile, et il étoit prêt à l'emporter, mais un religieux qui survint empêcha le vol. On fit recoudre le tableau et pour plus de sureté on le transporta de l'église dans la sacristie. Il a été gravé par Pierre de Iodes, Flamand, célèbre dessinateur.

« Vous pourriez peut-être, par le moyen des registres de mariage, trouver celui de Cousin avec la fille de Rousseau, lieutenant général, vers l'an 1546 ou 1550, et trouver quelque chose sur sa naissance. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il étoit déjà bien à la cour sous Henri II et qu'il y étoit encore très bien sous Henri III. »

Tout en fournissant ces notes utiles au travail de l'ancien ministre, M. Laire s'occupait de venir en aide à son jeune frère, l'avertissant des démarches qu'il faisait pour déjouer les menées de ses adversaires. Un Sénonais, M. Sauvalle, secrétaire général de l'administration départementale lui prêtait son concours.

Dès le 22 fructidor, il revenait à Jean Cousin :

« Vous donnerez avec mes excuses et respects à M. votre frère cette note sur Jean Cousin.

« Ce grand homme a publié en 1560, à Paris, chez Jean Le Royer, un livre de perspective in-f° avec gra-

vures en bois, qui porte ce titre : *Livre de perspective de Jean Cousin, Sénonois, maistre peintre à Paris*. In-f° max°, avec gravures en bois. Il dit, dans sa préface au lecteur, qu'il auroit dédié cet ouvrage au roi ou à quelque prince « si j'eusse senty de l'éloquence et scaivor assez en moy pour m'y oser adresser, » et dans cette même préface, il promet un autre ouvrage en lequel seroient représentées les figures de tout corps pour connoître en quelle situation, forme et grandeur ils doivent être présentés selon cet art.

« Cet ouvrage parut et a été imprimé plusieurs fois, toujours avec gravures en bois, à Paris, et tout récemment encore chez Jacques-François Chéreau, rue des Mathurins, en 1788, in-4° par travers, sous ce titre : *l'Art de dessiner*, par Jean Cousin, revu, corrigé et augmenté. On trouve à la fin la vie de Jean Cousin, extraite telle qu'elle se trouve dans le *Félibien*, t. I^{er}, Entretien 5°.

« Voilà, mon cher, tout ce que le temps me permet de vous envoyer. On pourroit, une autre année, donner un supplément. »

L'article de l'almanach de l'an VII résumait tout qu'on savait alors sur l'illustre maître sénonais. Je crois que les écrivains qui se sont occupés de lui en ces dernières années ignoraient quels étaient les auteurs de ce travail, car nous pouvons, en l'attribuant à M. Hardouin Tarbé, ajouter qu'il eut le Père Laire pour collaborateur. Ce dernier n'y mettait aucun amour-propre. Il oubliait vite les renseignements qu'il fournissait avec une complaisance sans égale, c'est ce

qui ressort de la lettre du 26 frimaire an VII (22 novembre 1798).

« J'ai vu icy, il y a quelques jours, Mons. votre frère (1) (celui qui résidait alors à Saint-Florentin) qui m'a donné de vos nouvelles et assuré qu'on vous laissait enfin tranquille. Il est bien temps, car j'ai été informé de toutes les injustes tracasseries qu'ils vous ont suscitées. Vivez donc retiré dans votre imprimerie, et amusez-vous avec vos livres. Votre famille est assez nombreuse et assez aimable pour vous fournir une société complète. Ne vous ingérez plus dans les affaires publiques qui ne peuvent vous procurer que des désagréments. »

Il parle ensuite du succès de l'almanach, mais en s'oubliant lui-même : « Je vous prie de présenter mes respects à M^{me} votre mère et à M. votre frère, qui y a placé un fort bel article sur Jean Cousin. »

Mon intention est plutôt d'indiquer le genre de correspondance qu'entretenait M. Laire avec chacun de ses amis, que de reproduire les lettres elles-mêmes. Je passe sous silence plusieurs de celles adressées à M. Théodore Tarbé, de 1797 à 1799.

En 1800, Bonaparte est premier consul, l'ère des persécutions est close, M. Hardouin Tarbé, longtemps caché à Sens et à Nailly peut enfin se montrer. Nous

(1) Jean-Bernard Tarbé de Vauxclair, né le 28 février 1767. Entré à l'école des ponts et chaussées en 1767 ; ingénieur en résidence à Saint-Florentin en 1798, puis à Châtillon ; inspecteur général des ponts et chaussées en 1807 ; conseiller d'Etat en 1828 ; membre de la Chambre des pairs en 1837 ; directeur de l'école des ponts et chaussées 1839. Mort le 17 septembre 1842.

avons vu que ses relations avec M. Laire dataient de loin, mais ce fut, je crois, la fondation du lycée de l'Yonne qui provoqua leur correspondance directe.

Le premier préfet du département, M. Rougier de la Bergerie, fut installé le 1^{er} germinal an VIII (22 mars 1800). C'était un lettré, membre de l'Institut. Il fut pour M. Laire un ami plutôt qu'un chef et il s'est, plus d'une fois, pendant sa longue et fructueuse administration, loué d'avoir rencontré à Auxerre un tel collaborateur. C'est à l'un et à l'autre qu'il faut attribuer la fondation de la Société scientifique et littéraire (16 floréal an VIII-6 mai 1800), qui, sous le nom de Lycée de l'Yonne, fut comme la sœur aînée des Compagnies actuellement si prospères de Sens, d'Auxerre et d'Avalon.

Pour composer ce Lycée, M. de la Bergerie nomma d'abord MM. Laire, Bernard, d'Héry (1) et Foucherot (2), les invitant à se réunir à Auxerre pour proposer et nommer entre eux les citoyens qu'ils croiraient les plus dignes et les plus capables. M. Laire fut l'âme discrète de cette création. Nous en suivrons plus facilement le développement en parcourant les lettres adressées au travailleur infatigable, qui, en des jours déjà sombres, avait eu l'insigne honneur d'entrer dans les conseils du roi Louis XVI et qui, maintenant, cherchait dans l'étude et le commerce de vrais amis, l'oubli de persécutions noblement supportées.

(1) Bernard, d'Héry (Pierre), né en 1756, conseiller de préfecture de l'Yonne de 1800 à 1830, mort à Sens le 23 août 1833, député à l'Assemblée législative.

(2) Foucherot, membre de l'Institut, résidait à Tonnerre.

Louis-Hardouin Tarbé, né à Sens en 1753, était l'aîné de la famille. Successivement premier commis des finances sous les ministères de Necker, Calonne et Delessart, ministre des contributions publiques en 1791, il avait été, au rapport de l'abbé Tuet, son professeur au collège de Sens, un littérateur de mérite. Le bon chanoine, écrivant l'histoire de Sens en 1792; se plaignait amèrement de lui avoir vu sacrifier pour les finances les rares talents qu'il eût pu développer d'une manière plus brillante dans une carrière moins étrangère à la littérature. Tout en respectant l'avis du chanoine Tuet, nous partageons celui de M. l'inspecteur général Tarbé de Saint-Hardouin qui a pu écrire avec vérité que « l'administration de Louis-Hardouin Tarbé a laissé de profonds souvenirs par suite de l'habileté avec laquelle il avait procédé à la réorganisation complète des finances de l'Etat. » C'est en vain qu'on a recherché la lettre autographe du roi, lui demandant, lors d'une séparation imposée, de lui désigner pour successeur « l'homme qui lui ressemblerait le plus. » A son défaut, je puis vous présenter une proposition de récompense du ministre Necker, apostillée par Louis XVI. « M. Tarbé, écrivait le ministre en juin 1790, a été chargé de plusieurs travaux extraordinaires relatifs à la nouvelle formation des départements et aux instructions que ces changements de dispositions exigent; c'est un homme fort distingué par son intelligence et son honnêteté. »

Et le roi écrivait : « Bon pour la gratification. »

Comme tous les serviteurs fidèles de la monarchie, M. Hardouin Tarbé fut, après le 10 août, traqué

comme un coupable. La persécution rejaillit même sur sa mère au moment où il fut considéré comme émigré (1). Nous le voyons, en l'an III, adresser à la Convention une requête où il dit : « qu'il gémit depuis plus de deux ans sous le poids d'une accusation qui ne devrait pas l'atteindre, d'après une note informelle trouvée dans un secrétaire des Thuilleries; » et l'assemblée refusait de rapporter le décret d'accusation porté contre l'ex-ministre. Il était cependant parvenu à se réfugier chez sa mère. M. Laire fut l'ami du proscrit et se plut à lui fournir les éléments d'études sur l'histoire locale, qui devinrent une diversion à de cruels ennuis. Il n'est pas étonnant de le voir, lors de la fondation du lycée, proposer au préfet l'ancien ministre de Louis XVI pour la vice-présidence de la société, et ce magistrat accepter avec empressement le concours de celui que le premier consul voulait lui-même appeler au conseil d'Etat.

Les lettres à l'ancien ministre sont moins familières que celles adressées à son jeune frère, elles n'en sont pas moins des lettres intimes contenant des allusions

(1) Pierre Hardouin, l'aîné des Tarbé, l'ancien ministre de Louis XVI, se tenait prudemment caché, depuis la mort du roi, car il n'aurait pas manqué de faire connaissance avec le tribunal révolutionnaire. Ses ennemis, ne pouvant l'atteindre, le dénoncèrent à l'administration du district de Sens comme suspect d'émigration. La conséquence immédiate fut que par un arrêté du 16 germinal an II (7 avril 1794) ses biens furent placés sous sequestre. Bientôt la veuve Tarbé, en sa qualité de mère d'émigré, fut englobée dans les mesures rigoureuses prises contre son fils. Ses biens furent également sequestrés et les scellés furent mis sur tous ses papiers ainsi que sur les presses et le mobilier industriel. Cet état de choses ne cessa qu'à la fin de juin 1794.

(II. MONEAUX, *la Révolution dans le département de l'Yonne*, p. 372.)

qui ne permettent pas de les citer en entier. La première, datée du 10 messidor, est relative à la première séance du lycée :

« Monsieur et cher collègue,

« Vous avez été prévenu par le préfet que nous vous avons nommé pour notre vice-président et, qu'en cette qualité, vous direz deux mots de réponse au discours d'installation.

« Le ministre accueillant favorablement notre établissement littéraire nous a accordé une chambre à notre choix dans l'ancien collège, par où nous allons être indépendant de la préfecture. La salle que nous avons choisie pourra contenir trois cents auditeurs. On la dispose actuellement avec des gradins tout autour et des tapisseries. A côté, en existe une plus petite pour les assemblées particulières et nous y aurons une très jolie bibliothèque, telle qu'elle avait été construite par les jésuites, boisée et vernissée, et avec des doubles nous la remplirons. »

Les choses se passèrent suivant le désir de MM. de la Bergerie et Laire. et la séance d'ouverture eut un grand éclat. A cette occasion, M. Laire eut la joie de recevoir à sa table M. H. Tarbé et ceux de ses collègues qu'il nomme plaisamment « les chouans. » — *Sumus enim fratres*, écrit-il, en faisant son invitation, citant les noms des exclus et oubliant, qu'à Sens, quelques années auparavant, il avait été près d'hurler avec les loups !

Les temps étaient bien changés. De glorieuses victoires avaient été remportées, la paix semblaient assurée à l'intérieur comme à l'extérieur, la France entière

renaissait à l'espérance. Le discours de M. de la Bergerie se ressentait de cette atmosphère.

« Sainte liberté, douce égalité, s'écriait-il, vous que dans tous les temps les amis de l'humanité et des sciences appelèrent Philosophie, à tant de combats éprouvés et soutenus pour jouir de vos bienfaits, vous ferez succéder la paix et le bonheur. Que dix années de révolution et le siècle de terreur, toujours présent à notre esprit, servent à nous garantir du retour de ces temps de calamités qui, sous les auspices de la Liberté, de la Victoire et de la Paix, déesses protectrices des beaux-arts, la République française éprouve toujours le calme politique qui neutralise tous les orages, anéantit toutes les factions et fait de plus en plus chérir la Patrie! »

Dans une courte mais substantielle réponse, M. H. Tarbé rappelait que, comme simple citoyen, dans une société savante à laquelle il appartenait, M. R. de la Bergerie avait émis le désir que, « sous les auspices du gouvernement, il se formât dans tous les chefs-lieux des départements des sociétés consacrées à l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, » et il le félicitait de ce que « le gouvernement, juste appréciateur d'un talent que tant de mémoires intéressants avaient signalé, l'ayant placé à la tête du département de l'Yonne, il construisait de ses propres mains, il élevait pour ainsi dire aux sciences et aux arts cet autel dont, à l'avance et par une sorte d'inspiration, il avait tracé le plan et le dessin. »

« Toute idée honnête en elle-même, ajoutait-il, toute idée libérale sourit aux âmes bien nées ; celle-ci devait

naturellement plaire à tous les amis de l'étude et des beaux-arts. On nous a jugés de ce nombre et invités à nous rendre aujourd'hui dans le sein de cette assemblée, nous accourons. Heureux si notre concours, notre zèle et nos travaux peuvent contribuer à la stabilité et à la durée de ce louable établissement. »

M. Laire avait tout préparé pour cette séance d'ouverture et jouissait avec bonheur de cette fête de la paix, se tenant modestement au second rang. Son zèle, pas plus que celui du vice-président ne se ralentirent. Des le 10 thermidor (29 juillet), ils s'entretiennent du travail de ce dernier sur « l'utilité que pouvait apporter au département l'établissement du lycée. » Nous le voyons ensuite déplorer, l'un et l'autre, la centralisation à outrance qui faisait enlever, pour les musées de la capitale, les objets d'art existant en province. Ils s'occupèrent tous deux d'une déposition de la croix, par Andrea del Sarto (1), aussi enlevée de Villeneuve-sur-Yonne, et au sujet de laquelle M. Laire fournit de curieux détails.

« Voicy, écrit-il, ce que que je peux vous dire et assurer :

« 1° Vasari (2), édition de Bottari, tome II, p. 213 (notez que Vasari était le contemporain et l'intime ami d'André del Sarto), nous dit qu'André peignit à Florence, lieu de sa résidence, une déposition de la croix.

(1) André del Sarto, peintre florentin, dont le vrai nom était André Vannucci, né le 26 novembre 1488, mort en 1530.

(2) Vasari (Giorgio), peintre, architecte et écrivain, né à Arezzo, en 1512, mort en 1574. Auteur des *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, depuis la renaissance jusqu'à son temps. Florence, 1530.

« 2^o page 223, que Jean-Baptiste Puccini, de Florence, fit travailler André et lui fit peindre plusieurs tableaux qu'il voulait envoyer vendre en France, parmi lesquels était une déposition de la croix avec des accompagnements de piété et que ce tableau fut admiré de tout le monde. Qu'André le fit graver au burin par Augustin de Venise et qu'il ne fut pas moins admiré en France, où il fut envoyé, et y donna à André une réputation étonnante.

« 3^o page 224. — La beauté de ce tableau enflamma tellement le cœur du roi de France qu'il écrivit aussitôt pour qu'André travailla pour lui et lui envoya quelques-uns de ses ouvrages. Cette conduite du roi et les amis d'André l'engagèrent aussitôt à passer en France, où il arriva à Paris, au mois de may 1518.

4^o Bottari met en note que le célèbre Mariette, lui écrivit, de Paris, que ce tableau de la déposition de la croix n'était point à Paris, ni dans aucune maison royale, et on ne dit pas que ce fut au roi que Puccini l'avait envoyé, quoique réellement cependant il eût été envoyé en France avant 1518. Rien donc n'empêche qu'il eût été à Villeneuve.

« Pour bien éclaircir ce fait, il faudrait scavoir si ce tableau est venu directement de Florence à Villeneuve et quel pouvait y être l'amateur et l'homme riche qui y eut le goût des beaux-arts. Ensuite, à quelle époque ce tableau est passé au Musée et qui en a été le vendeur et l'acheteur. Je remets donc cette partie à vos connoissances locales et à votre prochain voyage à Paris pour scruter les annales de l'accroissement de cette célèbre galerie avant la Révolution qui, à coup sûr,

n'y a pas porté directement ce tableau de Villeneuve où la nation n'a rien pu recueillir : *Jure devolutionis ac confiscationis*.

« M. Mariette (1) est mort en 1741 et il avait écrit à Bottari que ce tableau n'était pas chez le roi ni dans la galerie. Il y est donc arrivé depuis cette époque.

« Voilà ce que j'ai pu recueillir sur cet ouvrage qui, comme vous le voyez, n'est pas de Squazetta, dans la collection des œuvres duquel on ne trouve aucune disposition de la croix.

« Viendrez-vous nous visiter pour le 25? Je vous salue et vous embrasse.

« *Da veniam scriptis et tu scribere memento.* »

M. Tarbé répondit. dès le 22 ; mais, comme il ne put se rendre à Auxerre pour la séance du 25, M. Laire lui en rendit compte dès le 29 :

« La séance a eu lieu, mon cher collègue, et elle s'est fort bien passée. La lecture du procès-verbal de la précédente séance, les correspondances des mémoires de Maçon sur la topographie du pays, un volume imprimé du rapport duquel je me suis chargé avec le bon Foucherot, un mémoire du général Monvert sur les améliorations à faire dans la culture, un autre sur les faïenceries et les terres propres à ce sujet, une sur un météore singulier qui a paru à une lieue d'icy et quelques autres objets, nous ont retenu pendant deux heures et demie.

« Nous nous étions assemblés le matin pour arran-

(1) Mariette Jean, dessinateur et graveur, né à Paris, en 1654, mort en 1742.

ger l'ordre des lectures et combiner ce qui pourroit et et devroit se faire, c'est-à-dire le préfet, Bernard, Mérat et moi. Nous y avons lu notre mémoire, au sujet duquel il a été convenu qu'il serait relu lorsque nous serions plus nombreux. Nous nous sommes bien trouvés d'accord avec vous... »

Au cours de cette longue lettre il revient au tableau d'André del Sarto.

« J'ai été chez M. Burat, pour y voir M. Gau et prendre des renseignements sur le tableau de Villeneuve-sur-Yonne, mais il est actuellement à Villeneuve et son beau-père m'a promis de lui écrire. Je soupçonnerois volontiers que Nivard pourroit y être pour quelque chose. J'en avais déjà parlé à un M. Piat qui croit qu'un autre peintre, qui a demeuré quelque temps à Villeneuve, pourroit bien être le moteur de l'enlèvement, mais il faut constater deux choses. A-t-il été à l'église et quand en a-t-il été enlevé? »

Tout en s'occupant de ces questions d'art, en donnant le meilleur de son temps à la bibliothèque et à son cours de bibliographie, M. Laire méditait encore de publier la description du département et c'est à M. H. Tarbé qu'il demandait de l'aider dans cette tâche nouvelle.

« Une chose que je voudrois bien avoir et scavoir ce seroit de découvrir quelqu'un dans toutes nos petites villes et gros bourgs qui put donner des renseignements sur les fondations de ces villes et sur les monumens d'ancienneté de chacune. Il existe de petits manuscrits sur Joigny et sur Noyers. J'ai le premier et je viens de faire écrire à Simonnet, qui m'a dit avoir le second. Si

j'avois ces renseignements, je donnerois dans la description de notre département l'historique de ces endroits avec une mention des événements les plus saillans qui s'y sont passés. Ne pourriés vous pas avoir quelque chose sur les deux Villeneuve et sur Saint-Florentin? J'ai à peu près des hommes de lettres ce qu'il faut pour assaisonner notre description. »

J'admire la quiétude de ce savant, menacé dans son existence, car on parlait alors de supprimer sa place, et s'en allant frapper aux portes de ceux qui peuvent l'aider dans un nouveau travail. Nous trouvons dans la dernière lettre que je citerai de lui l'explication de cette apparente insouciance.

« Voilà enfin les écoles centrales aux abois et ceux qui les composent fort embarrassés de leurs personnes. N'étant pas connu chez le ministre, je ne scay pas, ma foy, ce qu'il arrivera de moi, ni si on me conservera une bibliothèque et du pain. Je remets au reste le tout à la Providence et il m'arrivera ce que les hommes voudront. Toujours ne m'empêcheront-ils pas de vous dire que je vous aime de tout mon cœur. »

Je tenais à marquer cette soumission aux décrets de la Providence qui nous indique quels étaient les sentimens de l'ex-minime aux derniers jours de son existence. Non seulement il s'était rapproché de l'Eglise dont il ne fut jamais l'ennemi, mais aux fêtes de Noël 1800 il avait rempli ses devoirs religieux (1). Il était donc préparé lorsque la mort le surprit le 6 germinal an X (27 mars 1801).

(1) Lettre de M. Choppin de Merey à M. Théodore Tarbé du 7 germinal an IX.

Dès que cette triste nouvelle fut connue, M. Choppin de Merey, ancien conseiller au présidial d'Auxerre, s'empessa d'informer M. Th. Tarbé « de la perte qu'ils venaient de faire de leur respectable ami commun. » Le soir même, M. Rougier de la Bergerie réunit les professeurs de l'Ecole centrale à la préfecture pour leur annoncer la mort de leur collègue, son ami, et il eut des termes touchants pour louer le savant dont mieux que personne à Auxerre il avait apprécié la valeur. Il insista particulièrement, et rappelons-nous qu'en cette année 1801 le culte n'avait rien d'officiel, il insista, dis-je, pour qu'un service fut célébré dans une église d'Auxerre, parce que M. Laire était, dit-il, catholique romain. Un regrettable malentendu s'était élevé (le préfet en était informé) entre le clergé de la cathédrale, paroisse du défunt, et M. François, ami, représentant la famille ; les démarches nécessaires furent faites et un service solennel célébré en l'église Saint-Eusèbe.

M. Rougier de la Bergerie tint à conduire personnellement le deuil. Il était entouré des membres de son conseil de préfecture, des professeurs de l'école centrale et de tous les fonctionnaires. La population auxerroise presque entière se joignit à ce cortège officiel pour rendre, suivant l'expression de M. Choppin de Merey, « l'hommage dû à tant de titres à la mémoire de M. Laire. » « Depuis la révolution, disait-il, on n'avait pas vu à Auxerre un convoi où tant de citoyens de toutes les classes se fussent rendus. C'est une consolation d'emporter avec soi l'estime publique, et si M. Laire n'eût pas été si modeste, il eût pu se le promettre. »

Au cimetière, M. Fontaine, professeur de grammaire

générale, prononça le discours où il rappela sa sociabilité et ses vertus. Son éloge fut lu quelques jours après, à la séance du Lycée par M. Bernard, d'Héry.

M. Laire laissait pour héritiers une sœur et des neveux, dont plusieurs furent représentés à la liquidation hâtive de sa succession par M. Coste, bibliothécaire de la ville de Besançon, qui dissimulait son titre sous celui d'homme de loi. Il a emporté les manuscrits et la correspondance qui se trouvent à la bibliothèque de cette ville. Quelques livres intéressant l'histoire de Sens ont été plus tard échangés par lui avec M. Th. Tarbé (1).

(1) « Vous désirez avoir la liste des livres, notes et manuscrits que j'ai trouvée dans les papiers de M. Laire, concernant l'histoire de votre pays. Vous m'avez offert quelques ouvrages en échange et vos notes sur la vie de ce savant.

Voici une notice de ce que je possède :

MANUSCRITS ET NOTES

1^o Catalogue des hommes illustres de Sens, par Jacques Taveau, in-fol^o. Cahiers détachés.

2^o Histoire arrivée en 1472, à Sens, au sujet de la Taquemain, in-2.

3^o Histoire du prieuré de N.-D. de Joigny, 8 cahiers in-4^o.

4^o Copie de chartes concernant la ville de Sens, in-12, 8 cahiers.

5^o Notes diverses qui ont servi à M. l'abbé Lebeuf, in-12.

6^o Notes sur la somme de théologie attribuée à Guillaume de Seignelay, in-4^o.

7^o *Catalogus scriptorum cœnobii sancti Germani Autissiod.*, in-4^o.

8^o Titre de fondation du chapitre de Saint-Hilaire de Sinemaro.

9^o Note des objets d'art trouvés à Sens par le Père Laire.

LIVRES IMPRIMÉS

1^o *Histoire d'un enfant qui a vécu sans boire ni manger*, in-12.

2^o *Histoire de l'inappétence de l'enfant précédent*, par Simeon DE PROVENCHÈRES, in-12, 4^e édit.

3^o La même, 3^e édit., in-12.

4^o Sur le même sujet, 5^e discours, in-12.

5^o *Le Prodigeux enfant pétrifié de la ville de Sens*, in-12.

Les héritiers ne semblent pas avoir fait le voyage d'Auxerre simplement pour recueillir les souvenirs de leur frère et de leur oncle ; ils mirent trop d'empressement à faire argent du mobilier et de la bibliothèque qui, au dire d'un ami, sans être considérable, était riche et précieuse. On put soustraire à leur rapacité le

6° *Rus Suciacum*, lat. et franç. Poème, in-12.

7° *La Sénonoise au roy*, par BALLAZAR DE MALHERBE, in-12.

3° *Les Aphorismes d'Hipocrate*, par S. DE PROVENCHÈRES, en vers latins, in-12.

9° *Tumulus Simeonis Provencherii*, in-4°.

10° *Complainte de Gaspard de Coligny*, imprimée à Sens en 1572.

11° *Veronici in fontem sui nominis*. Paul. Joach. BELLAIO, in 8°

Je serois bien aise d'apprendre de vous si l'on a imprimé la dissertation du P. Laire sur la fête des fous. Je recevray avec la plus profonde reconnaissance les notes sur sa vie que vous m'avez fait espérer et je les joindrai avec empressement à celles que j'ai recueillies d'après l'examen de ses papiers. (Lettre de M. Coste, bibliothécaire de Besançon, à M. Th. Tarbé, du 4 ventôse an X.)

J'ai trouvé une autre note de la main de M. Coste, relative aux manuscrits :

NOTICE DES MANUSCRITS RELATIFS A AUXERRE ET A SENS

cédés au C. Tarbé, imprimeur à Sens

1° Vie de S. Just, martyr d'Auxerre.

2° Discussion latine sur la primauté de l'Eglise de Sens.

3° Essai historique et critique de la ville de Sens, précédé de quelques notions générales sur les Gaulois. Un gros vol. petit in-fol°.

4° Catalogue des archevêques de Sens.

5° Histoire de l'abbaye de Saint-Pierre d'Auxerre.

6° Extraits de plusieurs lettres de l'abbé Lebeuf.

7° Autre catalogue des archevêques de Sens.

8° Calendrier sénonois.

9° *Index conciliorum Senonensis ecclesie*.

10° Annales typographiques de la ville de Sens.

Des notes mises en marge indiquent que les numéros 1, 5 et 6 ont été remis au citoyen Roux qui, après la mort du Père Laire, eut les clés du musée de l'école dont il était professeur de physique.

portrait que le savant minime avait fait peindre à Rome, en 1776, par Pietro Labruzzi, dans l'atelier du célèbre Pompeo Battoni.

Par ordre de M. Rougier de la Bergerie, cette toile fut placée dans la salle d'honneur du Lycée, que M. Laire s'était plu à embellir, l'ornant de tapisseries et de tableaux qui en formaient comme un musée.

Tout dans ce portrait, qui est actuellement au Musée d'Auxerre, révèle les qualités de l'homme qui fut, pour me servir des expressions appliquées ingénieusement aux habitants d'une ville bourguignonne : *bonum, pulchrum et honestum*. « J'aime à obliger, écrivait-il, le 8 pluviôse an VIII, à M. Renouard. C'est ma plus belle jouissance. « Ces qualités d'obligeance et de bonté se lisent sur son front et dans ses yeux qui sont superbes et corrigent ce que le reste du visage peut avoir de vulgaire. Comme s'il voulait indiquer ce qui a fait le charme de son existence, il tient à la main une feuille de papier sur laquelle on peut lire ces mots : *In studio et amicis*. Cette devise résume sa vie. Homme d'étude, il a trouvé dans la culture des lettres et des sciences la consolation de ses chagrins ; homme d'un cœur excellent, il s'est acquis partout des amis illustres, et, ce qui vaut mieux, des amis sûrs et désintéressés.

FÉLIX CHANDENIER.

LA TOUR DE VILLECHAT

I

ÉTAT DE LA QUESTION

DÉCOUVERTE. — ÉTUDES ET LEVÉE DE PLAN

SITUATION ACTUELLE

Dans la séance d'octobre dernier, M. Perrin a exposé le résultat des recherches que nous avons faites, pendant les vacances, sur l'emplacement d'une ancienne forteresse, qui est située près du hameau de Lachaume (commune de Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes), et qui porte le nom de « Tour de Villechat. » La notice qui suit a pour but de compléter cet intéressant rapport, et c'est grâce au large et bienveillant concours de notre président que j'ai pu réunir et coordonner tous les renseignements connus qui se rapportent à cette question très obscure.

Le lieu dit « la Tour de Villechat » est entouré, dans la contrée, d'un respect presque superstitieux ; comme il ne reste aucun souvenir précis sur cette forteresse, on en attribue vaguement la construction aux Romains, et les vieillards du pays racontent qu'elle a été détruite par un capitaine ou général du nom de Bassompierre.

(On sait que cet homme de guerre s'est illustré dans la première partie du XVII^e siècle.) Il est facile de voir que l'archéologue ne peut tirer aucun renseignement sérieux de ces traditions populaires.

Je me souviens que, dans ma jeunesse, alors que l'étude de l'histoire commençait à exciter dans mon esprit l'éveil sur les choses du passé, je visitai curieusement cet endroit, et je me promis d'en faire plus tard une étude plus sérieuse. Vingt années se sont écoulées depuis et ce n'est qu'au printemps dernier que les circonstances me permirent de mettre à exécution mon projet d'autrefois. Un examen attentif de cet emplacement me permit de reconnaître une double enceinte de fossés, en partie conservés; puis d'autres indices, tels que des vestiges de construction assez considérables, des traces d'incendie, un souterrain bizarrement creusé par la main de l'homme, et enfin plusieurs fouilles vinrent me convaincre qu'il avait existé là jadis un ouvrage fortifié d'une certaine importance.

Je fis part de ma découverte à M. Perrin, qui décida d'organiser une excursion archéologique, pour se livrer à une étude plus complète. Par une belle journée d'automne, une commission composée de MM. Perrin, Sépot, Beaudoin, Loriferne et l'auteur de cette *Notice*, auxquels vinrent s'adjoindre le capitaine Legrand, de Thorigny, et le professeur Matignon, de Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, docteur ès sciences, et membre correspondant de la Société archéologique de Sens, se rendit à la « Tour de Villechat. » Après une inspection sommaire, il fut reconnu qu'avant d'entre-

prendre aucune fouille nouvelle, le mieux serait de lever un plan exact de la forteresse, déjà encombrée de broussailles. Deux journées furent consacrées à ce travail assez pénible, que M. Lucien Loriferne, sous-lieutenant du génie, dirigea avec l'habileté professionnelle d'un polytechnicien. C'est à lui que nous devons la belle planche qui accompagne ce travail. (1).

La « Tour de Villechat » est située exactement entre Grange-le-Bocage et le hameau de Lachaume, le long et au nord de l'ancien chemin de Bray à Villeneuve-l'Archevêque, près de la cote 195 de la carte d'état-major, et sur la crête du vallon qui va de Thorigny dans la direction du N.-E.

L'ouvrage se compose, dans son ensemble, d'une vaste enceinte ayant la forme d'une ellipse irrégulière et s'étendant sur une longueur de 200 à 220 mètres, avec 95 mètres au petit axe. Le fossé extérieur n'existe plus qu'aux deux extrémités; sur le front nord, tourné vers le plateau, il a été comblé pour servir à la culture; dans la partie méridionale, qui fait face à la vallée, la déclivité naturelle du terrain en tient lieu, et l'escarpe est formée par un fort talus de 4 mètres de hauteur.

Au centre de cette ellipse se trouve une seconde enceinte A, longue de 75 mètres, large de 50, et ayant la forme d'un pentagone irrégulier. Elle est complètement isolée par un fossé G, dont la profondeur moyenne est

(1) Entre temps, M. Léon Mirot, archiviste aux Archives nationales, à qui j'avais fait part de cette découverte, consacrait une journée de vacance à venir en excursion à la « Tour de Villechat, » et il reconnaissait tout l'intérêt que présentait l'étude de ce curieux emplacement.

de 4 mètres, et elle est disposée de telle façon qu'elle coupe l'enceinte extérieure en deux cours ou bailles, B. C, et qu'elle ne laisse, au nord et au midi, entre les deux fossés, intérieur et extérieur, qu'un chemin de ronde, de 2 à 4 mètres de largeur, D. E. Il est ici un détail important à noter, c'est que le chemin de ronde E se trouve coupé en travers, au point H, par le fossé intérieur qui se prolonge ainsi au delà de l'enceinte extérieure et forme une communication avec le dehors (1).

Des traces de maçonneries, visibles en plusieurs points de l'escarpe, démontrent que la cour centrale était entourée de murailles. Au point F devait se dresser le réduit qui longeait le fossé sur le côté est du pentagone. Il subsiste encore, en effet, à cet endroit, un amas énorme de menus matériaux, tels que moellons de grès, silex, tuiles, mortier et chaux. Les ruines ont dû servir de carrière pendant longtemps, et les grosses pierres ont été enlevées pour servir aux constructions dans les villages voisins. Le propriétaire du terrain, M. Brunet, de Lachaume, a continué, depuis plusieurs années, l'œuvre de déblaiement, et il a rencontré, au point I, un énorme massif de maçonnerie mesurant environ 8 mètres de long sur 6 mètres de large, et qui devait servir de base à un donjon.

Ce massif se prolongeait en J, par un mur de fon-

(1) Mentionnons dans le fossé intérieur la présence de la belladone qui y pousse haute et drue, bien que ce sol calcaire et sec ne soit pas l'habitat de cette plante vénéneuse. Est-elle contemporaine de l'établissement de la forteresse, ou bien n'a-t-elle été apportée là que plus tard? Il est impossible de le dire.

dation de 1^m20 d'épaisseur, profond de 1 mètre environ, et établi solidement sur la craie compacte. On y a trouvé, paraît-il, emmurés, deux squelettes de haute taille, assis et repliés sur eux-mêmes.

Au point K, à côté du mur et dans l'enceinte du réduit, l'enlèvement d'une dalle mit à jour une cage d'escalier, en partie détruite, plusieurs marches grossièrement taillées en grès, et l'entrée d'un souterrain très curieux, creusé dans le massif de craie et donnant sous la cour intérieure.

Ce souterrain L, dont le seuil se trouve à 2 mètres au-dessous du niveau du sol, a une hauteur moyenne de 1^m75; la voûte en est légèrement arquée. Il se replie presque à angle droit, en cinq branches dont les coudes se prolongent, en cul-de-sac, sur trois points. Au fond de la cinquième branche, à gauche, et au niveau du sol, existe une petite ouverture, en gueule de four N, de 0^m45 de large sur 0^m40 de haut, par laquelle un homme de moyenne taille peut passer en rampant. Elle va en s'évasant, à travers une cloison de 1 mètre d'épaisseur, réservée dans la craie vierge, et elle donne accès dans une chambre souterraine M, de 12 mètres environ de long, sur 3 mètres de large. Le fond est obstrué par un éboulement d'argile. Cette chute de terre provient-elle d'une faille naturelle ou d'un orifice extérieur? Il ne nous a pas été possible d'élucider cette question. Notons encore que plusieurs petits trous de forme triangulaire, creusés dans la paroi du souterrain, semblent avoir été disposés pour recevoir de petites lampes.

Cette communication dérobée, allant aboutir sous la

cour centrale, constituait, à coup sûr, un passage, ou plutôt une entrée secrète correspondant à l'intérieur du fort. L'assaillant qui aurait pu pénétrer jusqu'à la chambre souterraine rencontrait encore un double obstacle : d'abord une étroite ouverture par l'ébrasement de laquelle un homme ne pouvait s'engager sans un long effort, retenu par les épaules au moment où sa tête sortait sans défense de l'autre côté, puis une série de coudes et de coins où il devait s'égarer pendant longtemps dans l'obscurité, avant d'arriver à l'escalier intérieur.

Au milieu des débris de constructions amoncelés sur l'emplacement du réduit central F, il n'y a d'intéressant à signaler que la présence de larges tuiles ou planchettes d'argile, mal cuites, et percées, à une extrémité, de un ou deux trous d'environ un centimètre de large, qui devaient servir à les assujettir, à l'aide de chevilles de bois ou de clous. Sous ces décombres, il existe une couche de cendres, de charbon et de pierres craquelées, posées sur une mince épaisseur de terre battue, qui semble avoir servi d'aire ou de support au carrelage de la forteresse. Ces traces d'incendie, visibles tout le long de la tranchée J, ne renferment aucun vestige d'armes ou d'outils, et nous n'y avons trouvé que quelques menus débris de fer ; elles donnent donc à penser que le feu n'a accompli son œuvre de destruction qu'après le pillage.

En dehors d'un morceau de carrelage émaillé qui a disparu, la seule chose, digne d'intérêt, qui ait été trouvée dans cette ruine, est un meneau de fenêtre (ou peut-être un pied-droit de cheminée), en calcaire

grossier, dont les deux parties essentielles, le chapiteau et la base, sont demeurées à peu près intactes. Elles ont chacune 0^m18 de côté; la hauteur du chapiteau, astragale comprise, est de 0^m24, ce qui donnerait une hauteur de 1^m26 au menau tout entier, en multipliant la première dimension par 6, suivant la moyenne ordinaire. L'astragale est à vive arête, la corbeille nue et droite, les crochets non fouillés. La base, traitée d'une manière aussi rudimentaire, présente un listel semblable à l'astragale; la scotie vient se perdre dans un biseau que présente la face inférieure du listel. Le fût se compose d'une colonnette octogonale, adossée à un trumeau saillant, de manière à former une double feuillure où venaient s'encastrent les volets intérieurs de la fenêtre. La taille des parties droites est faite à la brettüre à dents longues. Le fût a subi un certain polissage.

Il ne reste plus à mentionner, dans la cour centrale A, que les détails suivants. En P se trouve une espèce de citerne, dont l'ouverture a 2 mètres de large, et la profondeur est de 5 mètres. La section verticale se profile en forme de tonneau. A côté, au point Q, un affaissement laisse deviner une excavation du même genre. Aux endroits R et S, deux amas de décombres semblent être les débris de deux ouvrages qui commandaient peut-être le pont-levis reliant à l'enceinte centrale la cour G. Enfin, en O, une excavation régulière annonce également la place d'une ancienne construction.

Dans la cour C, il y a lieu de signaler, en T, une dépression circulaire qui paraît avoir été l'emplacement d'une

tour commandant l'entrée du fossé intérieur, à son intersection avec le branchement qui débouche au dehors. Deux autres dépressions, en *g*, ouvertes à l'extrémité des deux cours C et B, ne sont peut-être que des emprises faites pour amender les terres voisines. Enfin, dans ces deux cours, il reste en *f* et en *f*^{his} des vestiges d'un petit épaulement destiné sans doute à abriter des tireurs ; ces enceintes ne semblent avoir été protégées que par des palissades.

Tels sont, dans leur ensemble, les renseignements qu'il a été possible de recueillir sur l'état actuel de l'ancienne forteresse. Au plan par terre ont été ajoutées deux coupes, U V, X. Y, qui permettent de se rendre compte du relief exact du sol. Si toutes les constructions ont disparu depuis longtemps, l'aridité du sol a protégé les terrassements contre des remaniements postérieurs, et les fossés sont demeurés dans un bon état de conservation.

II

RENSEIGNEMENTS HISTORIQUES

Les vestiges importants de la « Tour de Villechat » porteraient à croire qu'elle a joué autrefois un rôle dans l'histoire militaire de la contrée, et cependant nos annales demeurent complètement muettes à ce sujet. M. Perrin a fait pratiquer, aux *Archives nationales*, des recherches qui n'ont pas abouti. Il est bien question, dans une lettre du roi Jean II, datée d'octobre 1361, du château de « Villa Chatuli, » que

M. Luce (*Archives nationales*, JJ, 91, n° 5) a identifié avec VILLECHAT, mais M. Stein, consulté, déclare que « Villa Chatuli » est, à n'en pas douter, VILLECHAUD, près Cosne (Nièvre) (1). Au reste, M. Luce a fait ailleurs la véritable identification de « Villa Chatuli. »

D'autre part, les anciens chroniqueurs sénonais ne font allusion nulle part à la tour de Villechat. Le seul document historique concernant cette forteresse se trouve aux archives de l'Yonne, dans l'ancien fonds de l'archevêché de Sens, à la cote G, 450. C'est une acte de dénombrement, du 31 mai 1564, donné à l'archevêque de Sens, par messire Raguier, vidame de Châlons et seigneur de Saligny, des fiefs de Saint-Maurice, Maulny, etc. Dans cette chartre, il est fait mention « d'une pièce de boys de haulte fustoye contenant soixante-quinze arpens appelés la Tour de Villechat et appartenant à mon oncle Raguier... » En 1627, les terres de Saint-Maurice et Villeneuve-aux-Riches-Hommes furent achetées par Henri Claude, évêque de Châlons, et ce prélat passa en cette année une transaction avec Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, pour les droits dus à l'archevêché au sujet de l'acquisition de ces terres qui en relevaient en plein fief.

Dans l'aveu de 1564, il est mentionné également « les terres labourables de la Thurée, » situées près de la tour de Villechat. Ce nom de climat, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, évoque à l'esprit l'idée d'une boucherie, d'un combat sanglant qui, peut-être, a été livré à cet endroit.

En remontant jusqu'au x^e siècle et au xi^e, on trouve

(1) Cf. Abbé DURU, *Bibl. hist. de l'Yonne*, I, p. 500.

deux autres documents historiques mentionnant un *Villicato*, que, selon toute vraisemblance, M. Quantin a identifié avec Villechat : c'est d'abord une liste des biens de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif, comprise dans une copie du testament de sainte Théodechilde ; puis une autre liste énumérant les paroisses du diocèse de Sens, et écrite sur un ancien *Liber sacramentorum* de l'église de Sens, qui est aujourd'hui à la bibliothèque de Stockholm. L'emplacement de cette paroisse devait se trouver à un kilomètre environ, au midi de la forteresse de Villechat, car dans cet endroit, à l'intersection de la route de Thorigny à Saint-Maurice avec celle de Grange à Courgenay, on a découvert, il y a quelques années, plusieurs cercueils en pierre blanche, avec ossements, qui ont malheureusement été détruits.

Comme cette paroisse n'est plus mentionnée dans les pouillés du xv^e siècle (1), il y a tout lieu de supposer qu'elle a été détruite dans le courant de la guerre de Cent ans.

D'après le témoignage très autorisé de M. Louzier, inspecteur des monuments historiques, les caractères architectoniques du meneau, trouvé dans les ruines, doivent le faire reporter à la première moitié du xii^e siècle ; de même, les tuiles avec trous et sans crochet, découvertes au même endroit, dénotent une fabrication primitive et sont, à coup sûr, antérieures au xiii^e siècle. Ces renseignements concordants donnent à penser que ces débris ont appartenu à un manoir ou

(1) Cf. *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, par QUESVERS et Henri STEIN.

château féodal qui dut être construit dans le courant du ^{xiii}^e siècle.

Mais, d'un autre côté, la paix qui régna dans nos contrées à cette époque rend inexplicable l'établissement d'un ouvrage fortifié si considérable sur cet emplacement. D'après les données de l'histoire locale, nous inclinons plutôt à reporter la construction de la forteresse actuelle au début de la guerre de Cent ans, soit que les défenses du château primitif aient été développées, soit que les matériaux du ^{xiii}^e siècle aient été utilisés pour les constructions du ^{xiv}^e. Au reste, la médiocre qualité de la maçonnerie et le mortier assez maigre donnent à penser que cet ouvrage fut construit à la hâte. Il avait sans doute pour double but de protéger les habitants des environs contre les ravages des gens de guerre, et surtout de constituer un poste fortifié sur les confins des vallées de l'Yonne et de la Seine.

On sait que la désastreuse journée de Poitiers où Edouard III, roi d'Angleterre, écrasa l'armée française, inaugura pour notre pays une ère de dévastation et de ruine. Dès 1359, Charles de Navarre, allié à l'étranger et irrité des mauvais traitements exercés sur ses partisans, livre la Champagne à des aventuriers qui la mettent au pillage. Eustache d'Aubrecicourt, à la tête de l'une de ces bandes, se cantonne à Pont-sur-Seine. Il ravage Nogent et tous les environs, rançonnant avec grands succès nobles et manants. Il tenait à la fin, d'après Froissart, au moins mille combattants et dix à douze forteresses. La tour de Villechat, qui devait alors exister, était-elle du nombre des châteaux-

forts tombés au pouvoir de ce capitaine de brigands ? Il y a tout lieu de le supposer.

Cette bande d'aventuriers était peut-être la même que la troupe de pillards bretons, dont parle Tarbé dans sa *Notice sur Thorigny*, et qui s'était emparée, vers cette époque, d'un fort que les habitants de ce bourg avaient précédemment construit pour la sûreté de leurs personnes et de leurs biens. Ces bandits, d'après le même témoignage, désolaient le canton et faisaient des excursions dans les environs et jusqu'aux portes de Sens, malgré les défenses réitérées du roi Jean. Aussi ce prince prêta-t-il de ses deniers, aux habitants de Sens, une somme de 500 livres d'or, pour faire bâtir, vers le même temps (1356-1360), un fort dans l'église de Thorigny.

En 1367, à la suite des Etats-Généraux tenus à Sens, Charles V, voulant organiser un plan de défense, publia, par lettres datées de cette ville, les ordres suivants : « Les baillis visiteront les forteresses, les mettront en état de défense et les approvisionneront de vivres et de munitions de guerre. Si les ennemis envahissent le royaume, les capitaines royaux feront entrer dans les forteresses les habitants du pays, leurs biens, et des vivres et il n'exigeront rien de ces habitants, lorsqu'ils quitteront lesdites forteresses. »

Sauf quelques moments d'accalmie de courte durée, la fin du xiv^e siècle et le commencement du xv^e sont troublés par les dissensions civiles, auxquelles vient s'adjoindre, après 1420, la guerre étrangère. Tandis que Sens est au pouvoir des Anglais, les environs appar-

tiennent au Dauphin, et le territoire est affreusement ravagé par les troupes des deux partis (1).

Après la prise d'Orléans, par Jeanne d'Arc, Sens rentre sous l'autorité de Charles VII, et sa soumission entraîne celle des villes voisines, notamment de Bray et de Nogent. Cependant, ce n'est qu'en 1430 que les troupes royales reprennent aux Anglais les châteaux de Courgenay, Villeneuve-aux-Riches-Hommes et Fleurigny.

Une attaque tentée peu après par les Anglais sur Sens fit craindre à Charles VII qu'ils ne parvinssent à se rétablir dans le pays par l'occupation des châteaux-forts; il envoya donc l'ordre de démanteler ceux de Courgenay, de Fleurigny, de Villeneuve-l'Archevêque et de Villeneuve-aux-Riches-Hommes, pour empêcher l'ennemi de s'en emparer. Toutefois, les Anglais s'étant retirés sur ces entrefaites, l'ordre royal ne fut exécuté qu'au mois de juin 1431, par les sieurs de Villars, Bailli et du Pin.

Taveau, qui nous fournit ces divers renseignements, ne parle nullement de la « tour de Villechat. » Cette forteresse était-elle déjà détruite, où bien ne le fut-elle qu'en 1445, lorsque Charles VII, après le licenciement des grandes compagnies, fit raser les châteaux-forts qui servaient de repaire à des aventuriers? Il est impossible de le dire. Quoi qu'il en soit, la forteresse de Villechat avait disparu depuis longtemps au xvi^e siècle, puisque nous avons vu qu'en 1564 son emplacement était occupé par un bois.

(1) Taveau.

III

IMPORTANCE DE LA FORTERESSE. — SA VALEUR

STRATÉGIQUE ET DÉFENSIVE

Le silence de l'histoire locale sur Villechat ne peut guère s'expliquer que par son isolement dans ce vallon ou par sa destruction prématurée. Cette forteresse avait, en effet, une importance relative qui résultait soit de l'étendue de ses ouvrages soit de sa situation stratégique. L'ingénieur, chargé de l'établir, l'avait placée sur un point culminant, d'où elle commandait non seulement l'ancienne route de Bray à Villeneuve-l'Archevêque, qui passait au pied de ses remparts, mais encore le vallon de Lachaume qui relie, de ce côté, la vallée de la Seine à celle de l'Yonne et met en communication les villes de Sens et de Nogent. De cette hauteur, on embrasse un horizon assez étendu. Au nord, la vue s'étend sur le plateau de Grange ; à l'est, elle passe au-dessus de la forêt de Trainel jusqu'aux premiers mamelons du bassin de la Seine ; au sud, elle va, dans la direction de Courgenay et de Villeneuve-l'Archevêque, bien au-delà de la ferme de Mondogast, autre point culminant qui était fortifié au moyen-âge ; enfin, du côté de l'ouest, elle se prolonge, au-dessus de Thorigny et de la vallée de l'Oreuse, jusqu'au sommet où se trouvait jadis (sur le territoire de La Chapelle) le village de Saint-Germain, aujourd'hui détruit, et que l'on aperçoit également très bien de la cité sénonaise. La tour de Villechat pouvait donc servir éventuellement, par des signaux de jour ou des fanaux de nuit, à relier

la vallée de la Seine à celles de l'Yonne et de la Vanne.

Dans cette région sans reliefs bien accusés, l'ingénieur militaire sut tirer le meilleur parti de cet emplacement pour donner à la forteresse la plus grande valeur défensive possible ; comme disaient au siège de Narbonne les Sarrazins de la Geste : « Moult sont françois savants (1). » Il établit l'ouvrage sur la crête même de la vallée, face au plateau que la forteresse dominait et pouvait battre, dans le rayon des armes du temps, et dont elle était isolée par un fossé et un rempart formé par les terres de rejet. Ce front se profilait d'une manière à peu près rectiligne et sans aucune saillie sur une longueur de 180 mètres.

A l'ouest, la ligne s'infléchissait brusquement en éperon, au moment de rencontrer le chemin de Bray ; elle dévalait aussitôt et, sur une longueur de 130 mètres, suivant la rapide déclivité du terrain, parallèlement à ce chemin qui passait au pied même de son talus, elle rendait, par ce long contact, la garnison maîtresse absolue de ce passage. Au sud, au contraire, du côté de la vallée, où la défense était plus facile, la ligne s'arrondissait largement pour envelopper une superficie plus vaste, puis elle faisait retour sur elle-même. Dans toute cette partie, le fossé disparaissait et se confondait verticalement avec la pente rapide du coteau qui le remplaçait comme moyen défensif. L'escarpe demeurait seule, dominant de son talus le terrain décline qui se dérobaît à ses pieds, en épaulant en même temps le chemin de ronde et les deux cours soigneusement

(1) *Aimeri de Narbonne*, traduction de Léon Clédât. Paris, Garnier, 1899.

terrassées. Il est probable que ces talus n'étaient munis que de fortes palissades et d'ouvrages en bois, car on n'y voit ni traces de maçonnerie ni saillies caractéristiques. Cette première enceinte affectait donc la forme d'une ellipse irrégulière, ayant une superficie d'environ 110 ares. Protégée au nord par le rempart de la crête, elle s'ouvrait en éventail au sud, suivant un pan très incliné qui offrait le double avantage d'étagérer les défenses intérieures et de découvrir à la fois de toutes parts le vallon et le cercle tout entier de l'horizon visuel.

Au milieu de ce vaste boulevard, notre ingénieur avait établi le fort proprement dit en forme de pentagone irrégulier. Cette enceinte intérieure, défendue par un fossé et une muraille, présente l'aspect d'un bastion détaché dont le saillant est tourné du côté de la vallée. Les deux faces, de longueur égale (40 mètres), forment un angle très obtus et les deux flancs font retour vers une base assez développée (60 mètres). Le fort était placé obliquement sur la ligne médiane de l'ellipse et, grâce à cette disposition fort habile, le fossé G venant serrer de près le rempart extérieur en D. E, où il ne laissait qu'un étroit chemin de ronde, la forteresse se trouvait ainsi divisée en trois cours à peu près égales et qu'on pouvait isoler facilement. Les deux saillants de l'enceinte extérieure étaient protégés par deux fronts intérieurs, tandis qu'au contraire les fronts extérieurs étaient dominés par les saillies du fort qui les divisaient en trois sections égales. Les défenseurs pouvaient, de la sorte, croiser leur tir avec une grande efficacité sur chacune de ces sections, doubler celui des

soldats de la première ligne, cribler toute la zone extérieure et plonger absolument sur la première enceinte.

Enfin, solidement adossé au flanc c'' du polygone, c'est-à-dire à l'opposé des points faibles G. D, par où l'attaque était le plus à craindre, un réduit F était isolé sur trois côtés par le fossé, et séparé de la cour centrale, en J, par une épaisse muraille. A l'angle I, sur un bloc énorme de maçonnerie, se dressait une tour qui faisait partie intégrante du donjon, si elle ne constituait pas le donjon lui-même.

Nous n'avons constaté au rempart extérieur aucune ouverture donnant dans la forteresse, sauf au point a'. Là devait être l'entrée, également protégée par l'escarpement du coteau et un triple étage de défenses ; du reste, le saillant du polygone établi en ce point ne laisse aucun doute à ce sujet. Cette entrée était fort bien masquée ; elle avait été obtenue au moyen d'une tranchée, ouverte obliquement en a' dans le talus méridional, et rejoignant au point H, le fossé intérieur. Un affouillement pratiqué en T semble marquer le lieu d'une tour qui aurait commandé à merveille le nœud de ces fossés. Il y avait certainement de ce côté des barrières ou barbicanes destinées à prévenir les surprises. Tout ce que nous avons pu constater, c'est que, dans l'état actuel, le fond du fossé intérieur qui longe la face b' du polygone, est plus élevé que le fossé T, qui monte régulièrement vers le nord. Le déhanchement des deux fonds produit un seuil au point H.

Il nous reste maintenant à rendre compte de la valeur réciproque des défenses de la forteresse. L'ennemi

avait-il découvert l'entrée a', il devait gravir le versant très raide du coteau sous le tir plongeant du terre-plein E ; il était exposé en outre aux projectiles partant de la tour I ; puis il fallait s'engager dans une sorte de mâchoire courbe formée par l'entrecoisement des deux terre-pleins T et H. E, traverser les obstacles disposés de l'un et l'autre côté par les assiégés. Lors même qu'il fût parvenu à cet endroit, l'assaillant était obligé de se retirer sous la grêle des projectiles tombant sur lui soit des terre-pleins, soit des remparts intérieurs (1).

Dans le cas où l'envahisseur se présentait devant le saillant C, s'il l'emportait, la garnison repassait en hâte dans la cour A au moyen d'un pont-levis dont les débris S. R font supposer l'existence, ou bien elle se repliait en D par le chemin de ronde qu'elle interceptait aussitôt derrière elle, tandis que l'obliquité du front S. R permettait aux archers de la muraille intérieure de balayer le flanc f'.

Si l'ennemi débouchait du plateau et réussissait à enfoncer les palissades de la grande baille B, sa position était presque intenable dans cette cour dominée complètement par le réduit central, et d'où les assiégés pouvaient également se replier dans l'autre cour C par le chemin de ronde D.

En admettant même que les assaillants eussent pénétré jusque dans l'enceinte fortifiée A, les assiégés

(1) L'entrée a' n'était peut-être ménagée que pour donner, dans les fossés G, un asile temporaire aux habitants de la campagne, en cas de surprise, et leur permettre de pénétrer ensuite, à l'aide d'une échelle, dans l'intérieur du fort.

pouvaient encore soutenir un siège en règle dans le réduit central qui, suivant la coutume de cette époque, ne devait avoir d'ouverture qu'à la hauteur du premier étage, et ils avaient encore la ressource suprême d'échapper à l'ennemi en fuyant par le souterrain secret.

Il serait possible peut-être d'étendre ces considérations et d'exposer d'autres hypothèses sur les conditions défensives de la forteresse de Villechat ; mais il est très facile de s'égarer sur ce terrain tout à fait spécial, et peut-être nous y sommes-nous déjà trop aventuré. La prudence nous fait un devoir de nous arrêter et de laisser la discussion de la question technique aux hommes du métier.

Lorsque le touriste, après avoir erré pendant longtemps au milieu de ces ruines, s'assied enfin sur le gazon pour prendre un peu de repos, il cherche, par la pensée, à rendre à ce tertre, morne et silencieux, sa vie d'autrefois. Il voit se dresser les palissades, dans l'air apparaît la masse imposante des fortifications et du donjon féodal. Les cris de guerre retentissent, la lutte s'engage, et c'est une évocation douloureuse de « tueries » sanglantes, de pillage et d'incendie. Puis, comme un écho lointain, à ces clameurs guerrières répondent, à travers les âges, d'autres clameurs sauvages : ce sont les hurlements des Gaulois, dans la forêt voisine, applaudissant le druide qui, sur la pierre sanglante du dolmen, enfonce le couteau sacré dans le flanc du prisonnier de guerre (1).

Mais le cauchemar prend bien vite fin, et, chassant

(1) Le dolmen de la forêt de Lancy n'est distant de la « Tour de Villechat » que de deux kilomètres.

ces souvenirs attristés, le touriste aspire à pleins poumons l'air pur et vivifiant ; sa vue se repose délicieusement sur la campagne verdoyante et sur les frondaisons des bois environnants ; ses oreilles n'entendent plus que le gazouillement des oiseaux dans les buissons, les appels du laboureur et du berger et le grincement pacifique de la charrue qui ouvre lentement les sillons.

H. BOUVIER.

LA FILLE DE JEHAN COUSIN

NOTE SUR ETIENNE BOUVIER

ET

MARIE COUSIN

La brillante renommée de Jehan Cousin et l'absence complète de documents précis sur la vie de ce grand artiste, dont on ignore même les dates exactes de naissance et de mort, donnent un intérêt particulier aux moindres détails recueillis sur sa famille.

Si nous n'avons pas eu jusqu'à présent la satisfaction de rencontrer un seul acte inédit concernant Jehan Cousin lui-même, nous pouvons cependant apporter quelques pièces nouvelles sur sa fille et son gendre, résultat de nos recherches parmi les anciennes minutes des études de notaires de Sens.

On sait que Marie Cousin, fille unique de Jehan Cousin, s'était alliée à une famille de Sens en épousant, vers 1552, Etienne Bouvier, maître apothicaire.

Récemment, M. Joseph Perrin a publié dans le tome XVIII du *Bulletin* (p. 272 et suiv.) une analyse et des extraits du Journal d'un descendant de la fille de Jehan Cousin, l'émigré Charles-Octave Bouvyer, qui

donne d'intéressants renseignements sur sa famille et en établit une généalogie plus ou moins exacte. M. J. Perrin, dont le but était surtout de retracer les aventures de ce notable sénonais, a, d'ailleurs, été bien inspiré en appelant dans une note (*Bulletin*, p. 330) la vérification *critique* des assertions de l'auteur du Journal et en invitant ses collègues à compléter ou à rectifier les détails de sa publication en ce qui concerne la généalogie de la famille Bouvier.

Bien avant lui, MM. A. Firmin-Didot (1) et Ed. Déligand (2) avaient déjà fait connaître cette généalogie dont la publication souleva des critiques et fit naître des doutes (3), justifiés, ainsi que nous allons le voir, par les nombreuses erreurs que nous relevons, non seulement sur la plupart des dates, mais, ce qui est plus grave, sur les personnes mêmes.

Une autre généalogie, que l'on n'a pas encore signalée, existe au Cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, dans la collection des pièces originales, Vol. 483. Ce nouveau document, daté de 1682, présente des garanties plus sérieuses d'exactitude que le Journal de Bouvier ; nous avons pu nous en assurer en constatant, sur plusieurs points, sa parfaite concordance avec les actes authentiques.

Mais avant d'aborder les questions généalogiques, un premier point est à fixer : c'est celui de l'ortho-

(1) AMBROISE FIRMIN-DIDOT, *Etude sur Jean Cousin*, 1872, p. 34 et suiv.

(2) Ed. DELIGAND, *Notice historique sur Jean Cousin. Bulletin de la Société arch. de Sens*, X, 103.

(3) Voy. J. LOBET, *Quelques preuves sur Jean Cousin. Revue de Champagne et Brie*, 1880, p. 372 et suiv.

graphie du nom de Bouvier ; l'émigré Bouvier, l'auteur de la première généalogie connue, croyant donner plus d'éclat à l'origine de sa famille, émet la prétention de la faire remonter à un écuyer anglais qui serait venu se fixer à Sens vers 1430, et écrit Bowyer avec un double w. Rien n'autorise cependant une supposition de ce genre qui ne paraît même pas vraisemblable, car le nom de Bouvier était fort répandu dans toute la région et généralement porté par des familles d'artisans (1); il est toujours écrit Bouvyer ou Bouvier, et c'est ainsi que signent, d'ailleurs, sur les actes, les divers membres de la famille alliée à Jehan Cousin.

Le premier de cette famille que nous trouvons dans les pièces d'archives est Jehan Bouvier, sans aucune qualification, propriétaire d'un demi-arpent de vigne à Soucy, lieu dit le Clos. Ses trois fils, qui devaient à sa place, en 1525 (2), 26 sols de rente aux religieux Célestins de Sens pour la même pièce de vigne, s'appelaient : Antoine, Jehan, le chanoine bien connu, et Henri.

Etienne Bouvier, le gendre de Jehan Cousin, était fils d'Antoine Bouvier et de Marguerite de Laporte (3),

(1) Nous trouvons en effet : Jehan Bouvier l'aîné, prévôt du Chesnoy en 1497 (2 mars. Reg. de Jehan Possot labellion de Sens. Chambre des not.); Pierre et Jacques Bouvyer, laboureurs, demeurant à la Cassine, par. de Nailly, 3 juin 1574 (minutes de Baptiste Barreau, not. à Sens); et une famille bourgeoise de ce nom dans le ressort de l'ancien bailliage de Monlargis.

(2) Archives de l'Yonne. II. 544.

(3) Nous avons trouvé un assez grand nombre d'actes concernant Marguerite de Laporte parmi les minutes de Gilles Poyrat. Cette famille de Laporte paraît être originaire des environs de Sens. On trouve M^{re} Guillaume de Laporte, prêtre, demeurant à Sens, Jehan de Laporte, laboureur à Chan-

veuve en premières noccs de Jehan Tenelle (1), boulanger à Sens.

Remarquons que, confiant en la généalogie de l'émigré Bouvier, MM. Firmin-Didot et Dégland ont avancé qu'Etienne Bouvier était fils d'Etienne I^{er} Bowyer, écuyer, seigneur de Monthard, et de Colombe de Challemaison. D'autre part, la généalogie de la Bibliothèque nationale, en défaut aussi sur ce point, fait descendre Etienne d'Henri, seigneur d'un fief à Carisey et du Pavillon, à Soucy, et de Marguerite Lache.

Ces erreurs, et bien d'autres, se trouvent rectifiées par les actes authentiques que nous allons citer.

Par acte passé devant Gilles Poyrat, notaire royal à Sens, le 13 août 1561, Marguerite de Laporte, veuve d'Antoine Bouvier, demeurant à Sens, en raison de « son ancien age, grand foiblesse et impotence, » abandonne divers biens meubles et immeubles à son fils Etienne Bouvier, marchand apothicaire (2), « par

tecoq, Marin et Léonard de Laporte, Jehanne Le Hongre, veuve de Jehan de Laporte. (Acte du 23 juin 1565.)

(1) Traité de mariage du 6 juin 1563, de Jehan Perrenot, filz de Arthus Perrenot, vigneron, dem. aux faulxbourgs de Sens, et de Guillemette, fille de defunt Jehan Tenelle, en son vivant boulenger aud. Sens, et « est
« comparu en sa personne Marguerite de Laporte, veufve de feu Anthoine
« Bowyer, et nagneres veufve de feu Jehan Tenelle, pere de lad. Guille-
« meite, en faveur duquel mariage et pour la bonne amour qu'elle a eu
• et a encores de present a lad. Guillemette, future espouse luy a quieté
« et remis et luy delaisse p. ces presentes tout tel droit de douaire qu'elle
« eust peu pretendre sur les biens dud. defunct Tenelle, son feu mary. »
(Reg. de Gilles Poyrat, not. à Sens. Archives de la Chambre des not.)

(2) Il y avait à Sens plusieurs officines d'apothicaires. En même temps qu'Etienne Bouvier, exerçaient cette profession ; Jehan Lamy (18 août 1534, min. de Pierre Bourdebure et 14 mai 1561, min. de Poyrat), Regnault Martin (30 août 1561) et François de Brageloigne (10 décembre 1562).

bonne et vraye amour naturelle et pour la confiance et affection qu'elle a eu et a presentement a la personne de son filz, » et en considération « des grans services et plaisir que luy avoit faictz le temps passé et faict chascun jour » et que « plus honnorablement ne pourroit estre troictée, nourrie et gouvernée que par son filz qu'elle savoit bon conseiller, gouverneur et administrateur, » à la charge par celui-ci de la faire soigner pendant toute sa vie, de la faire confesser, de lui faire administrer tous les sacrements, de l'inhumer en terre sainte et d'exécuter son testament. Ces recommandations peuvent laisser supposer qu'Etienne Bouvier avait alors embrassé la religion réformée, qu'il dut abjurer plus tard ainsi que le prouve son testament.

Nous avons retrouvé les noms de ses deux frères : l'un s'appelait Pierre, et l'autre Antoine, apprenti bossetier à Sens, en 1562 (1). Remarquons encore que la généalogie de la famille Bouvier ne lui donne qu'un frère, qui aurait porté le nom de Simon et qui, fougueux catholique, périt bravement lors de l'attaque de Sens par Henri IV, le 1^{er} mai 1590. Cependant Etienne Bouvier eut deux frères et aucun ne s'appelait Simon, si nous nous en rapportons à un acte du 19 février 1564 (2), par lequel il reconnaît être détenteur avec « Pierre et Anthoine les Bouviers, ses frères et cohéritiers, des deux tiers, dont les troys font le tout, d'un

(1) Contrat d'apprentissage d'Antoine Bouvier chez Marc le Blanc, bossetier à Sens, 24 décembre 1562. Min. de Poyrat. — On appelait *bossetiers* les fondeurs, parce qu'ils faisaient quantité de petits ouvrages d'airain, de cuivre ou de laiton, en bosse, tels que : grelots, bossettes, clochettes, sonnettes, etc. (TRÉVOUX.)

(2) Min. de Poyrat.

chastz de maison, a Sens, rue du Carrefour-du-Loup, » provenant sans doute de la succession de leur mère.

La maison habitée à Sens par Etienne Bouvier, et où il tenait boutique d'apothicaire, était située, paroisse Sainte-Colombe-du-Carrouge, dans la Grande-Rue « ou pend pour enseigne *Le Mortier d'Or* (1). » Elle est désignée comme tenant d'un long aux héritiers feu Jehan Perigoys, de l'autre à Pierre Cartault, d'un bout au pavé royal. Etienne Bouvier y réunit, par acquisition du 4 septembre 1573 (2), une chambre basse « sur le derrière d'une maison assise rue du Plat-d'Estain, ten. de toutes parts aud. acheteur a cause des acquisitions p. luy cy devt faites de Jehan Guérard et des Chérons. »

La maison d'Etienne Bouvier devait donc se trouver dans la Grande-Rue, près de la rue du Plat-d'Estain. C'est là qu'il exerça, pendant plus de quarante ans, le métier d'apothicaire, jusqu'au jour où son fils aîné lui succéda.

De son mariage avec Marie Cousin, il eut dix enfants, quatre moururent en bas âge (3), mais deux fils et quatre filles lui survécurent :

1^o Jehan Bouvier, né le 13 janvier 1563, qui conti-

(1) Acte du 23 juillet 1571, devt François Boulet, not., à Sens.

(2) Min. de François Boulet, not.

(3) Voici, d'après la généalogie de la Bibliothèque nationale (1682), les noms des enfants qui moururent en bas-âge et furent enterrés dans l'église Sainte-Colombe-du-Carrouge :

1^o Jean, né en avril 1553, mort à l'âge de 6 mois ;

2^o Jeanne, née le 18 février 1554, morte à 2 ans 3 mois 20 jours, le 7 juin 1556 ;

3^o Catherine, née le 15 septembre 1555, morte le 11 avril 1556 ;

4^o Anne, née le 27 juillet 1568, morte le 16 août suivant.

nua la profession de son père, et épousa, le 2 février 1591, Savinienne de Bornes, fille de Guy de Bornes, écuyer, s^r de la Bastie (1).

2° Baptiste Bouvier, grenetier à sel à Sens, né le 14 septembre 1569, mort le 23 novembre 1624, épousa Jeanne Le Mareschal.

3° Claude, née le 26 octobre 1556, femme, en septembre 1572, d'Etienne Roussat, apothicaire à Sens, était déjà veuve en 1603, et mourut à Bray-sur-Seine le 10 octobre 1627.

4° Marie, née le 24 décembre 1559, épousa, le 22 janvier 1577, Pierre Cretey, receveur des décimes du diocèse d'Auxerre, et en deuxièmes nocés, le 21 septembre 1593, Antoine le Rable, receveur des mêmes décimes (2).

5° Rachel, née le 19 décembre 1561, mariée, le 29 novembre 1580, à Ezéchiel Bouchet, grenetier au magasin à sel de Sens, déjà veuve en 1601. Le Journal de Bouvier en fait par erreur la nièce d'Etienne.

6° Et enfin, Louise, née le 7 mai 1566, épouse de Jehan Chappelot, procureur au bailliage de Sens (3), puis lieutenant en la justice de Vallery, morte le 8 avril 1619 (4).

Etienne Bouvier et Marie Cousin avaient donné à chacune de leurs filles 400 écus sol, indépendamment de leurs trousseaux, et avaient acheté pour leur fils

(1) Acte du 19 septembre 1600. Richeboys, notaire à Sens.

(2) Acte du 4 octobre 1600. Richeboys, not.

(3) Décret du 10 avril 1619 (Archives du Ghesnoy.)

(4) D'après la généalogie de 1682, Louise Bouvier aurait épousé en premières nocés Claude Ancelet.

cadet, Baptiste, l'état et office de grenetier à sel à Sens ; mais l'ainé, Jehan, n'ayant reçu que 54 écus sol (1), son père lui céda, par acte du 28 janvier 1601, son état et boutique d'apothicaire, avec tout son contenu, dont le détail complet est donné : boîtes, pots d'étain et de terre, bassins, fourneaux, alambics, cornues, mortiers, poêles, bouteilles, seringues etc, toutes sortes de compositions, emplâtres, poudres cordiales, pierreries, cires, fleurs, cendres, huiles, baumes, pommades, confitures, dragées, etc., livres « de l'usage de médecine et de fermacye, » enfin tout « l'estallage de lad. bonticque avec l'usage du mortier d'or et potence d'icelle pendant a icelle maison (2). »

Cette cession fut estimée 246 écus sol, et Etienne Bouvier et sa femme s'engagèrent à remettre, en outre, à leur fils, une somme de 100 écus sol, pour parfaire, avec ce qu'il avait reçu antérieurement, la somme de 400 écus sol.

La maison était louée en même temps à Jehan Bouvier pour 10 écus sol. (Bail du 28 janvier 1601 (3).) Etienne Bouvier continua néanmoins à habiter cette maison, car nous voyons qu'il sous-loue à son fils, pour 5 écus sols, « une chambre haulte au-dessus de la boutique et regardant sur la Grande-Rue, » avec « une petite chambre haulte du petit corps de logis, regardant icelle chambre sur le jardin (4). » Veut-on savoir

(1) « 24 escuz en argent a luy fournis a plusieurs et diverses foys et 30 escuz pour employer en achapt de bagues et joyaulx pour son mariage. » (Acte du 28 janvier 1601.)

(2) Cession du 28 janvier 1601, dev^t Richeboys, nol.

(3) Min. de Richeboys, nol.

(4) Bail du 31 janvier 1601. Min. de Richeboys.

quel était le mobilier de ce petit appartement ; pénétrons dans la première pièce située sur la rue, nous y voyons une garniture de cheminée, composée d'une crémaillère, de deux chenets en fer à pommeaux de cuivre, fourchette, pelle, pincette, etc., deux lits garnis de traversins et de couvertures vertes et rouges, l'un d'eux avec un ciel de tapisserie et des rideaux en étoffe de poil de chèvre de diverses couleurs, deux couchettes en tapisserie, une table en noyer se tirant par les deux bouts, un grand siège à dossier ou forme en tapisserie, cinq chaises également en tapisserie, quatre petits bancs ou escabelles, un coffret en bois de noyer fermant à deux guichets, un grand et un petit bahu, recouverts de cuir, fermant à clef et servant de garde-robe, etc., une douzaine et demie d'assiettes, une douzaine d'écuelles, six grands plats, un pot, un petit broc, huit chopines, un demi-septier, un moutardier, deux sallières, un bassin pour se laver les mains, deux chandeliers de cuivre, etc., etc., six draps de lit en toile de chamvre, six nappes et trois douzaines de serviettes. Dans la deuxième pièce, donnant sur le jardin, se trouvaient simplement une couchette en bois de noyer et des armoires.

C'est dans ce modeste logis que le gendre de Jehan Cousin termina ses jours ; il mourut entre le 12 novembre (1) et le 26 décembre (2) 1601. Constatons, en passant, que la généalogie de la famille Bouvier le fait

(1) Bail par El. Bouvier, dev^t Richeboys. 11 nov 1601.

(2) Bail du 27 décembre 1601 par Marie Cousin, veuve d'El. Bouvier, d'une maison, grange, jardin, dans l'enclos de Soucy, appelée le Pavillon. Richeboys, not.

mourir seulement le 2 décembre 1612, soit onze ans trop tard. Au contraire, la date du 2 décembre 1601, donnée par la généalogie de la Bibliothèque nationale, est acceptable et concorde avec les actes notariés.

Par son testament, en date du 12 avril 1600, fait en la forme de celui d'un « bon et vray chrestien et catholique, » après avoir recommandé son âme à Dieu, à la Vierge Marie, aux saints du paradis, à saint Etienne, son patron, et à sainte Colombe, sa patronne, Etienne Bouvier demande à être enterré dans l'église Sainte-Colombe, sa paroisse, sous la tombe où sont déjà inhumés « ses enffans, gendres et parens, » et qu'au pilier de l'église situé devant sa sépulture soit attaché « avec crampons de fer ung tableau de Nostre Dame de Lorette, paint en huile, qui est de present en sa maison, » et fixés au-dessus dudit tableau ses armoiries et écussons « en façon de croix, »

A propos de ces armoiries, M. G. Julliot a communiqué dernièrement, à la Société archéologique, une curieuse dissertation (1) sur les variations (2) et altérations qu'elles ont subies à diverses époques. La généalogie du cabinet des Titres de la Bibliothèque nationale nous donne les suivantes qui présentent encore de nouvelles modifications : « D'azur a la teste de bœuf descharnée d'or couronnée de deux espics de bledz passé en sautoir de mesme qui enferme une estoille d'argent. Supportz : deux ours au naturel, ci-

(1) G. Julliot. *Les armoiries de la famille Bouvier et de Jean Cousin*. Bulletin de la Société archéologique, t. XIX, p. 1.

(2) D'après la généalogie de 1682, le chanoine Jean Bouvier portait . D'azur au bœuf passant d'or accompagné d'une étoile d'argent en chef.

mier, un ours issant, tenant de sa patte droicte la devise *Corona laboris sui*. Escartelé au 1^{er} et 4^e d'or a l'ours de sable, qui est de Borne, au 2^e et 3^e d'azur au chevron d'or accompagné de trois gerbes de bled de mesme, qui est Cousin. »

Avons-nous ainsi les armoiries personnelles de Jehan Cousin qui, on le voit, ne seraient pas celles prises en général par les peintres verriers, comme le laissait supposer la matrice signalée par M. Julliot ? Ces armoiries offrent cependant ce caractère d'authenticité qu'elles étaient portées par les petits-fils mêmes de Marie Cousin qui vivaient encore en 1682, année où fut établie la généalogie du cabinet des Titres, c'est-à-dire cinquante-six ans seulement après la mort de la fille de Jehan Cousin.

Mais revenons au testament d'Etienne Bouvier, il le termine en exprimant le désir qu'un service solennel soit célébré dans l'église de Soucy pour le « remède de son ame » et nomme comme exécuteurs testamentaires Marie Cousin, sa femme, et Jehan Bouvier, son fils aîné, auquel il recommande particulièrement de porter intérêt et affection à sa mère et à Jehan Roussat, son neveu.

Etienne Bouvier laissait une succession très obérée qui donna lieu à plusieurs procès et réduisit sa femme à une situation presque voisine de la misère.

Dès le 10 janvier 1602, Marie Cousin, veuve depuis quelques jours seulement, déclare devant Pierre Richeboys, notaire, que « sans préjudice de son douaire et conventions matrimoniales elle entend accepter et jouyr de la communauté de biens entre led. deffunct

et elle jusques a la concurrence des biens d'icelle communauté et a la charge qu'elle ne sera tenue des debtes contractées pendant le mariage et communauté dudict deffunt et d'elle. »

Cette déclaration n'est pas signée de Marie Cousin, et l'acte indique même qu'elle aurait dit ne le savoir (1), mais il ne faut voir là que l'emploi inopportun d'une simple formule, nous avons, en effet, retrouvé parmi les minutes du même notaire plusieurs belles signatures de Marie Cousin, notamment au bas des actes des 8 et 11 mai, 7 juin et 28 novembre 1603. La fille d'un grand artiste comme Jehan Cousin ne pouvait être illettrée.

Marie Cousin continua à habiter avec son fils aîné la maison de la Grande-Rue à l'enseigne du Mortier-d'Or (2) pendant la durée des procès auxquels donna lieu la liquidation longue et difficile des affaires d'Etienne Bouvier.

Jehan Bouvier, redoutant les responsabilités, renonça à la succession de son père, le 8 mars 1602, devant le Prévôt de Sens (3); Rachel Bouvier fit de même le 15 mars 1603.

Un grand procès venait, en effet, d'être intenté aux héritiers d'Etienne Bouvier par Marguerite Minagier, veuve de Jehan d'Aliboust, premier médecin d'Henri IV, qui leur réclamait le paiement d'une somme de 1 262 livres 6 sols représentant les intérêts échus d'une rente de 87 livres constituée au profit de son mari par actes

(1) De même dans l'acte du 28 janvier 1601. Min. de Richeboys.

(2) Acte du 28 novembre 1603 id.

(3) Décret du 10 avril 1619. Archives du Chesnoy et Archives nationales X¹^B 9599.

des 19 mai et 9 juillet 1574 et 15 novembre 1583. A la suite d'une sommation faite le 7 mai 1602, une sentence du Prévot de Sens du 3 juillet suivant, condamna les héritiers à payer la somme réclamée. Il fut même procédé les 5, 6 et 7 mai 1603 à la saisie des biens ci-après provenant de la succession :

1^o La maison ayant appartenu à Etienne Bouvier sur la paroisse Sainte-Colombe.

2^o Un jardin, paroisse Saint-Didier.

3^o La maison du Pavillon, situé à Soucy.

4^o Le fief des Grosses-Pierres, autrement des Ordon, maison, grange, étables et accin, 6 quartiers de terre, avec 36 arpents de terre en une pièce proche ladite maison, et 4 arpents de bois taillis. Cette propriété avait été achetée, le 21 mai 1577 (1), par Etienne Bouvier 1 500 livres tournois.

5^o 7 arpents de terres labourables, finage de Ville-roy, lieu dit les Souches.

6^o 5 arpents, finage de Subligny, en plusieurs pièces.

7^o Une pièce de bois taillis, finage de Nailly, appelée Chastenoy, contenant 120 arpents. Ce bois avait été acquis par Etienne Bouvier, suivant actes des 13 septembre 1575, 1^{er} juillet 1588 et 7 septembre 1592.

8^o 40 arpents en une pièce, proche ledit bois, tenant d'un long au chemin de Sens aux Masures.

Mais l'intervention de Baptiste Bouvier qui forma appel, retarda la mise aux enchères des biens saisis. Le bailli de Sens cassa le 7 juillet 1605 la sentence du Prévôt, et le Parlement de Paris, saisi par suite de

(1) Archives de l'Yonne, G. 451

nouvel appel, prononça le 12 janvier 1607 l'annulation de la sentence du Bailli et mit Bouvier en demeure de produire ses moyens d'opposition aux criées. Baptiste Bouvier était prisonnier en la conciergerie du Palais lorsque l'arrêt du Parlement lui fut signifié (1). De nouveaux moyens de nullité, de nombreuses significations aux intéressés, la longue procédure des criées, firent que les héritages en question ne purent être mis en adjudication avant l'année 1618. Nous ne savons si la maison qu'Etienne Bouvier possédait à Sens fut vendue, mais le fief des Grosses-Pierres, avec les terres des Souches et de Subligny, fut adjugé au prix de 2 200 livres à Jehan du Bocquet, seigneur du Chesnoy, qui acquit en même temps le bois de Chastenoy et les 40 arpents situés près dudit bois pour 2 900 livres. Le Parlement prononça les deux décrets d'adjudication par arrêt du 10 avril 1619.

En outre, Etienne Bouvier avait emprunté à M^{re} Claude Guyot (2), chanoine de Sens, une somme de 300 livres, pour le paiement de laquelle Jehan Bouvier était caution judiciaire. Ayant été forcé de payer cette somme aux héritiers de Claude Guyot, Jehan Bouvier en réclamait le montant à sa mère en même temps que ce qui lui restait dû en vertu du contrat de cession du

(1) Signification faite le 22 janvier 1607. Décret du 10 avril 1619. A cette époque, Louise Bouvier demeurait à Vallery et Claude Bouvier à Bray-sur-Seine. Déclaration de frais de criées présentée au Parlement par Marguerite Minagier. (*Archives du Chesnoy.*)

(2) Claude Guyot, clerc de Sens, reçu chanoine comme *régaliste* le 1^{er} mars 1595, gouverneur de l'Hôtel-Dieu, archidiaque de Melun, 8 août 1607, mourut le 16 avril 1620 et fut enterré dans l'église Sainte-Colombe-du-Carrouge.

28 janvier 1601. Marie Cousin, condamnée à s'exécuter par sentence du Bailli de Sens du 7 décembre 1610, transigea par acte du 11 décembre 1624 avec son fils auquel elle promet une somme de 600 livres.

Marie Cousin, à peu près ruinée, s'était réfugiée à Sens dans la maison de son fils Jehan qui « charitablement l'a logé et nourrist suyvant qu'il est naturellement tenu et obligé » jusqu'à la fin de l'année 1625, époque où elle abandonna à ses petites-filles, Françoise et Marie Bouvier, le pauvre mobilier qu'elle avait apporté pour son usage personnel (1). Marie Cousin consent encore le 7 janvier 1626, un bail à Jehan Haguenier (2), puis nous ne trouvons plus son nom parmi les minutes de son notaire, Pierre Richeboys ; elle serait morte, si nous en croyons les généalogies, le 24 janvier de cette même année, à l'âge de 94 ans.

MAURICE ROY

Le Chesnoy, 5 mars 1900.

(1) Ce petit mobilier consistait en une vieille couche de bois de noyer, ung petit lit de plume avec un traversin garny de sa couverture, ciel et custodes, une table d'antienne façon, une vieille chaize et ung petit chevet couvert de tapisserie, le tout fort usé, vermoulu et de petite valeur. Acte du 3 novembre 1625, Richeboys, notaire.

(2) Répertoire de P. Richeboys ; nous n'avons pas retrouvé la minute de cet acte indiqué au répertoire.

Armoiries de Marie Cousin

(Bibl. Nat. Pièces originales. Vol. 483)



Signature de Marie Cousin

(Bail du 7. Juin 1603)

(Min. de Pierre) Richebours. Not. à Sens)

Marie Cousin

I

12 AVRIL 1600. — TESTAMENT D'ETIENNE BOUVIER

IN NOMINE DOMINI AMEN. JESUS

Fut present en sa personne hon. homme M^e Estienne Bouvyer, bourgeois et appore dem. a Sens, lequel estant en son liet mallade, saing toutesfoys d'esprit et d'entendement, congnoissant la mort des humains estre certaine et l'heure d'icelle incertaine, ne voulant morir intestat, et, come ung bon et vray chrestien et catholicque doibt faire, a faiet son testament et ordonnance de dernière volonté ainsy et par la forme et maniere que s'ensuyt :

Premièrement recommande son ame a Dieu le createur, a la glorieuse et sacrée Vierge Marie, Monsieur S^t Michel l'Ange, Monsieur S^t Gabriel, S^t Raphael, Monsieur S^t Pierre, Monsieur S^t Paul, Monsieur S^t Estienne, son parrin duquel il porte le nom, Madame S^{te} Colombe, sa patronne, et generalmente a toute la court celeste de Paradis, lesquels il prie estre mediateurs et intercesseurs.

Item veult et ordonne que quant il aura plu a Dieu prendre et appeller son ame, que son corps et cadavre soyt soingneusement ensevely, et iceluy estre mis et ensepulturé en l'Eglise Saincte Colombe, sa parroisse, a l'endroit et soubz la tombe ou sont inhumez ses enfans et gendres, parens et ayeulx, et prie estre (*sic*) les marguilliers de lad. Eglise q. le banc ou siege estant sur lad. tombe soyt retiré ou derangé p. eulx, oster et retirer lad. tombe de dessoubz led. siege.

Item veult et ordonne q. sond. corps soyt porté par quatre cordeliers et jacobins.

Item veult et ordonne ses forfaitz estre reparez et ses debtes acquittées.

Item quant a ses services et luminaires delaisse iceulx estre faictz a la volonté et discretion de dame Marie Cousin, sa femme, et Me Jehan Bouvyer, appore dem. a Sens, lequel Me Jehan Bouvyer, son filz, il prie user de toute amytie et faveur envers sad. mere et servir et encores envers Jehan Roussat, son nepveu, petit filz dud. testateur.

Item veult et ordonne q. le plus tost que faire se pourra soyt dict et celebré pour le remede de son ame en l'Eglise de Soucy ung service solempnel, tel qu'il sera advisé par lad. dame Marie Cousin, sa femme, et led. Me Jehan Bouvyer.

Item veult et ordonne q. au pillier estant en lad. Eglise Saincte Colombe et au devand sad. sepulture soyt mis et attaché avec crampons de fer ung tableau de Nostre-Dame de Lorette, paint en huile, qui est de present en sa maison, lequel il legue et delaisse pour ce faire a icelle Eglise.

Item veult et ordonne que au dessus dud. tableau soyent mis et attachez ses armoyiz et écuissions en façon de croix.

Pour executer celuy present son testament a nomé et esleu lad. dame Marie Cousin, sa femme, et led. Me Jehan Bouvyer, son filz, acceptans, lesquels il veult estre saiziz de tous ses biens meubles suivant la coustume du bailliage de Sens; lequel present testament a esté par led. testateur nomement dicté de mot a aultre et a luy leu et releu par led. juré en presence des temoings cy apres nomez, revocquant par luy tout autre testament et codicille par luy cy devant faictz, et veult le present estre executé et accomply selon sa forme et teneur. Si comme etc... promettant, obligant, etc. Fait a Sens en la maison dud. testateur le mercredi doziesme avril mil six cens avant midi, presents Jehan Cornu, marchant, et Berthellemy de Dron, cler.

Signé : BOUYER, J. CORNU, DE DRON, RICHEBOYS.

II

28 JANVIER 1601. — CESSION PAR ETIENNE BOUVIER
DE SON ETAT ET BOUTIQUE D'APOTHIKAIRE
A SON FILS JEHAN

Furent presens en leurs personnes hon. pers. Estienne Bouvyer, bourgeois et appore dem. a Sens, et Marie Cousin, sa femme, de luy auctorisée... etc., lesquelz de leur bon gré et bonne volonté, sans aucune induction, force ny contrainte, considerant que Dieu leur auroyt faict la grace de pourveoir et marier cinq de leurs enfans qui sont : Assçavoir, Claude, Marie, Rachel, Loyse et Jehan Bouvyers, a chascune desquelles Claude, Marie, Rachel et Loyse Bouvyer ilz auroient payé et baillé en faveur de leurd. mariage jusques a la somme de quatre cens escuz sol, outre leur trousseau, comme aussy ilz auroient achepté pour, au nom et proffiet de maistre Baptiste Bouvyer, aussy leur filz, l'estat et office de grenetier a sel de Sens, pour lequel estat ilz auroient payé grande somme de deniers; Et quant aud. maistre Jehan Bouvyer ne luy auroientournyn payé synon que la somme de cinquante quatre escuz sol, sçavoir : vingt quatre escuz en argent a luy fourniz a plusieurs et diverses foys et trente escuz pour employer en achapt de bagues et joyaulx pour son mariage; Et desirans pour ce lesd. Maistre Estienne Bouvyer et sa femme esgaller leursdictz enfans mariez affin de les induire et incitler a vivre en paix et amytié fraternelle l'un envers l'autre et aussy affin qu'ilz ayent occasion de se contenter de leursd. pere et mere et pour l'amytié que leursd. pere et mere leur porte, desirant, comme diet est, esgaller led. Maistre Jehan Bouvyer a ses sœurs, et d'autant q. lesd. Maistre Estienne Bouvyer et sa femme n'ont a present moyens de luy fournir et payer le surplus des deniers qu'il conviendroyt pour lad. esgallité, auroient requis leurdict filz vouloir prendre et accepter sur ed. paiement tout ce qui est de present en leur maison, comme de prendre l'estat et boutique d'apothicaire selon et

ainsy q. le tout est declaré cy après, et pour le surplus luy payeroient au terme qui seroyt accordé entre eulx, a quoy led. Me Jehan Bouvyer filz se seroit condescendu et accordé, au moyen de quoy et soubz lesquelz considerations lesd. Me Estienne Bouvyer et Marie Cousin, sa femme, de luy auctorisée, etc., ont vendu, ceddé, quitté, transporté et delassé dès maintenant et pour toujours aud. Me Jehan Bouvyer, leur filz, a ce present et acceptant, assçavoir : 250 boyttes de boys tant carrées, rondes, grandes, moyennes, q. petites avec tout le contenu en icelles. *Item* sept vingt potz d'estain tant grands que petit, sçavoir vingt cinq a compositions, quarante neuf a huilles, en ce compris le pot a huilles Laurin et deux potz d'huile d'ollif, une boytte a mettre supositaires avec son couvercle. *Item* 48 potz unguentz et accongée, 34 petit potz a pillules, pommades rouges et blanches, unguentz de tutilz et aultres, avec ce qui est contenu en iceulx. *Item* cinq bassains d'estain, sçavoir quatre grandz et ung a clisteres. *Item* quatre potz d'estain a clisteres, trois seringues garnies, 70 chevrettes, tant bonnes que cassées, servant a mettre sirotz et compositions, avec le contenu en iceulx. *Item* 55 potz de terre de vellaine, tant bonne que meschant, ou y a conserves et aultres compositions et le contenu en iceulx. *Item* toutes sortes d'ellectueres et confections mises en des boyttes et armoires de la maison et tout le contenu desd. armoires, sans rien excepter, mesmes y compris lesd. armoires. *Item* toutes sortes d'emplastres et serynes avec l'emplastre. *Item* toutes pouldres cordialles estans es tourelles de lad. boutique en potz et verre. *Item* toutes sortes de trachisques estans es tourelles en potz de verre et boittes. *Item* toutes sortes de pierreries. *Item* toutes sortes de cires. *Item* toutes sortes de decences (*sic*) alquinieques comme pouldres, fleurs, cendres et aultres. *Item* toutes sortes de aues distillées tant par assension que descension. *Item* toutes sortes d'huilles tyrées par essences. *Item* toutes sortes de senteurs et baulmes, comme musques, symettes et baulmes, ambre, comme

piedz d'ellain, lycornes, terres sigellées, bol Armeny, rubarbes, cyre d'Espagne, troys sinosles de pommade a senteur et tout ce qui est contenu aux deux contours de lad. boutique, ensemble lesd. deux contours avec les deux bancz estans en icelle boutique avec le contenu en iceulx. *Item* le semansier. *Item* deux fourneaulx, une forme a s'asseoir. *Item* le picq a herbes. *Item* tous sucres et confitures seches et liequides, dragées et aultres confitures, sans rien excepter, estans es armoires haultes de la chambre basse y compris lesd. armoires. *Item* tout ce qui est en la fenestre près le feu de la chambre basse. *Item* troys fourneaulx de plomb garniz de leurs chapiteaulx. *Item* ung pot en cuivre avec son chapiteau a distiller eaue de vye. *Item* deux potz de cuivre a faire décoction de gayat. *Item* troys douzaines de allambiz, recipients, cornues, antonnoirs, mortier et pillon, le tout de verre. *Item* toutes bouteilles, potz et figuettes, le tout de verre, tant grandes que petites. *Item* toutes sortes de bouteilles, creuches, potz que encrieres, le tout de vermans. *Item* toutes sortes de boyttes de sappin tant longues, grandes que petites. *Item* troys grands mortiers de métal avec le bloc de boys ou il faut poser, ensemble six gros pillons servans a iceulx. *Item* huit aultres mortiers tant moyens que petitz et tant entiers que rompuz, le tout de fonte, avec leurs pillons. *Item* un mortier de plomb garny de son pillon. *Item* ung autre bloc de boys. *Item* troys mortiers de marbre, sçavoir : deux grands et ung moyen avec leurs pillons de boys. *Item* toutes sortes de ballances et poydz avec les fleyaulx desd. ballances. *Item* un grand maic de cuivre. *Item* troys porfires de marbre a jeter sucre rosat. *Item* une pierre a emplastre. *Item* troys paires de presses garnies de leurs chevilles de fer, une douzaine d'espateurs. *Item* deux fers a mettre chauffer l'ypocras, ensemble toutes les chausses, blanchetz et tanyes. *Item* quatre douzaines ou environ de mosles de boys a jeter gelées de coings. *Item* une possouere d'azin a passer cataplasmes. *Item* ung rondeau d'estain ou sont posez les deux potz d'huile d'ollif. *Item* troys violles d'estain. *Item*

toute la caste en bastons estant en lad. maison. *Item* toutes sortes de tāmys. *Item* deux ollyés a mettre huile d'ollif estant en la cave. *Item* toutes sortes de poix noire rasve, ung grand aiguenard de cuivre, une grande poisle a faire yporas ayant ences, une aultre poyle a compositions et une aultre poisle a emplastre ayant ences. *Item* deux poilles a faire decoctions, deux poislons a infusions de fleurs. *Item* deux chaudieres. *Item* une goublet garny de son couvercle, deux boyttes garnies de leurs couvercles, cuiller et ung metrantique ou seringue, le tout d'argent. *Item* vingt polz de fer blanc estans tant en la boutique que chambre de derriere a mettre huile d'aspic et petrolles. *Item* troys douzaines de cruches tant a cyrobtz, miel, huilles que aultres, estans en la chambre de derriere et tout ce qui est contenu en icelle chambre servant a lad. boutique, en ce compris une paire d'armoires a mettre espisserye estant en icelle chambre. *Item* tous les livres de l'usage de medecyne et fermacye, sans aucun en excepter; tout l'estallage, planches, gossetz et parures de lad. boutique avec l'usage du *mortier d'or* et potence d'icelle pendant a icelle maison, et generalmente tout ce qui depend d'icelle boutique sans aucune chose en excepter, reserver ny retenir, etc.

Ceste presente vente faicte moyt le pris et somme de 246 escuz sol qui fait avec ce que dessus ja receu par led. Me Jehan Bouvyer de sesd. pere et mere 300 escuz sol; outre et avec ce lesd. Me Estienne Bouvyer et Marie Cousin, sa femme, de luy auctorisée, etc., ont promis et seront tenuz payer a leurd. filz, a sa premiere volonté, la somme de cent escuz sol, le tout parfaisant lad. somme de 400 escuz sol.

Faict a Sens en lad. maison ou demeurent lesd. Me Estienne Bouvyer et sa femme, ou led. juré a esté mandé, le Dimanche vingt-huitième jour de janvier Mil six cens et ung, a l'heure de deux heures après midi, en présence de Jehan Cornu, marchand, et Jacques Berserolles, praticien, dem. a Sens, tesmoins a ce requis et appelez, lad. dame Cousin a dict ne sçavoir signer.

Signé : BOUYER, J. BOUYER, J. CORNU,
J. DE BERSEROLLES, RICHEBOYS.

EXTRAITS
DES
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES
TENUS
PENDANT LES ANNÉES 1898-1899

ANNÉE 1897

Séance du 4 janvier 1897

PRÉSIDENCE DE M. GUSTAVE JULLIOT

Vingt-quatre membres assistent à la séance.

Les publications adressées à la Société sont déposées sur le bureau.

M. le président donne lecture d'une circulaire du ministre de l'instruction publique, concernant les réunions annuelles tenues à la Sorbonne par les Sociétés savantes.

M. Sépot, trésorier, présente le compte des recettes et dépenses de l'année 1896 et l'état général des finances de la Société.

M. le président fait un rapport sur les travaux de l'année 1896.

L'assemblée n'étant pas en nombre, le vote sur la présentation de M. Ferdinand Gauliry est renvoyé à la séance suivante.

M. du Basty lit un travail, dont il est l'auteur, concernant la désignation des biens de l'ancien monastère de Saint-Pierre-le-Vif, le 5 décembre 1798.

M. Roblot offre de dresser un plan comparatif de l'abbaye, avant 1789. Cette offre est acceptée avec empressement.

M. Sépot dépose sur le bureau :

1° Un certificat d'amnistie accordé par le préfet de l'Yonne, Labergerie, à Michel Picou, natif de Theil, compris sur la liste des déserteurs, 10 brumaire an IV.

2° Une carte civique délivrée par le sous-préfet de Sens à Michel Picou, vigneron à Theil, section du canton de Villeneuve-sur-Vanne.

M. l'abbé Blondel lit une notice intitulée : *De l'identité de sainte Théodechilde, fondatrice de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif.*

Il combat diverses assertions de M. Kurth, auteur du livre intitulé *Clovis*, et soutient contre cet auteur que Théodechilde, fondatrice du monastère et fille de Clovis, ne doit pas être confondue avec la fille de Thierry I^{er}, reine des Varnes.

M. l'abbé Mémain exprime des réserves sur les conclusions du travail de M. l'abbé Blondel. Il expose les raisons qui ont amené la commission liturgique, chargée en 1870 de la correction du propre diocésain, à identifier avec la reine des Varnes, la fondatrice de Saint-Pierre-le-Vif, et à statuer sur l'inopportunité de son culte.

M. G. Julliot donne lecture :

1° D'une visite de la table d'or de la cathédrale de

Sens par M^e Claude d'Asnières, envoyé de François I^{er}, en 1537.

2^o D'une lettre du cardinal de Luynes, adressée, le 9 janvier 1760, à son chapitre, qui avait offert ce rétable au roi Louis XV.

3^o Le compte rendu de la recette et de la dépense des deniers provenant de la vente de ce rétable, compte clos et arrêté le 10 octobre 1760.

Séance du 1^{er} février 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-deux membres sont présents.

Les publications adressées à la Société sont déposées sur le bureau.

M. le président donne lecture d'une lettre du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, relative à la demande de reconnaissance d'utilité publique de la Société.

M. Ferdinand Gaultry, demeurant à Paris, rue de Rivoli, n^o 184, est admis en qualité de membre libre.

M. G. Julliot termine la lecture de son travail sur le rétable d'or de la cathédrale de Sens.

Puis, il commence la lecture d'une étude, dont il est l'auteur, sur la famille Tarbé.

Séance du 1^{er} mars 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-un membres sont présents.

Les publications reçues pendant le mois écoulé sont déposées sur le bureau.

M. le président communique :

1^o Une lettre de M. de Marcère, préfet de l'Yonne, lui accusant réception du volume intitulé *le Cardinal Loménie de Brienne, archevêque de Sens*, par M. J. Perrin ; et remerciant la Société d'avoir bien voulu le compter parmi ses membres.

2^o Une lettre de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

3^o Une lettre de M. le professeur Révillout, conservateur du Musée du Louvre, chargé d'une mission officielle du gouvernement français en Egypte, Haute-Egypte et Nubie, intéressant les membres des Sociétés savantes qui voudraient suivre la mission.

M. l'abbé Boulet lit une notice, dont il est l'auteur, sur une centenaire, Colombe-Marguerite Périer, née à Tannerre, canton de Bléneau (Yonne), le 29 juillet 1776, décédée le 4 septembre 1878, veuve en premières noces de Marien Greslin, et en secondes noces de Pierre Fléaux.

M. le président fait l'éloge de M. Eugène Leseur, architecte à Sens, récemment décédé et qui faisait partie de la Société, en qualité de membre titulaire, depuis l'année 1866.

M. Julliot termine la lecture de son étude sur la famille Tarbé.

Séance du 5 avril 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-trois membres sont présents.

M. le président dépose sur le bureau les publications

reçues pendant le mois écoulé, parmi lesquelles figure un volume offert par M. l'abbé Mémain, membre titulaire de la Société, intitulé *Calendrier pascal*.

M. Julliot pose une question relative à une église sénonaise, aujourd'hui disparue, et dont il a rencontré l'indication dans une de ses lectures. Cette église, dédiée à saint Loup, était située dans le faubourg du même nom et son curé devait être présenté par l'abbé de Sainte-Colombe. Elle aurait été détruite pendant le xv^e siècle. M. Julliot pense que cette église devait se trouver dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de Carnot.

M. J. Perrin lit une note sur une tablette de cuivre, trouvée à Sens dans une maison particulière et provenant sans doute de quelque vente mobilière. Sur cette tablette est gravée une épitaphe, écrite d'un style symbolique, partie en latin et partie en français, concernant un sieur François Huvier, de Provins, et dont il donne la difficile traduction.

Cette épitaphe concerne vraisemblablement « *François Huvier*, vivant conseiller, avocat du roi au bailliage de Provins. » (Arch. de Seine-et-Marne, E 1450.)

M. le président annonce à l'assemblée le décès de M. Maurice-Laurent-Louis Prou, membre honoraire de la Société. M. Louis Prou était le fils de l'un des fondateurs de la Société archéologique de Sens, dans laquelle il avait été admis, en qualité de membre titulaire, le 6 mars 1854, et le père de M. Maurice Prou, bibliothécaire au Musée des médailles, membre libre de la Société.

Séance du 3 mai 1897

PRÉSIDENTENCE DE M. G. JULLIOT

Vingt-neuf membres sont présents.

M. le président communique le programme des fêtes qui doivent avoir lieu à Auxerre les 5, 6, 7 et 8 juillet 1897, à l'occasion du cinquantenaire de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. La Société archéologique de Sens est invitée à prendre part à ces fêtes et à s'y faire représenter par une délégation.

Puis M. le président dépose sur le bureau les objets suivants que lui a fait remettre M. Georges Deligand, en souvenir de son père, M. Edouard Deligand, qui fut membre de la Société archéologique de Sens :

- 1° Deux vases étrusques ;
- 2° Une statuette en marbre blanc, représentant une femme assise dans un fauteuil et ayant un lion à sa droite ;
- 3° Une tête de Jupiter, en marbre blanc ;
- 4° Une tête de jeune homme, en marbre blanc ;
- 5° Un fragment de colonnette de la Renaissance ;
- 6° Une petite statuette, en bronze ;
- 7° Un casque en fer, à côtes de melon ;
- 8° Deux torques, cinq bracelets, une fibule et une hache en bronze ;
- 9° Deux fers de lance et deux épées ;
- 10° Douze lampes antiques, dont onze en terre et une en bronze ;
- 11° Deux clefs en fer ;
- 12° Cinq vases en terre cuite ;

13° Une lame de poignard, avec fragment de la poignée ;

14° Une épingle et une pointe en os ;

15° Les photographies de plusieurs membres de la famille de Jean Cousin, réunies dans un cadre.

Sont encore déposées sur le bureau deux métopes, représentant des masques gallo-romains, don du conservateur du musée de Picardie.

M. Julliot décrit la matrice communiquée par M. l'abbé Giraud, d'un sceau équestre qui aurait appartenu à Miles de Noyers, comte de Joigny (1272).

Une commission de trois membres, composée de MM. Beaudoin, Chamard et Destombes, est nommée pour discuter une proposition d'excursion à Provins, présentée par M. Buvignier.

M. l'abbé Blondel lit un travail sur le sujet suivant : « Recherche des sources pour l'histoire locale, » travail qui lui a été suggéré par un article récemment édité dans la *Revue de Champagne et de Brie*, sous la signature d'un archéologue de Reims, M. Henri Jadard. M. Blondel insiste sur l'utilité que le *Pouillé de l'ancien diocèse de Sens*, œuvre de MM. Quesvers et Stein, présentera aux auteurs qui auront des recherches à faire sur l'histoire d'une paroisse.

Séance du 28 mai 1897

PRÉSIDENCE DE M. LORIFERNE

En l'absence de M. Julliot, président, et de M. J. Perrin, vice-président, tous deux retenus par la mala-

die, la séance est présidée par M. Loriferne, le plus ancien des membres présents de la Société.

Vingt-neuf membres sont présents.

L'excursion projetée à Provins est fixée au 17 juin.

Le bureau est délégué pour représenter officiellement la Société à la séance d'ouverture des fêtes du cinquantenaire de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

M. l'abbé Chartraire fait une communication relative à une collection d'anciennes étoffes, de bourses à reliques et de divers autres objets d'un grand intérêt archéologique se trouvant au trésor de la cathédrale de Sens. Il signale notamment :

1° Le suaire de saint Siviard, soierie byzantine blanche, décorée d'ornements damassés, avec parties brochées de soie violette et or. Les médaillons sont meublés chacun d'un griffon ailé ;

2° Le suaire de saint Léon, archevêque de Sens, soierie byzantine du XI^e ou XII^e siècle, offrant, sur un fond grisâtre, des rosaces délicatement brochées en soie vermeille et renfermant chacune deux lions affrontés, alternativement brochés rouge et or ;

3° Une toile brochée, représentant une assomption, accompagnée d'une inscription latine, et qui paraît dater de la fin de l'époque mérovingienne.

Presque toutes les bourses à reliques sont remarquables. L'une, dont la broderie représente un cavalier, date du XII^e siècle. Une autre, du XIV^e siècle, représente des scènes du *Roman de la Rose*.

Enfin, parmi les autres objets, il faut citer une petite croix de cuivre, revêtue de lames d'argent estam-

pées, pouvant dater du VIII^e siècle, et une boîte de corne et d'os de la même époque.

Séance du 28 juin 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-cinq membres assistent à la séance.

M. le président communique une lettre du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 26 mai 1897, lui annonçant l'envoi d'une ampliation du décret reconnaissant la Société archéologique de Sens comme établissement d'utilité publique, et une autre lettre du même ministre, en date du 4 juin 1897, lui annonçant l'envoi d'un exemplaire des statuts de la Société, destiné à être annexé au décret de reconnaissance d'utilité publique.

MM. J. Perrin, Mémain et Julliot présentent, en qualité de membre libre, M. Gaston Dubois-Guchan, ancien élève de l'Ecole des chartes, demeurant à Sées (Orne).

L'assemblée décide qu'à l'avenir la Société archéologique de Sens échangera ses publications avec la Société archéologique de Provins.

M. J. Perrin présente, sous le titre : *Une Journée à Provins*, le compte rendu de l'excursion faite à Provins, le 17 juin 1897, par un certain nombre de membres de la Société.

Séance du 2 août 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Vingt-sept membres sont présents.

MM. Buvignier, Julliot, Perrin et Sépot présentent,

en qualité de membre libre, M. Paul Gaultry, ancien notaire à Fontainebleau, propriétaire à Sens.

MM. Buvignier, Renard et Sépot présentent, en qualité de membre titulaire, M. Ferrand, ancien pharmacien à Châteaurenard, propriétaire à Sens.

L'assemblée n'étant pas en nombre, le vote sur la présentation de M. Dubois-Guchan est renvoyé à la prochaine séance.

M. Buvignier résume l'excursion faite dans l'Avalonnais, les 7 et 8 juillet, par un certain nombre d'archéologues de diverses sociétés, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Séance du 4 octobre 1897

PRÉSIDENCE DE M. G JULLIOT

Trente-un membres sont présents.

M. le président communique le programme qui lui a été adressé par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, du trente-sixième congrès des Sociétés savantes.

Il dépose sur le bureau différents objets gallo-romains (des fragments de poterie notamment), trouvés lors des travaux exécutés pour l'amélioration du port, situé quai de l'Entrepôt, à Sens.

Il présente aussi une tête d'homme en pierre, moyen âge, offerte à la Société par M. Mou, et qui se trouvait encastree dans le mur de sa propriété bordant le rond-point de l'Esplanade, à Sens.

MM. Dubois-Guchan et Paul Gaultry sont admis en qualité de membres libres.

M. Ferrand est admis en qualité de membre titulaire

M. Julliot rappelle à la Société la précieuse découverte faite, en 1839, dans le faubourg Saint-Savinien, aujourd'hui rue d'Alsace-Lorraine, n° . Cette trouvaille consistait en un buste de bronze représentant le dieu Bacchus, et une inscription gravée sur une plaque de bronze, qui fut étudiée et interprétée par MM. de Longpérier, Renier et Mowat.

Cette inscription, datée du 1^{er} avril 250 (1), est à la fois l'énumération des magistratures, *cursus honorum*, de C. Amatius Paterninus, son éloge et une expression de la reconnaissance de ses employés. Nous nous bornerons à en extraire deux passages très courts. Le premier est : AEDIL. VIKAN. AGIED. : *Aedilis vicanorum Agiedicensium*, et le second : AEDIL. C. S. : *Aedilis civitatis Senonum*. L'un nous apprend que Paterninus a été *Edile des vicains ou bourgeois d'Agiedizum*, et l'autre, qu'il fut ensuite *Edile de la cité des Sénonais*.

La première fonction nous prouve que les vicains, les habitants du bourg, les bourgeois demeuraient dans le groupe de maisons appelé le *Vicus Agiedicensis*, le *Bourg d'Agiedicum* ou simplement le *Bourg*, par opposition à la *Cité* appelée *Agendicum*.

Ce testament de Clovis donne à certain bourg le nom de *Vicus Sancti Petri*, et le chroniqueur Geoffroy de Courlon emploie, en deux endroits, l'expression : *In*

(1) KAL. APR. D.N. DECIO AVG. II ET GRATO COS « Aux calendes d'avril, sous le consulat de Dèce Auguste pour la seconde fois et de Gratus.

vico qui Vivus dicitur, et *In suburbio Senonensi, in vico qui Vivus dicitur*. Il établit une distinction entre le *Faubourg* et le *Bourg*; le bourg le Vif ou de Saint-Pierre est à l'extrémité orientale du faubourg.

A propos d'un passage de la lecture de M. Julliot, M. Buvignier pose la question de savoir si César ou ses lieutenants ont jamais détruit Agiedicum? Il conclut à la négative, en se basant sur ce qu'un fait de cette importance eût été consigné dans les *Commentaires* et sur des considérations de l'art militaire.

Séance du 8 novembre 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-cinq membres sont présents.

M. le président donne connaissance d'un arrêté du ministre de l'intérieur, en date, à Paris, du 15 octobre 1897, portant approbation du règlement intérieur de la Société archéologique de Sens.

M. Roblot retrace en quelques mots la carrière de M. Mollard, archiviste de l'Yonne, vice-président de la Société des sciences de l'Yonne, membre titulaire de notre Société, décédé à Bassens, par Chambéry, le 8 octobre 1897.

L'assemblée s'associe au tribut de sympathie et de regrets apporté par M. Roblot à la mémoire de M. Mollard.

M. Kley donne lecture d'un article de M. Paul Heuré, paru dans la *Revue des Beaux-Arts*, numéro du 1^{er} novembre 1897, sur un tableau attribué à Jean Cousin, représentant les sept péchés capitaux.

Séance du 29 novembre 1897

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-neuf membres sont présents.

M. le président énumère les publications reçues pendant le mois écoulé. Il signale une étude de M. Maurice Prou, membre de la Société, parue dans la *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*, ayant pour titre : *La Charte de Coutumes de Saint-Julien du-Sault* (1259).

Il donne connaissance d'une lettre de M. Louvrier qui, n'habitant plus Sens, donne sa démission de membre titulaire de la Société et demande à être inscrit en qualité de membre libre.

Puis, il rend compte des travaux de la Société et il énumère les dons qu'elle a reçus pendant l'année écoulée.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau et du comité de publication. Il y est procédé en conformité de l'article 5 des nouveaux statuts approuvés par le décret du 21 mai 1897, et des dispositions contenues au titre VI du nouveau règlement intérieur, approuvé par arrêté ministériel du 15 octobre 1897.

L'assemblée décide que, pour établir le roulement prévu par ces nouveaux statuts et règlement, le président sera, cette fois, élu pour une année seulement, à titre transitoire, et que tous les autres membres du bureau et les membres du comité de publication seront élus pour deux années.

Cette décision prise, il est passé au vote.

Sont élus membres du bureau :

Président,	MM. G. Julliot ;
Vice-président,	J. Perrin ;
Secrétaire,	J. Marquiand ;
Pro-secrétaire,	L. Lamy ;
Archiviste,	Buvignier ;
Vice-archiviste.	Janelle ;
Trésorier,	Sépot.

Sont élus membres du comité de publication :

MM. Giraud, du Basty et Gérard.

Une lecture de M. Kley, qui figurait à l'ordre du jour, est, en raison de l'heure avancée, renvoyée à la prochaine séance.

ANNÉE 1898

Séance du 3 janvier 1898

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Vingt-cinq membres assistent à la séance.

M. le président communique une lettre de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, concernant l'ouverture, à la Sorbonne, le 12 avril 1898, du congrès des sociétés savantes.

MM. Julliot, Perrin, Blondel et Sépot, présentent, en qualité de membre libre, M. Bertrand de Broussillon, demeurant au Mans, déjà membre correspondant de la Société.

MM. Julliot, Perrin, Sépot et du Basty présentent, en qualité de membre libre, M. Georges Fels, inspecteur des contributions indirectes, à Quimper.

MM. Julliot, Perrin, Sépot, du Basty, Roblot et Janelle présentent, en qualité de membre titulaire, M. l'abbé Pernot, curé de Saint-Martin-du-Tertre.

M. Sépot, trésorier, donne connaissance de la situation financière de la Société, à la date du 29 novembre 1897. Il présente son compte de recettes et dépenses et établit le budget de l'année 1898.

M. Julliot fait un court historique de la Société depuis le 20 avril 1844, époque de sa fondation. Il rappelle les divers règlements, sous lesquels elle a vécu et prospéré, et les noms des membres qui ont eu l'honneur de la présider : MM. Leroux, Chanoine, Prou père, Giguet, Chaperon, Carlier, Julliot, Genouille, Blanc, Roblot.

Il énumère les principales publications qu'elle a fait paraître depuis son origine :

Dix-huit volumes de son *Bulletin* ;

Geoffroy de Courlon ;

Le Cartulaire de Taveau ;

Le Livre des Reliques de Saint-Pierre-le-Vif ;

Loménie de Brienne ;

Le Musée gallo-romain, 56 planches avec texte.

M. Julliot dépose ensuite sur le bureau et offre à la Société, au nom de M. l'abbé Bertrand, un objet d'ivoire travaillé au tour, sur lequel est gravé en creux un œil gauche.

M. l'abbé Bertrand a découvert l'usage de cet objet dans la livraison du 17 décembre 1882, qui contient une monographie du costume des compagnies judiciaires, due à M. Glasson, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. On y lit ceci : (Sous le

directoire), « tout juge de paix devait tenir à la main, « pendant l'audience, un grand bâton blanc, sur- « monté d'une pomme d'ivoire, et sur la pomme était « peint un œil noir : cet œil était celui de la justice. « Aux juges des tribunaux de département, on attri- « bua aussi une marque distinctive : c'était un œil, « mais un œil d'argent et porté sur la poitrine, sus- « pendu par un ruban blanc liseré de rouge et de bleu. »

M. Kley offre à la Société une oreille droite de cheval, en bronze fondu et repoussé, trouvée dans l'Yonne à Salcy. Il fait observer que l'oreille gauche se trouve au Musée de la ville de Sens.

M. Kley intéresse la Société avec une causerie sur la préhistoire. A l'appui de sa démonstration, il présente une série variée de pierres taillées qui font partie de sa collection.

Séance du 7 février 1898

PRÉSIDENCE DE M. J. PERRIN

En l'absence de M. G. Julliot, retenu par la maladie, la séance est présidée par M. J. Perrin, vice-président.

Vingt-huit membres sont présents.

M. Kley offre à la Société un fragment de jambe de cheval, en bronze fondu et repoussé, trouvé dans l'Yonne, au gué de Salcy, en même temps que l'oreille droite dont il a été parlé à la précédente séance.

Puis il lit une notice, dont il est l'auteur, sur la préhistoire.

M. l'abbé Chartraire donne lecture d'une étude sur le palais archiépiscopal de Sens et les phases diverses de son retour à sa destination primitive pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Séance du 7 mars 1898

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente-deux membres sont présents.

M. le président communique une lettre de M. le maire de Sens, en date du 3 février 1898, relative au vœu exprimé par la Société archéologique, à la séance du 3 février 1896, au sujet de la restitution de la façade des thermes gallo-romain, par M. Julliot, travail qui a reçu l'approbation de la Société des antiquaires de France et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Bertrand de Broussillon et M. Georges Fels sont admis en qualité de membres libres.

M. l'abbé Pernot est admis en qualité de membre titulaire.

M. J. Perrin annonce que M. Maurice Roy, conseiller référendaire à la cour des comptes, membre libre de la Société, vient de recevoir les palmes d'officier de l'instruction publique. Cette distinction est la récompense des nombreux travaux historiques et littéraires de M. Roy qui a publié récemment le tome III^e de son édition critique des œuvres poétiques de Christine de Pisan, sous le patronage de la Société des anciens textes français. M. Perrin saisit cette occasion d'ana-

lyser rapidement le volume qui contient notamment l'une des œuvres les plus curieuses de Christine : *Le Livre des vrais amants*.

Séance du 4 avril 1898

PRÉSIDENTE DE M. G. JULLIOT

Trente-cinq membres sont présents.

M. Collin lit une étude sur l'homme préhistorique.

M. du Basty donne lecture d'une notice sur le pont d'Yonne à Sens. Il craint que l'élargissement projeté du faubourg d'Yonne n'entraîne le découronnement du pont, dont il fait ressortir la beauté artistique. Il fait des vœux pour la conservation de ce vieux monument.

M. l'abbé Chartraire lit un fragment d'un travail de M. Paul Quesvers sur les circonscriptions de l'ancien diocèse de Sens, chapitre du doyenné de Trainel. A propos d'une inscription qui se trouve dans l'église Saint-Mesmin, à Fleurigny, M. Quesvers donne quelques notes généalogiques et historiques sur la famille Richer, dont un membre, Marie Richer, épousa, dit-on, Jean Cousin.

Séance du 2 mai 1898

PRÉSIDENTE DE M. G. JULLIOT

Trente-trois membres assistent à la séance.

M. du Basty, nommé conservateur des hypothèques de l'arrondissement de Saintes, donne sa démission de membre titulaire et, sur sa demande, est nommé membre libre.

M. l'abbé Boulet, malade, est admis en congé.

La Société adopte un échange de publication avec la Société archéologique de Trèves.

M. J. Perrin offre à la Société, de la part du R. P. Chérot une publication ayant pour titre : *Bourdaloue inconnu. Son oraison funèbre du grand Condé.*

M. Bouvier offre à la Société les débris d'une meule romaine, provenant du jardin du presbytère de Gron.

M. Collin donne lecture d'une étude préliminaire à celle de l'homme préhistorique, dans laquelle il recherche les origines de la vie sur le globe terrestre et analyse les travaux de Pasteur sur la génération spontanée.

M. Buvignier fait une lecture au nom de M. du Basty intitulée : « Un grande propriété d'autrefois. » Il s'agit de la terre de Chaumot, apanage de Son Altesse Royale François-Xavier, prince de Pologne, duc de Saxe, décédé à Dresde, le 11 juin 1806, connu en France sous le nom de comte de Lusace.

M. J. Perrin lit un travail sur une icône slave, pièce intéressante qu'il communique à la Société. Cette icône, exécutée en cuivre fondu et doré, représente la crucifixion du Christ.

On ne saurait en faire remonter l'exécution au delà du ^{xvii}^e siècle, mais elle est une réplique d'une image bysantine du moyen âge. Cette icône est destinée par son propriétaire, M. l'abbé Desvignes, à enrichir le trésor de l'église Saint-Thibault de Joigny.

M. le président annonce qu'il écrira à la Société ar-

chéologique de Provins pour l'engager à venir visiter les monuments de la ville de Sens.

Au cours de la séance a lieu la distribution du tome XVIII^e du *Bulletin* de la Société.

Séance du 18 mai 1898

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Trente et un membres assistent à la séance.

M. le président communique le programme du Congrès archéologique qui doit être tenu à Bourges (Cher), du 6 au 12 juillet 1898, par la Société française d'archéologie.

L'assemblée arrête le programme de la journée de réception de la Société d'histoire et d'archéologie de Provins.

M. le président entretient l'assemblée de la perte qu'elle vient de faire de l'un de ses membres titulaires les plus zélés, M. Henri Chamard, agent d'assurances à Sens.

Séance du 4 juillet 1898

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Vingt-trois membres assistent à la séance.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Bonno, secrétaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Provins, qui remercie la Société archéologique de Sens de la réception du 9 juin.

M. J. Perrin, vice-président, dépose sur le bureau le compte rendu de cette réception.

M. Buvignier propose qu'il soit délivré, aux frais de la Société, une carte d'identité à chacun de ses membres. Cette proposition est adoptée.

M. J. Perrin lit, au nom du R. P. Chérot, un article extrait de la *Gazette de France*, année 1687, page 25, sur la *Pompe funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, faite à Fontainebleau, à Valery, et en cette ville.*

Il fait précéder sa lecture de quelques réflexions personnelles et aussi de diverses anecdotes sur la fin du grand Condé. Sa lecture terminée, il raconte la violation des sépultures des Condé, à Vallery, pendant la Révolution.

Séance du 1^{er} août 1898

PRÉSIDENTE DE M. G. JULLIOT

Vingt-cinq membres sont présents.

M. Félix Clandenier, membre libre de la Société, fait une lecture intitulée : *Eloge historique de Jean Bertrand*, cardinal-archevêque de Sens, premier garde des sceaux en titre d'office, puis chancelier de France.

Il fait connaître un manuscrit inédit de M. le marquis de Bertrand-Molleville sur le cardinal-archevêque Bertrand.

M. l'abbé Blondel donne lecture d'une étude historique sur le cardinal du Perron, archevêque de Sens, grand-aumônier de France (1556-1618).

MM. Buvignier, Sépot et Touly présentent, en qualité de membre titulaire, M. Paul Schaumann, professeur au lycée de Sens.

Il est ensuite procédé à l'élection d'un membre du comité de publication, en remplacement de M. du Basty, qui, appelé à un autre poste, a quitté la ville de Sens.

M. Ferrand est élu à l'unanimité

Séance du 10 octobre 1898

PRÉSIDENCE DE M. G. JULLIOT

Vingt-deux membres assistent à la séance.

M. le président communique le programme du Congrès des sociétés savantes de Paris et des départements qui se tiendra à Toulouse, en 1899.

Il donne lecture d'une lettre de M. Collin qui, pour raison de santé, donne sa démission de membre titulaire de la Société.

M. J. Perrin dépose sur le bureau un ouvrage intitulé : *Bourdaluë, sa correspondance et ses correspondants*, par le R. P. Henri Chérot, de la Compagnie de Jésus.

Puis, il lit un travail sur saint Aldric, archevêque de Sens, et communique au sujet de ce saint prélat un extrait très intéressant des *Annales* de la Société du Gâtinais et de l'*Histoire de l'abbaye de Ferrières*. (Tome XVI des *Annales*. Chap. v, de l'*Histoire*, n^{os} 73 et suivants.)

M. l'abbé Blondel continue la lecture de sa notice historique sur le cardinal du Perron, archevêque de Sens.

Séance du 7 novembre 1898

PRÉSIDENTE DE M. G. JULLIOT

Trente membres sont présents.

M. Schaumann est élu en qualité de membre titulaire.

M. Julliot offre à la Société divers objets anciens trouvés : les uns à Sainte-Colombe, les autres à Sens, rue Thénard.

Puis il fait connaître l'état d'avancement de la publication du texte du Musée gallo-romain. Il donne l'explication des différentes inscriptions intéressant plus particulièrement le Sénonais.

A propos d'une des inscriptions citées par M. Julliot, une discussion s'engage entre lui et plusieurs membres de la Société, sur la question de savoir si Agendicum a été une ville fermée avant l'époque gallo-romaine.

Séance du 5 décembre 1898

PRÉSIDENTE DE M. G. JULLIOT

Trente-cinq membres sont présents.

M. le président communique une lettre de M. le ministre de l'instruction publique relative au Congrès de Toulouse, et une circulaire du ministère du commerce concernant l'Exposition universelle de 1900.

A propos de l'Exposition de 1900, M. de Traynel, en sa qualité de délégué de la Société centrale de l'Yonne auprès des Sociétés savantes des arrondissements de Sens et de Tonnerre, prie les membres de la Société de vouloir bien lui signaler les documents et objets

archéologiques se rattachant à la culture de la vigne.

M. le président lit une lettre de M. Sépot, trésorier, qui, retenu par la maladie, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

M. de Traynel demande à échanger son titre de membre libre contre celui de membre titulaire; ce qui lui est accordé par l'assemblée à l'unanimité.

M. Julliot lit un rapport sur la situation morale de la Société, et sur les travaux de l'année.

L'ordre du jour appelle le vote pour l'élection d'un président, en remplacement de M. G. Julliot, dont le mandat va expirer.

M. Joseph Perrin, vice-président de la Société, est élu président pour une période de deux ans.

Par suite de cette élection, il y a lieu de procéder à un second vote, pour remplacer M. J. Perrin dans la vice-présidence.

M. G. Julliot est élu vice-président pour une période d'une année.

Des applaudissements chaleureux saluent cette double élection.

LISTE DES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS

AU 1^{er} JANVIER 1900

MEMBRES D'HONNEUR

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE SENS.

MONSEIGNEUR DIZIEN, évêque d'Amiens.

MM. LE PRÉFET DE L'YONNE.

LE MAIRE DE SENS.

HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut.

LE COMTE DE MARSY, directeur de la Société française
d'archéologie.

LE COMTE DE LASTÉRIE, membre de l'Institut.

LE GÉNÉRAL DUCHESNE.

MEMBRES HONORAIRES

MM. CARRÉ, agent-voyer principal en retraite.

FROMENT, ancien notaire.

PRUDHOMME, docteur en droit, juge à Lille.

MEMBRES DU BUREAU

MM. Joseph PERRIN, président.

Gustave JULLIOT, vice-président.

MARQUIAND, secrétaire.

L. LAMY, pro-secrétaire.

BUVIGNIER, archiviste.

JANELLE, vice-archiste.

Ch. SEPOY, trésorier.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

- 1854 JULLIOT Gustave, ☉ I., ✠ S. G., professeur honoraire, membre non résidant du Comité des travaux historiques.
- 1858 LORIFERNE J.-B., pharmacien honoraire.
- 1859 ROBLOT Bénoni, ☉ A., ✠ S. G., architecte.
- 1867 TONNELIER, avocat, ancien magistrat.
- 1868 MULEUR Paul, ✠ C., ✠., manufacturier.
- 1872 L'abbé MÉMAIN, chanoine titulaire.
- 1879 LORNE Rémond, ✱, docteur médecin.
- 1880 DUCHEMIN Paul, imprimeur.
- PERRIN Joseph, ✠ S. G., avocat.
- MULON Henri, notaire.
- JOZON Emile, ancien notaire.
- 1886 KLEY Louis, sculpteur.
- CORNAT, juge au tribunal civil.
- 1887 BEAUDOUIN Georges, avocat.
- GIBEZ Eugène, propriétaire.
- SEPOT Charles, notaire honoraire.
- 1887 BALEZEAUX Edouard, ✱, capitaine de frégate en retraite.
- 1890 L'abbé CHARTRAIRE, chanoine honoraire, secrétaire de l'archevêché.
- TENAILLE D'ESTAIS Pierre, avocat.
- 1891 PAGNIER, industriel.
- 1892 POLIN Etienne, greffier en chef du tribunal civil.
- 1893 GUÉRIN-HÉDIARD, banquier.
- L'abbé BARILLON, chanoine titulaire, secrétaire général de l'archevêché.
- L'abbé BOULET, ancien doyen de Bléneau.
- TOUDY, ☉ A., professeur de musique.
- ROY Paul, propriétaire.
- COUDURIER, directeur de l'usine à gaz.
- PORTÉ, notaire.
- L'abbé GUILLET, doyen de Saint-Maurice.
- RENARD Henri, pharmacien.

- 894 BUVIGNIER Paul, ✱ O., ✱, chef de bataillon, commandant du bureau de recrutement de Sens.
— L'abbé JUSTE Paul, aumônier de l'Hôtel-Dieu.
— ROUSSEAU Léon, architecte.
— NINOT, pharmacien.
— DECHAMBRE Louis, notaire.
895 LAMY Léon, ✱, propriétaire.
— LARCENA Lucien, docteur en médecine.
— MARQUIAND Jules, notaire.
— COLOMBET Henri, commissaire-priseur.
895 CRONIER Paul, industriel.
— JANELLE Emile, pharmacien.
1896 GÉRARD Paul, avocat, docteur en droit.
— ABBAT Hippolyte, propriétaire.
— DESTOMBES Paul, avocat.
— BAILLY, pharmacien.
897 FERRAND Emile, ancien pharmacien.
898 PERNOT Paul, vicaire à Brienon.
— SCHAUMANN Paul, professeur au lycée.
— DE TRAYNEL Octave, propriétaire.
1899 CHANDENIER Félix, propriétaire.
— HOULBERT, professeur au lycée.
— FABRE, docteur en médecine.
— MOREAU Albert, directeur de la succursale de la Banque de France.
— ROY Maurice, conseiller référendaire à la Cour des comptes.
— DIJOLS Charles, propriétaire à Champigny-sur-Yonne.

MEMBRES LIBRES

MM.

- 371 HATTON Eugène, ✱, à Montreuil-sous-Bois (Seine)
378 DE FLAMARE, archiviste du département de la Nièvre.
387 MICHEL Jules, ✱, ingénieur en chef des chemins de fer P.-L.-M.
— L'abbé BOUVIER, ☼ A., curé de Saint-Clément.
391 POPOT Henri, dessinateur à Paris.

- 1891 PROU Maurice,  A., professeur à l'Ecole des Chartes.
— HEURÉ Paul,  A., correcteur à l'Imprimerie nationale, à Paris.
- 1892 LEFORT Lucien, ✱, architecte en chef du département de la Seine-Inférieure, à Rouen.
— L'abbé GUIOLLOT, curé de Mâlay-le-Vicomte (Yonne).
— DUCOUDRAY Gustave, ✱, agrégé d'histoire, professeur honoraire, à Paris.
— LOUZIER Sainte-Anne,  , architecte du gouvernement à Paris.
— L'abbé LABOISE Louis, curé de Vinneuf (Yonne).
— L'abbé CORBERON, curé de Serbonnes (Yonne).
— MARTIN Léon, commissaire-priseur à Grenoble.
- 1893 DE FEU Albert, au château des Essertis (Aube).
— CHÉREAU Louis,  A., conseiller général à Serbonnes.
— Le vicomte DE RAINCOURT, conseiller général à Saint-Valérien (Yonne).
— Le docteur PETIT, conseiller général, maire de Pont-sur-Yonne.
— L'abbé DONDENNE, doyen de Toucy (Yonne).
— Le vicomte René DE MONTJOIE, à Châtel-Censoir (Yonne).
— MARTIN Charles, avoué à Paris.
- 1894 ROULIN, docteur en médecine à Paris.
— DELIGAND Georges, avocat à la Cour d'appel à Paris.
— MAUROY Louis, ✱ (O. ✱)  A., chef de bataillon au 19^e régiment d'infanterie, à Brest.
— DESPRADELLE Désiré, professeur d'architecture à l'Institut technologique, à Boston (Amérique).
— L'abbé VILLETARD, à Serrigny, près Tonnerre (Yonne).
— BOUVYER Edgard, à Tours (Indre-et-Loire).
— L'abbé BONNEAU, curé de Ligny-le-Châtel (Yonne).
— Le docteur JAVAL, ✱, à Paris.
— CHANDENIER Louis, entrepreneur à Joigny.
- 1895 LIORET Georges, conseiller général à Moret (Seine-et-Marne).

- 1895 L'abbé HORSON, curé de Cheny (Yonne).
1896 BARTHÉLEMY DE BALTUS, au château de Theil-sur-Vanne.
— L'abbé DELINOTTE, supérieur du Séminaire de Joigny.
— BAILLET, professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême.
— L'abbé PINÇON, archiprêtre d'Auxerre.
— QUESVERS Paul, honimes de lettres, à Montereau.
1897 GAULTRY Ferdinand, à Paris.
— GAULTRY Paul, notaire honoraire, à Paris.
— LOUVRIER Maurice, propriétaire à Plénoches.
1898 BERTRAND DE BROUSSILLON, propriétaire au Mans.
— FELS Georges, sous-directeur des contributions indirectes à Montdidier (Somme).
— MABARET DU BASTY, conservateur des hypothèques à Saintes (Charente-Inférieure).
1900 VIGNOT Charles.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- MM. ANCELIN, instituteur.
DE BEAUVILLÉ, à Montdidier (Somme).
Le marquis DE BELLEVAL, ancien sous-préfet.
L'abbé BERTON, vicaire à Courtenay (Loiret).
Le R. P. CHÉROT, rédacteur des *Annales religieuses*, à Paris.
CRAMAIL Alfred, rue d'Alger, 5, à Paris.
CRÉDÉ, propriétaire à Saint-Julien-du-Sault (Yonne).
L'abbé DEFER, à Trainel (Aube).
L'abbé Emile DESCHAMPS, à Paris.
L'abbé DIDOT, bibliothécaire à Verdun (Meuse).
DUCAS, conservateur du Musée de Besançon (Doubs).
DUPRÉ, notaire à Montereau.
DROT, attaché aux archives de l'Yonne, à Auxerre.
FLICHE Louis, avocat à la Cour d'appel, à Paris.
GANDELET, à Verdun.
GENEVOIX François, docteur en médecine, à Paris.
L'abbé GIRAUD, chanoine honoraire de la Métropole, curé d'Etaules (Yonne).

MM. GOURRAIGNE, ancien professeur.

MAURICE, à Bellières, près Pau (Basses-Pyrénées).

MIRON DE L'ESPINAY.

MONTANDON Amédée, à Paris.

MATIGNON Camille, agrégé et docteur ès sciences, professeur adjoint, à la Faculté des sciences de Paris.

PELICIER, archiviste à Châlons-sur-Marne.

PÉROT, rue Sainte-Catherine, 42, à Moulins (Allier).

L'abbé PISSIER, curé de Saint-Père - sous - Vézelay (Yonne).

POULAIN,  I, préfet honoraire des études à l'Ecole normale des instituteurs de la Seine, à Paris.

DE SEPTENVILLE, au château de Lignères (Somme).

SOREL, président du tribunal civil à Compiègne (Oise).

TAVOILLOT, instituteur.

L'abbé TIROT, aumônier de l'Asile des aliénés à Auxerre.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XIX

	Pages
Armoiries de la famille Bouvyer et de Jean Cousin, par M. G. Julliot.	1
Le Cardinal du Perron, par M. l'abbé Blondel.	7
Au Musée de l'abbaye de Sainte-Colombe, par M. G. Julliot . . .	47
La Porte Formau, par M. J. Perrin	59
Ordonnance du roi Charles VI	66
Une Erreur historique, par M. l'abbé Blondel	70
Inventaire du Trésor de l'abbaye de Saint-Rémy de Sens, par M. l'abbé Chartraire	80
Deux grands personnages ecclésiastiques au VIII ^e siècle : Fulradus abbé de Saint-Denis en France, chapelain de Pépin le Bref et de Charlemagne ; Vulcharius, abbé de Saint-Maurice d'Agaune, évêque de Sion et de Sens, archevêque de la province des Gaules, par M. J. Michel	89
Les Authentiques de la châsse des SS. Victor et Paterne, par M. Prou	159
Le P. Laire, la Bibliothèque et le Musée de Sens, par M. F. Chan- denier.	141
La Tour de Villechat, par M. Bouvier	230
La Fille de Jehan Cousin, par M. Maurice Roy	250
Extraits des Procès-Verbaux des séances tenues pendant les années 1897 et 1898	271
Liste des Membres de la Société archéologique	295

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Armoiries de la famille Bouvyer	1
Le cardinal du Perron	16
Sceaux et méreaux conservés dans l'abbaye de Sainte-Colombe .	47
Terres cuites trouvées dans l'abbaye de Sainte-Colombe. . . .	56
Inscription funéraire de S. Vultchaire	120
Authentiques des reliques de S. Paterne et S. Victor, au trésor de Sens	140
Le P. Laire.	152
Louis-Gabriel Planelli, marquis de Maubec	169
Plan de la tour de Villechat.	232
Meneau de la tour de Villechat	233
Armoiries de Marie Cousin	264
Signature de Marie Cousin	264

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00696 6143

